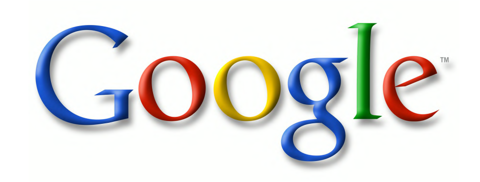
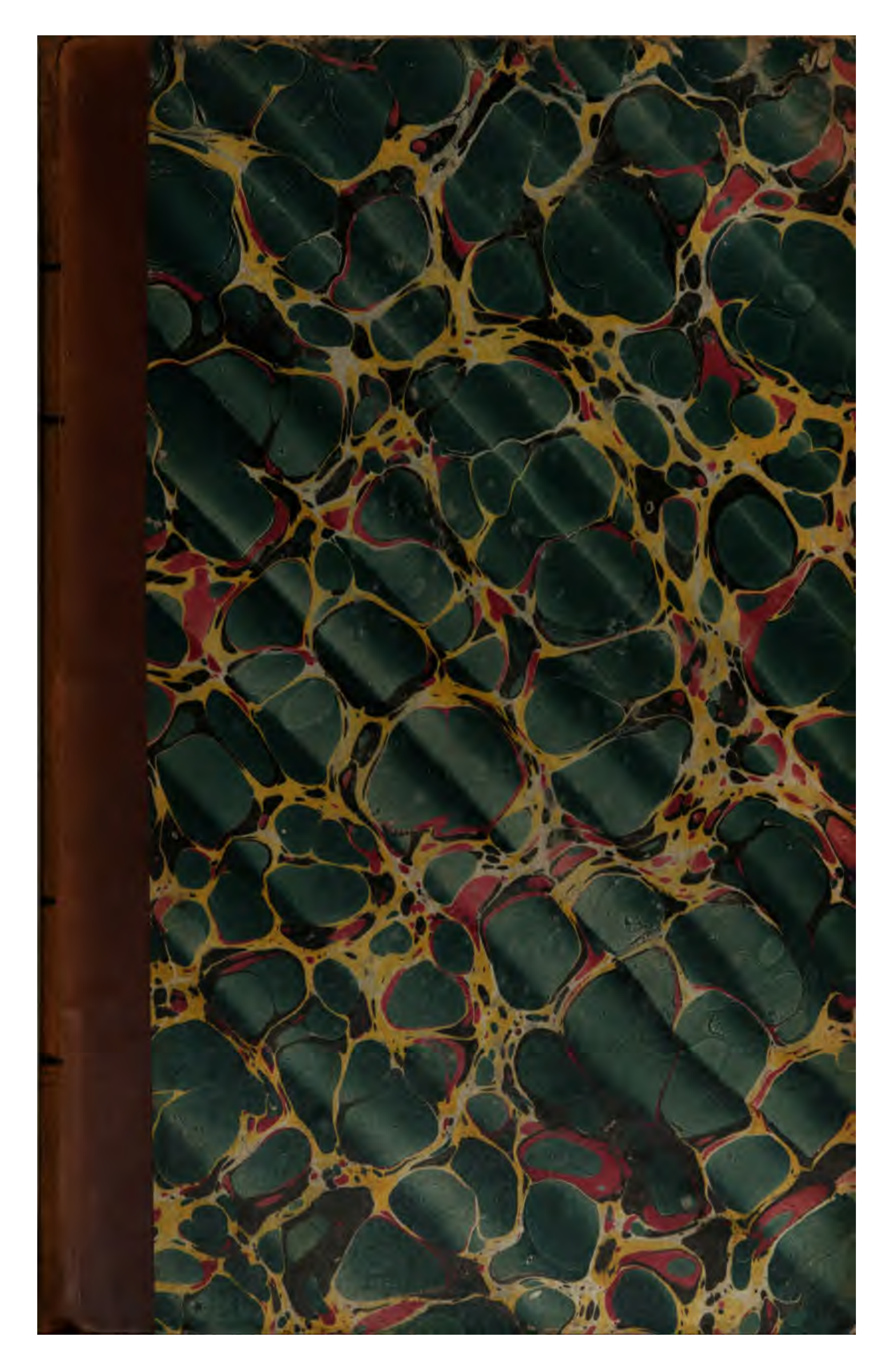
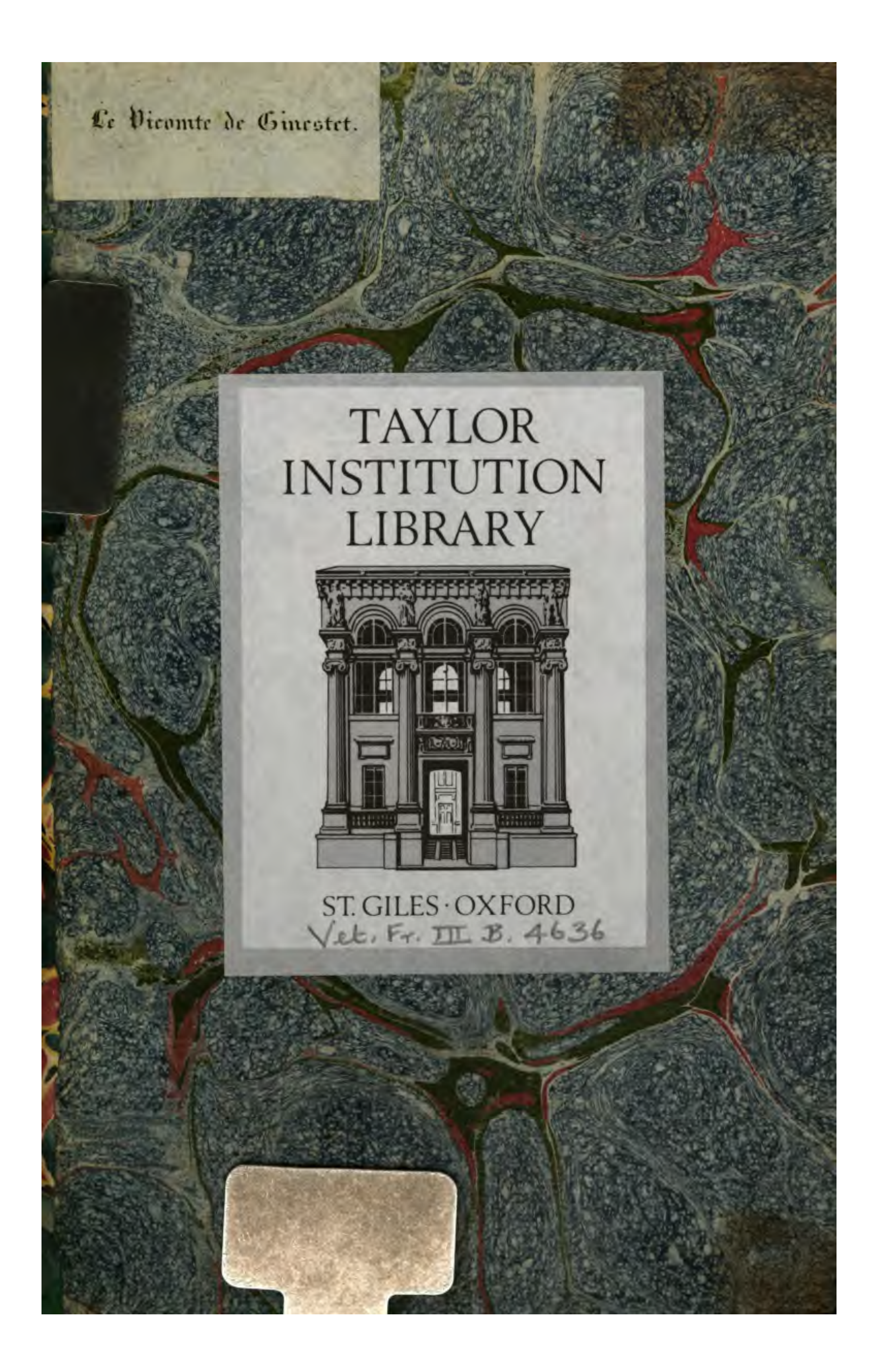
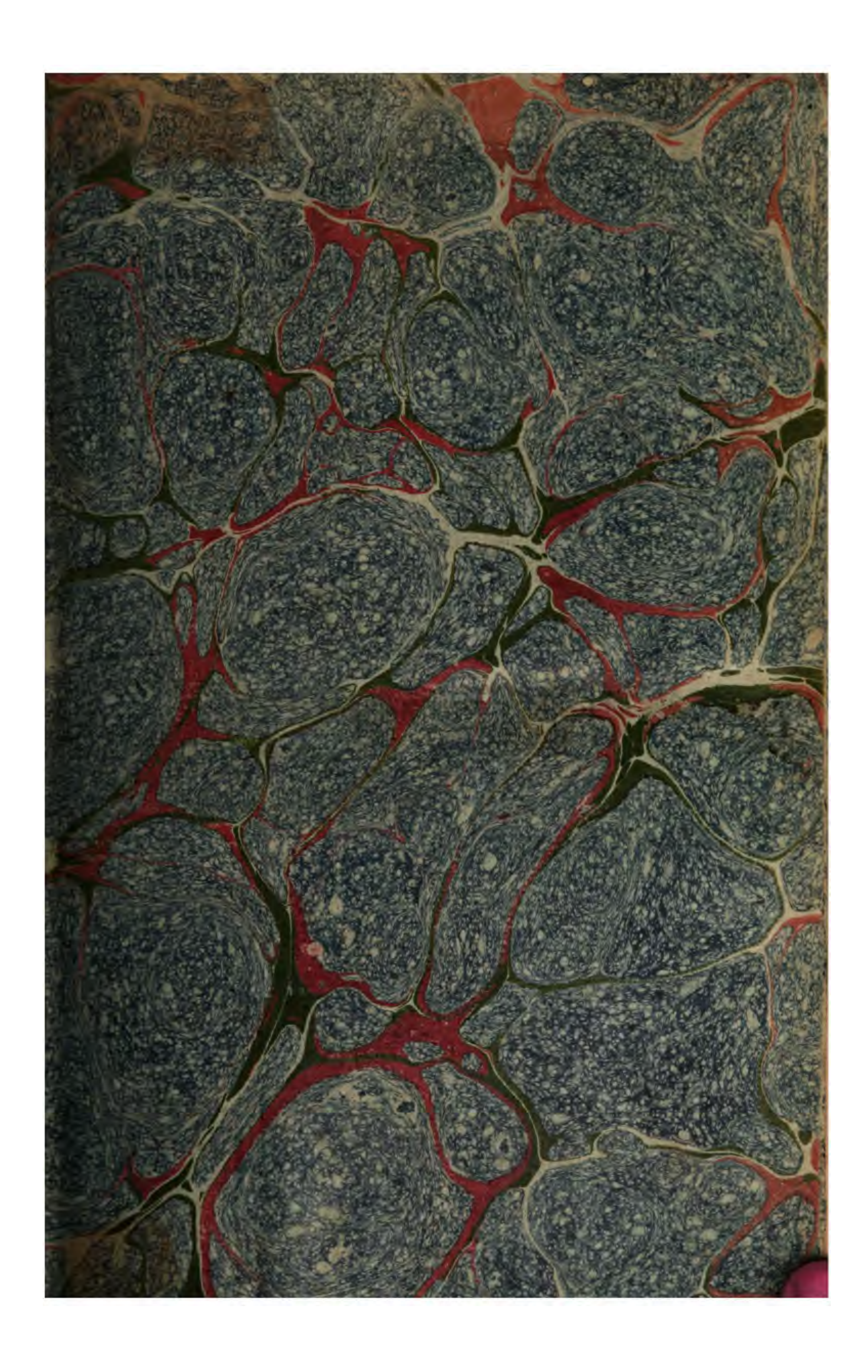





Le Vicomte de Ginestet.



HEURES DU SOIR.

LIVRE DES FEMMES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, Rue N.-D.-des-Victoires.

HEURES DU SOIR.

LIVRE

DES FEMMES.

TOME CINQUIÈME.

PARIS.

URBAIN CANEL, 104, Rue du Bac.

ADOLPHE GUYOT, 18, Place du Louvre.

MDCCCXXXIII.

LE ROMAN

D'UNE VIEILLE FEMME,

PAR

MADAME ÉVELINES DÉSORMERY.

LE ROMAN

D'UNE

VIEILLE FEMME.

Le temps était froid, et la pluie, poussée par les vents impétueux de décembre, battait violemment les fenêtres. Seule auprès de son feu, madame de Véran ramenait sa pensée vers ses jeunes années : belle, fraîche, aimable, tout lui souriait alors. Aujourd'hui, quelle différence!...

Son unique société se composait d'un chien reposant à ses pieds, et d'un perroquet endormi sur le haut de son bâton. Ces deux animaux étaient pour elle un moyen de distraction, plutôt que l'objet d'un sentiment; elle avait trop d'esprit pour accorder à des êtres dépourvus de raison un empire que ses meilleurs amis n'avaient obtenu, qu'en lui inspirant une estime fondée sur les qualités de l'âme. Le monde, qu'elle avait délaissé, l'avait oubliée. Veuve, et sans enfans, elle remplissait le vide des heures de la journée par des relations d'un nouveau genre: sa compagnie, peu exigeante et moins maligne que l'espèce humaine, savait supporter patiemment quelques momens d'humeur, et ne se permettait pas même d'en rire. La discrétion est une belle chose: voilà pourquoi certaines personnes préfèrent des animaux dont le langage manque de traducteurs, à des êtres spirituels et bavards, qui révè-

lent tout, et ne respectent pas en autrui des défauts dont eux-mêmes ne sont pas exempts. Un tel choix annonce de la prudence : madame de Véran n'en avait jamais manqué, et cependant que de motifs de regrets se présentaient en foule à sa mémoire ! Une fois en sa vie elle avait aimé : certes, ce n'est pas trop! je l'estimerais moins si, constamment froide et sévère, elle s'était entièrement affranchie de ce tribut des cœurs sensibles. « Que de bonheur j'ai perdu! se disait-elle; que de tourmens auxquels ma jeunesse a été livrée!... Le repos y succède maintenant; oui, le repos, mais rien que cela. Une existence silencieuse, où les événemens n'apportent aucun trouble, aucune agitation, ne fait naître aucun espoir pour le lendemain : je n'attends personne; la sonnette de mon appartement ne m'annonce que l'arrivée d'un importun, au lieu de la présence d'un ami. Ce vide plonge l'âme dans un

état de fatigue insupportable. J'ai voulu vainement charmer les ennuis de ma solitude, en demandant une de mes nièces à ma sœur, mère d'une nombreuse famille. Elle veut, dit-elle, être seule maîtresse de ses enfans, et surveiller leur éducation. Je ne pourrais blâmer ce motif, s'il était sincère ; mais, comme tous ses marmots sont en pension, je ne saurais voir dans son refus, que l'intention de me désobliger. Ah ! Charles, si vous m'aviez aimée, que mes dernières années eussent été douces !... Je serais probablement entourée d'aimables enfans ; je les aurais instruits à prononcer votre nom avec respect ; ils nous prodigueraient leurs soins et leur tendresse : vous seriez heureux, et je partagerais votre bonheur... Vous ne l'avez pas voulu ! »

Alors, madame de Véran, au lieu d'éloigner un souvenir pénible, recherchait au contraire tout ce qui contribuait à le

rendre plus vif. Il y avait trente ans qu'elle n'avait rencontré Charles d'Étanges, et, chaque jour, sa mémoire fidèle lui représentait l'instant fatal où, le regard fixe et les lèvres tremblantes, il lui dit : *Non, je ne vous aimai jamais!* puis, saisissant avec violence son portrait et les cheveux qu'elle lui rendait, il les jeta dans la petite rivière qui coulait sous ses fenêtres, et s'éloigna sans tourner les yeux vers elle. Ce tableau lui semblait présent; elle se le retraçait encore, sans que la moindre nuance en fût adoucie. Eh! pourquoi, dira-t-on, madame de Véran, douée de qualités aimables et d'un extérieur séduisant, ne sut-elle pas fixer le seul homme qui l'intéressât? Ah! pourquoi?... Peut-on, messieurs, rendre compte de vos bizarreries? Pourquoi la laideron qui possède l'art de vous enchaîner par des prévenances, obtient-elle parfois la préférence sur une femme belle et sensible?...

Malgré vos dédains, on sait ce que l'on vaut; plus une âme est tendre, plus elle est fière et rejette un retour arraché à la complaisance : c'est un sentiment profond qui, seul, peut la subjuguer.

Madame de Véran n'avait pas pris à la lettre les dernières paroles de Charles; elle ne pouvait non plus le croire capable d'une perfidie dont l'âge qu'il avait alors n'autorisait pas même le soupçon : d'ailleurs, un premier amour, quel qu'en soit l'objet, laisse un souvenir que l'on voudrait conserver dans toute sa pureté; mais, malgré son indulgence, et le désir de trouver Charles moins coupable, madame de Véran ne pouvait raisonnablement se flatter de lui avoir inspiré un penchant invincible, puisque, dès le premier effort, il avait brisé sa chaîne. La seule vengeance qu'elle souhaitât vivement, eût été de trouver l'occasion de rendre un important service à l'ingrat qui l'avait si cruellement

abandonnée. Une fois, ce vœu secret avait paru sur le point de s'accomplir. Dans le cours de la révolution, Charles fut arrêté : madame de Véran entreprenait des démarches pour obtenir sa liberté, lorsque, devancée par des amis plus prompts, sans être plus zélés, elle fut obligée de se retirer en silence. Heureux dans toutes ses entreprises, dans ses affections, dans ses enfans, aucun motif de regret ne dut se présenter depuis à Charles d'Étanges.

Madame de Véran continuait à donner un libre cours à ses pensées, et les exprimait ainsi :

« Mon mariage, absolument de raison, au lieu de réveiller en lui les mouvemens d'un jaloux amour-propre, l'aura fait sourire, si toutefois il en a eu connaissance. Monsieur de Véran avait plus du double de mon âge, et je me suis mariée tard. Peut-être n'a-t-il vu dans cet hymen qu'un nœud formé par la nécessité, tandis que

l'aimable et brillant Eugène de Berville, suppliant à mes genoux, y sollicitait une espérance que j'ai dû lui refuser. Son choix pouvait me flatter; mais, jeune et susceptible d'éprouver ce que je désirais tant obtenir de Charles, devais-je payer un sentiment vif et tendre par un froid calcul de l'orgueil et de la vanité ?... Non, non ; j'ai bien fait d'unir ma destinée à celui qui n'exigeait de moi qu'une amitié solide, et l'estime due à ses vertus. Je n'eus qu'un seul tort envers lui : c'est d'avoir gardé le dernier billet que Charles m'écrivit. Il y a long-temps que je ne l'ai lu; que me disait-il donc ?... *Chère Amélie*, je crois.... Non, ce n'était pas cela. Il m'en coûtera peu d'aller le chercher. »

En disant ces mots, madame de Véran voulût se lever légèrement : elle oubliait qu'une douleur rhumatismale la retenait depuis quelque temps dans son fauteuil. Alors, s'appuyant sur les meubles rangés

le long du mur, elle parvint, non sans peine, jusqu'à son secrétaire, l'ouvrit, en retira le billet si soigneusement conservé, revint près de la cheminée, prit dans son sac de levantine une paire de lunettes dont elle frotta les verres, et relut le précieux manuscrit.

« N'êtes-vous pas injuste, mon Amélie, de vous croire moins aimée parce que je sais maîtriser mes regards? Ne connaissez-vous pas le monde? Ignorez-vous qu'il nous punit presque toujours par le ridicule, d'être heureux sans lui? Pourquoi craignez-vous les bals et les réunions brillantes où vous êtes la plus aimable et la plus fêtée; où, chaque fois que vous y paraissez, vous obtenez toujours un nouveau triomphe?... Comment voulez-vous que l'heureux mortel préféré par Amélie cherche à lire dans d'autres yeux que les siens des succès sans valeur, puisqu'ils seraient

sans but?... Ne vous plaignez donc plus de ma froideur, elle est une preuve de ma confiance. Si la jalousie pouvait une fois entrer dans mon cœur, elle n'y détruirait peut-être pas l'amour, mais bien certainement elle en exclurait l'estime, et dès ce moment toutes nos relations seraient rompues. C'est un sentiment doux et calme qui doit enchaîner Charles à son amie, et fixer le charme du lien qui va les unir.

Tout à vous pour la vie,

Charles d'Etanges. »

Après cette lecture, madame de Véran posa ses lunettes sur la chiffonnière en poussant un long soupir, et tomba dans une profonde rêverie. Elle s'endormit vers sept heures ; mais à peine avait-elle fermé les yeux qu'elle fut réveillée en sursaut par le bruit des portes de l'antichambre. Joseph, domestique de confiance de M. de

Sulac, ancienne connaissance de M. de Véran, venait lui présenter le billet suivant :

« Un de mes amis les plus chers, victime d'une injustice, a besoin d'une retraite pour se soustraire à toutes les recherches, et rédiger un mémoire où doivent être exposés les faits qui prouveront son innocence. Connaissant votre penchant à obliger, j'ose, madame, vous demander cet asile secourable. Si vous pouvez l'accorder, dites un seul mot au porteur ; il vous apprendra le nom de la personne à qui nous rendrons cet important service. »

Questionné par madame de Véran, Joseph lui nomma M. d'Etanges. On conçoit facilement la surprise de la pauvre Amélie ; mais on ne saurait se figurer l'émotion qu'elle s'efforça de cacher sous des dehors impassibles. Sa réponse au billet

de M. de Sulac fut qu'elle attendait la personne dont on lui parlait.

Après plus de vingt-sept années révolues, madame de Véran allait donc revoir l'objet de ses pensées et de ses longs regrets ! Ils eussent été moins amers, si, au lieu de ces mots : *je ne vous aimai jamais*, il lui avait dit : « Amélie, nous ne serions pas heureux ensemble ; votre caractère et le mien ne peuvent sympathiser : oublions l'amour, mais restons amis. » Peut-être eût-elle été moins agitée si elle se fût rappelé que, piquée du ton calme de Charles, elle avait eu le dessein d'exciter en lui ces tempêtes de l'âme dont sa raison avait su l'affranchir ; elle aurait pu démêler une sensation pénible à travers cette fermeté d'apparat dont le souvenir la blessait encore, et n'aurait vu dans cet abandon qui lui parut une barbarie, que l'effort du courage luttant contre des impressions opposées. L'âpreté de cet adieu qu'elle ne pou-

vait bannir de sa mémoire, avait également froissé son cœur et sa fierté : il provenait sans doute de l'orgueil qui dispose les hommes à humilier tout ce qui les subjugue ; mais trop inexpérimentée et trop sincère, la jeune Amélie n'avait alors rien aperçu. Plus tard, mélancolique et fuyant le monde, elle conservait cette première candeur, charme du jeune âge, qui prête encore des grâces à la vieillesse, et c'est d'elle qu'on aurait pu dire avec justesse que son cœur faisait tort à son esprit. Un regard expressif, un sourire plein de finesse et de naïveté, produisaient dans l'ensemble de sa physionomie un charme tout particulier. On ne sait jamais ce que l'on possède en ce genre-là ; une impulsion trop fugitive met en jeu les muscles du visage, et leur donne la faculté de rendre visibles les plus légères modifications de l'esprit ou du sentiment. Madame de Véran n'était pas en état de s'apprécier elle-même : hu-

miliée d'un abandon non mérité, elle se croyait peu faite pour plaire, et n'attribuait qu'à la politesse du monde les éloges qu'elle en avait reçus.

Pour la première fois depuis plusieurs années, elle éprouva sur l'effet qu'elle devait produire une inquiétude assez vive. Celle que lui causait la situation alarmante de M. d'Etanges ne l'empêcha pas de penser qu'il allait la trouver horriblement vieillie. Elle prit sa boîte à ouvrage, l'ouvrit, et, se mirant dans la glace du dessus, elle ramenait symétriquement sur son front les boucles de son tour de cheveux, avançait le nœud de sa coiffure, en replaçait les brides au travers de son menton pour en cacher les rides naissantes; enfin, elle regretta de n'avoir point de rouge chez elle. Cette dernière idée la fit sourire. Honteuse des soins qu'elle venait de se donner, une réflexion l'arrêta : elle pensa que M. d'Etanges ignorait le nom qu'elle de-

vait à son mariage, et qu'au lieu de chercher à se faire reconnaître, il était plus convenable d'éloigner la lampe et de la recouvrir de son voile de gaze. Il est rare qu'une femme se trompe sur ce qui peut donner du prix à un service : c'est sans le vouloir, pour ainsi dire, qu'elle fait tout ce qu'il y a de mieux dans les circonstances difficiles; elle agit alors par inspiration, et le calcul ne ferait pas rencontrer aussi bien.

Lorsque Joseph revint avec M. d'Etanges, à peine madame de Véran osa-t-elle dire quelques mots. Dès qu'il fut entré, elle passa dans l'antichambre, sous le prétexte d'éloigner ses gens, à l'exception de sa femme de chambre, bonne fille assez discrète; elle congédia le domestique de M. de Sulac, donna quelques ordres, et revint auprès de son nouvel hôte. Mais malgré toutes ces précautions, le son de sa voix, de cette voix dont les douces in-

flexions avaient ému plus d'un cœur, réveilla dans celui de M. d'Etanges l'impression vague d'un souvenir que l'aspect des beaux traits d'Amélie acheva de confirmer. «O ciel! s'écria-t-il, Amélie de Boissy! Est-ce bien chez elle que je dois accepter un refuge ?

— Elle est heureuse de vous l'offrir.

— Vous, à qui je n'aurais dû faire partager que mes jours heureux!

— Croyez-vous donc qu'il me soit impossible d'être de moitié dans vos peines ?

— Cette offre est généreuse ; une autre m'accablerait de son ressentiment.

— Une offense si loin de nous ne doit laisser aucune trace.

— Peut-être, dans le principe, n'effleura-t-elle qu'à peine votre cœur ?

— Vous me rappelez une époque qu'il est mieux d'oublier.

— Que vous me soulagez, madame !... Long-temps je me crus coupable d'ingrati-

tude ; malgré moi cette pensée revenait souvent, et ne me laissait pas jeter sans regrets un coup d'œil sur le passé : maintenant, je vois que ce que j'exprimai le premier, était la conséquence d'une disposition réciproque. »

Ces dernières paroles prononcées d'un ton qui frappa madame de Véran, ne lui permirent pas de douter que M. d'Etanges sacrifiait encore à son amour-propre, et conservait dans l'âge mûr un reste de cette fatuité dont toutes ses bonnes qualités furent obscurcies. Elle sourit légèrement, et ramena la conversation sur les dangers qui le menaçaient. Il expliqua sa position ; son innocence était facile à démontrer : c'était pour y parvenir qu'il arrivait à Paris. M. de Sulac, auquel il venait demander l'hospitalité, se trouvant à la veille de partir pour un long voyage, avait jugé convenable de l'adresser à son amie, dont il connaissait le caractère sûr et l'excel-

lent cœur. Jalouse de justifier la confiance d'un homme estimable, elle s'empressait de faire préparer un appartement situé sur le jardin, où l'on pouvait également travailler sans distraction, ou se livrer au repos. Tandis qu'elle allait s'assurer que rien n'y manquât, M. d'Etanges, resté seul, songeait à la bizarrerie de sa situation auprès d'une femme qu'il croyait ne jamais revoir; ses doigts roulaient machinalement un papier laissé sur la chiffonnière : ce papier portait des traces de son écriture, et, par suite de sa préoccupation, il le mit dans sa poche. Madame de Véran ne tarda pas à revenir lui proposer de passer dans le local prêt à le recevoir : il la suivit en silence, ne sachant quelle formule employer pour la remercier d'une obligeance dont il appréciait tout le mérite.

Le premier soin dont s'occupa M. d'Etanges fut de mettre en ordre les papiers qu'il retira de ses poches et de sa valise.

Parmi les premiers, il remarqua l'ancienneté de la date d'une lettre qu'il lut et relut sans pouvoir comprendre comment elle se trouvait entre ses mains : enfin, la distraction qui l'avait mis involontairement en possession de ce papier, lui revint à l'esprit. Il fallait bien que l'on y eût attaché quelque prix, pour l'avoir conservé si longtemps : cette preuve lui paraissait plus décisive que tous les discours du monde, et, pour la première fois, il se sentit pénétré de la conviction d'avoir un véritable tort à se reprocher.

« Quoi! disait-il, les grâces et l'esprit de cette femme dont la jeunesse fut si brillante, n'étaient que d'agréables accessoires! et son cœur, atteint d'un sentiment profond, aurait pu pardonner un outrage! J'aurais été l'objet de ses regrets!... mais peut-être aujourd'hui, malgré mes cheveux gris, suis-je encore dupe comme au temps de l'inexpérience. Madame de Vé-

ran m'attendait : elle a su placer adroitement cet écrit près de moi, et me laisser seul..... sans doute pour me lancer un reproche indirect. Le trait n'est pas délicat: je suis un vieux fou de m'en occuper.... Cependant n'est-ce rien que d'avoir gardé ce billet depuis tant d'années ?... Ah ! madame de Véran, vous êtes bien femme, et moi bien... N'achevons pas, je ne veux penser qu'à la reconnaissance du service que je vous dois. »

Passé cinquante ans, on n'est plus guère en butte au pouvoir de ces fortes émotions qui ramènent impérieusement vers l'idée prédominante que l'on voudrait éloigner. Aussi M. d'Etanges, après quelques heures de travail, se coucha-t-il sans inquiétude, dormit à merveille, et s'éveilla beaucoup plus tranquille que le jour précédent. Il acheva sans peine le mémoire qu'il venait de tracer, où il prouvait par des faits irrécusables que, durant vingt années d'ab-

sence, et n'étant rentré que depuis cinq ans dans sa patrie, il avait été constamment étranger à toutes les intrigues politiques. Veuf, et père de deux filles, son séjour en Provence était justifié par la nécessité de recueillir une succession; enfin, il démontrait jusqu'à l'évidence qu'on ne pouvait sans injustice lui refuser la liberté de fixer son séjour où ses intérêts l'exigeraient.

Dans la matinée, il revit madame de Véran, et lui lut sa justification : elle la trouva claire, précise, et voulut se charger de la présenter elle-même au ministre. Mais M. d'Etanges jugea que, par prudence, madame de Véran ne devait point paraître, et, malgré le regret de ne pas faire tout ce que lui dictait son ancienne affection, elle céda, bien qu'avec peine, aux raisons alléguées par M. d'Etanges. Il fut convenu que madame de Véran implorerait le secours de sa sœur, madame de Mézy, qui depuis long-temps lui re-

fusait de laisser près d'elle une de ses filles. Par une sorte de compensation, elle se montra zélée en cette circonstance. Enchantée de trouver une occasion d'exercer son activité naturelle, et de savoir les trois quarts d'un secret (le séjour de M. d'Etanges n'était point de la confidence), madame de Mézy fit si bien qu'en peu de temps elle obtint, par faveur, ce que l'on devait accorder par justice.

Un matin elle arrive chez madame de Véran, ouvre les portes avec fracas, renverse les chaises qui se trouvent sur son passage, parvient en un clin d'œil auprès de sa sœur, qu'une forte migraine retenait au lit plus tard qu'à l'ordinaire, et lui présente les papiers, signés du ministre, qui mettaient M. d'Étanges à l'abri de tout danger. La joie d'Amélie surpassa peut-être celle de madame de Mézy, quoiqu'elle fût moins démonstrative, et surtout moins bruyante : elle

sonna sa femme de chambre pour faire dire à Charles qu'il vînt à l'instant même.

« Quoi ! s'écrie madame de Mézy, il était ici !... et la médisance, ma sœur, vous n'y pensez donc pas?

— En vérité, répliqua madame de Véran, une semblable idée était loin de moi : il me semble qu'à mon âge elle tombe d'elle-même.

— Non pas, ma chère, détrompez-vous, surtout quand elle frappe aussi juste qu'aujourd'hui : une ancienne inclination, un mariage manqué ! Rappelez-vous, je vous prie, toutes ces circonstances, et vous verrez si j'ai tort.

— Songez donc, chère amie, qu'il y a plus d'un quart de siècle de tout cela ; les personnes qui en furent instruites sont mortes, ou loin d'ici, et ce triste événement est un secret pour les autres. N'en parlez pas, et personne ne s'en doutera : Sulac lui-même, qui m'a adressé Charles,

ignore si nous nous sommes jamais vus.

— C'est égal, vous le savez, vous, Amélie, et le respect humain exigeait...

— Que je laissasse sans asile un homme qui me fut cher !... on n'aurait vu dans ce trait qu'une basse vengeance, et le mépris des honnêtes gens en eût été la suite. »

Madame de Véran s'était animée pour répondre sur ce ton, et M. d'Étanges, lorsqu'il vint remercier la solliciteuse, pût remarquer à loisir qu'une vie sage et des mœurs douces laissent encore quelque fraîcheur et une noble expression à des traits embellis par une âme pure.

Heureuse d'avoir contribué au repos d'un ami, Amélie éprouvait une sorte de bien-être préférable à la santé même. M. d'Étanges s'étonnait de la trouver si aimable, et, sans le soupçon d'avoir exprès exposé à ses regards une lettre qui lui rappelait des vœux qui ne furent point réalisés, il l'aurait jugée encore plus re-

doutable qu'au temps où cet écrit fut tracé. De son côté, madame de Véran éprouvait quelques distractions. Le souhait qu'elle avait formé de trouver l'occasion d'obliger Charles, était accompli, mais à une époque où l'on ne pouvait espérer de voir se ranimer une ardeur que jamais elle n'avait pu croire bien vive. « Tant mieux ! se disait-elle ; un refus l'aurait encore blessé ; n'éprouvant aucune contrariété dans ses désirs, bien sûrement il restera mon ami : c'est tout ce que je veux, c'est tout ce qu'il faut à mon cœur. »

Satisfaite de ses réflexions, elle vit avec plaisir s'approcher l'heure du dîner qui ramena M. d'Étanges. Il parla long-temps avec abandon de sa situation et de ses projets. Dès le lendemain il voulait sortir de Paris, incognito, puis y rentrer dans une chaise de poste prise au premier relais des environs, et se faire conduire à l'hôtel des Colonies, rue de Richelieu, afin que

son séjour chez madame de Véran demeurât inconnu. Aussi, lorsqu'on vint annoncer le docteur Delassalle, il se leva vivement et disparut; mais, dans sa précipitation, il se trompa de côté, et se trouva derrière le paravent. Alors, comme il aurait fallu, pour regagner sa chambre, passer devant le médecin, il préféra s'asseoir dans un coin, d'où il entendit, malgré lui, une partie de ce que l'on disait. La voix faible et sourde du docteur ne permettait pas de bien saisir le sens de ses paroles; mais les réponses de madame de Véran, aidaient à le deviner. Certains mots d'*attachement*, de *bonheur* et d'*espérance* donnaient à penser que l'entretien roulait sur l'amour. M. d'Étanges en fut surpris; cela lui parut bizarre et même ridicule; mais comme M. Delassalle jouissait d'une belle fortune et d'une brillante réputation de savoir et d'amabilité, il n'était pas invraisemblable qu'il eût des projets d'hymen

avec une femme digne d'inspirer une véritable affection.

En ce moment, un domestique vint annoncer Alfred de Mézy, neveu de madame de Véran. Le docteur prit congé d'elle, et lui baisa respectueusement la main. Ce baiser parut de trop à M. d'Etanges, et pour éviter de voir celui qui venait de le donner, autant que pour ne pas en être aperçu, il se renfonça derrière le dernier feuillet du paravent.

D'un coup d'œil rapide il avait, au passage d'Alfred de Mézy, remarqué dans son profil une frappante ressemblance avec madame de Véran au même âge. Alfred avait justement dix-huit ans; il était grand, brun, bien fait, plein de feu; les accens doux et caressans de sa voix touchante n'offraient pas moins d'analogie avec ceux de sa tante que les traits de son visage. Le cœur de Charles en fut ému vivement, et

son oreille attentive ne perdit pas un seul mot de leur entretien.

« Chère tante, vous avez été souffrante, m'a-t-on dit; depuis cinq jours votre porte m'a été fermée impitoyablement: cet ordre rigoureux n'était-il donné que pour moi seul?

— Non, en vérité, il était général.

— Ne pouvais-je mériter une exception?

— Alfred, je n'en fais pour personne.

— Ah! ne dites pas cela: M. Delassalle a ses grandes entrées.

— Un médecin!

— Il vous aime.

— Son attachement m'est cher.

— Et vous le lui rendez.

— Quand ce ne serait que par reconnaissance!

— Oh! je suis sûr que vous l'aimez véritablement, et dans peu vous l'épouserez.

— Lors même qu'il le désirerait, je di-

rais *non*, mon projet est de ne jamais me remarier.

— Pas même avec moi, chère tante?

— Alfred, dites tout ce que vous voudrez, je parle sérieusement. »

Ici, madame de Véran ne put retenir un éclat de rire, et son neveu, déconcerté, continua la conversation, d'abord en balbutiant; puis, s'animant par degrés, il lui jurait que rien n'était aussi aimable qu'elle. « Et surtout aussi jeune, » ajouta-t-elle.

— Vous n'aurez jamais d'âge, chère tante; l'esprit et la bonté n'en ont point.

— Et ces yeux à demi éraillés!

— Sont les interprètes fidèles d'une âme noble et franche.

— Et ce teint pâle et défait!

— Ma tante, il est des roses blanches.

— Il en est aussi de jaunes.

— C'est la couleur de l'envie, vous ne la connûtes jamais. Mon Dieu! que vous êtes injuste envers vous-même! votre taille est

parfaite, votre pied est charmant, et cette main fine et délicate appelle d'autres baisers que ceux du respect. »

En disant ces mots, Alfred s'était emparé d'une des mains de madame de Véran, dont le regard sut probablement réprimer les élans d'un transport indiscret.

« Mon ami, raisonnons, reprit-elle avec douceur : si pour la première fois vous me parliez sur ce ton, je me contenterais d'en rire; malheureusement il y a long-temps que vous revenez sur le même sujet. Je crois bien que vous plaisantez, mais cette manière est déplacée : vous devez à mon âge et à ma conduite un respect dont je ne souffrirai jamais que l'on s'écarte. Alfred, je vous le dis avec peine, mais vous m'y forcez; je ne serai jamais visible pour vous, si vous ne changez l'objet de nos conversations.

— Ah! s'écrie Alfred avec tristesse, je le sais, je vous déplais!

— En vérité, on y parviendrait à moins.

— Chère tante! si vous aviez une fille, me confieriez-vous le soin de son bonheur?

— Cela pourrait être, mais je n'en ai pas.

— Eh bien! puisque vous m'accorderiez ce que vous auriez de plus cher, pourquoi....

— Alfred, ce serait une folie solennelle; taisez-vous!

— Mais au moins permettez-moi de vous dire que je vous aime, rien que cela; je vous en prie à genoux!

— Vous êtes un cruel enfant; relevez-vous, et laissez-moi tranquille. A-t-on jamais vu pareille chose à mon âge!

— Ninon était moins jeune et moins aimable lorsqu'elle fut aimée avec fureur: je ferai comme son fils, si vous me réduisez au désespoir.

— L'horreur qu'il eut de lui-même, et

non l'amour, causa seule cet acte de démence.

— Non, c'était l'amour, l'amour seul : l'impossibilité d'obtenir le retour qu'il ambitionnait lui fit mépriser la vie. Vous n'avez jamais aimé, si vous ne concevez pas ce que je vous dis.

— Alfred, une fois en ma vie, une seule fois, lorsque j'avais votre âge, j'eus aussi le malheur d'aimer.

— Oh ! chère tante ! racontez-moi cela.

— J'y consens.

Madame de Véran pensait que rien n'était plus propre à détruire la fantaisie de son neveu, que de le prendre pour confident de ses anciennes amours, dont peut-être, sans se l'avouer, elle n'était pas fâchée d'avoir l'occasion de parler, et, sans hésiter, elle en commença le récit.

— Vous allez juger, dit-elle, si l'amour tient la millième partie de ce qu'il promet. J'avais dix-huit ans, et ma mère, jeune en-

core, mais d'une santé délicate, voulut hâter mon établissement, afin que son gendre et moi devinssions les appuis de ses autres enfans. Dans cette vue, il fallait que son choix se fixât sur un homme dont le caractère et l'état inspirassent la considération et la confiance. On lui présenta monsieur de Valbois, président au parlement de Paris. Cette excellente mère me consulta: s'étant assurée que je n'apportais aucune répugnance au mariage proposé, il en fut parlé dans les deux familles; les communications s'établirent entre elles. Malheureusement M. de Valbois avait un neveu plus âgé que moi de cinq ans: nos yeux se rencontrèrent, et se dirent mille choses que les miens comprenaient pour la première fois. Le président, en oncle expérimenté, sut y lire aussi bien que nous, et dès-lors il dirigea pour le compte de son neveu les démarches qu'il avait d'abord entreprises pour lui-même.

Vous avez sans doute déjà deviné qu'il s'agissait de ce Charles qui m'a causé tant de chagrins. Comme il était fort jeune, on ne voulut nous unir qu'après deux ans d'attente. Il fallait de la résignation : celle de Charles me parut trop froidement circonscrite dans les bornes de la raison, et pour l'en faire sortir, je me permis des agaceries, des attentions dont il n'était pas l'objet ; j'encourageai des vœux que je dédaignais, afin d'exciter en lui quelque transport jaloux : il s'ensuivit entre nous une légère altercation. Ma mère partit pour la campagne ; il y vint peu de jours après. De ma fenêtre, je le vis descendre de cheval, et je croyais le retrouver dans le salon. Quelle fut ma surprise en apprenant qu'au lieu de m'attendre, il était à la promenade avec mes frères et mes sœurs ! J'en pleurai de dépit, ou plutôt je sentis combien il m'était cher, par la véritable affliction que j'éprouvai de son peu d'empressement à me

revoir. Profondément blessée d'une telle marque d'indifférence, je retournai dans ma chambre.

L'époque de notre union s'approchait : on nous avait permis d'échanger nos portraits ; j'avais déjà le sien ; ma mère lui dit d'aller me demander le mien qui venait d'être terminé. Charles se présenta chez moi, mais au lieu de lui sourire comme de coutume, je détournai mes regards. Il me demanda négligemment mon portrait, comme si c'eût été la chose dont il se souciât le moins. « Tenez, voilà le seul que vous méritez, » lui dis-je en lui remettant le sien, avec les cheveux dont il était entouré. Dès qu'il l'eut reconnu, il le lança de toute sa force dans le ruisseau qui coulait sous mes fenêtres, et je le vis se briser contre la saillie d'une roche qui s'élevait au-dessus des flots. Ce résultat si contraire à celui que j'attendais me fit pousser un faible cri : je tombai presque évanouie sur une

chaise, où ma mère me retrouva quelques momens après. Qu'est devenu Charles ? me dit-elle.

— S'il n'est pas avec vous, lui répondis-je, il est parti.

— Descendons, reprit-elle ; sans doute il va bientôt revenir.

— Oh! non, plus jamais! m'écriai-je, en versant un torrent de larmes.

Après cette scène qu'un mouvement d'humeur irréfléchi m'avait value, bien que mon extrême jeunesse méritât peut-être une indulgence que j'eus le malheur de ne pas obtenir, je fus malade. Ma mère, pour me consoler, me disait : « Il t'aime, il viendra.

— Non, ma mère, non, jamais.

— Il reviendra, répétait-elle, et s'il ne revient pas, il ne te mérite point.

— C'est moi, disais-je tout bas, c'est moi qui l'exilai par une intolérance déplacée; c'est ma faute : il ne reviendra plus. »

Long-temps je demeurai vivement affligée, et je refusais de me marier : cependant, après dix ans, il fallût céder au désir de ma famille. J'avais vingt-huit ans lorsque j'épousai M. de Véran ; il en avait soixante. Je voulais expier le tort d'un seul instant, et rester fidèle à mes premiers sermens.

— Que vous fûtes bonne, ma tante ! reprit Alfred; Charles seul était coupable. Oh! que je me serais conduit autrement à sa place! Votre mère avait raison, il ne vous méritait pas.

— Je veux, répliqua madame de Véran, vous montrer une de ses lettres que j'ai conservée ; vous verrez quelle sagesse délicate réglait ses actions.

En disant ces mots, elle allait chercher dans son secrétaire la précieuse lettre. Désolée de ne plus l'y retrouver, elle se ressouvint de l'en avoir retirée depuis peu : alors, sa chiffonnière, ses vases, ses car-

tons furent bouleversés de fond en comble, sans lui restituer l'objet de ses perquisitions. Elle en exprimait tout haut son chagrin, lorsqu'Alfred lui dit : «Ma tante, vous donnez trop de regrets à ce misérable papier. Si vous me le permettiez, je vous écrirais bien d'autres lettres: celles d'Abélard seraient de neige en comparaison. »

— Mon ami, reprit madame de Véran, vous perdez toute mesure, et vous abusez de la prédilection que j'ai toujours eue pour vous. Vous serez mon héritier, je l'ai résolu ; je vous traiterai comme mon propre enfant, et le respect qu'un fils doit à sa mère est tout ce que je réclame de vous.

— Eh bien ! chère tante, voilà qui est injuste. Pourquoi voulez-vous m'accabler de vos dons, moi, fils de M. de Mézy, n'ayant besoin de rien au monde que de votre affection; tandis qu'Auguste, ce pauvre enfant de votre malheureux frère, ruiné par des spéculations qu'il n'a point

faites et dont il est la victime, attend tout de la générosité de sa famille ? Que mon père et ma mère négligent de pourvoir à ses besoins, cela se conçoit ; il est naturel qu'ils s'occupent exclusivement de leurs enfans. Mais vous, ma tante, vous qui n'en avez point, ne devez-vous pas toute votre sollicitude au sort de mon cousin ?

— Mon ami, j'espère que son éducation le mettra à même de s'en créer un, et vous savez tout ce que je fais pour lui maintenant.

— Ne vous abusez pas, chère tante ; Auguste n'est pas favorisé du côté des moyens physiques : c'est un aimable enfant qui n'aura jamais la taille d'un homme. Ses infirmités exigent de l'indulgence, et c'est vous qui serez sa providence, n'est-ce pas?

— Je consens qu'à ma mort il partage mes biens avec vous ; c'est tout ce que je puis faire.

— Que le ciel éloigne un tel malheur !

mais si jamais j'en étais le témoin, je doublerais sa part de la mienne.

En disant ceci, les yeux d'Alfred étaient humides de pleurs. Madame de Véran s'en aperçut, et ne put s'empêcher de lui dire :

— Vous êtes un excellent enfant, et sans doute on me pardonnera la préférence que j'ai toujours été disposée à vous accorder, en voyant combien votre âme la justifie. Mais n'attendez de moi que la tendresse d'une mère; toute autre affection serait ridicule, et même condamnable. Dieu me préserve de jamais profiter de l'effervescence de votre jeunesse pour unir la mort à la vie. La décrépitude va commencer pour moi; vous êtes à la fleur de l'âge, et c'est une épouse fraîche comme le printemps qu'il faut à mon Alfred. Si ce cher Auguste avait conservé sa sœur, j'aurais pris un extrême plaisir à développer en elle les qualités qui pouvaient assurer votre mutuelle félicité; mais peut-être le sort ne

me sera-t-il pas toujours défavorable : j'ai un projet ; s'il réussit, vous recevrez de mes mains celle qui doit faire votre bonheur.

— Ah ! ce ne sera pas vous, reprit Alfred.

— Ce sera une autre moi-même, beaucoup plus jeune et plus aimable : voilà la différence.

— Je ne crois pas à ce dernier article ; mais s'il m'arrivait d'éprouver auprès d'une autre la moitié du bien-être que je ressens près de vous, je ne balancerais pas à vous obéir.

— Voilà qui devient raisonnable, je suis contente de vous. Allons, mon cher Alfred, séparons-nous : laissez-moi chercher ma lettre.

— Le motif est flatteur !... Non, vous ne savez pas combien vous me faites de peine. N'espérez pas me convaincre par vos beaux raisonnemens. Je sors, mais je dé-

teste votre M. d'Etanges, et si je le rencontrais...

— Eh bien ! qu'en arriverait-il?

— Que je lui demanderais raison de tout le mal qu'il vous a fait, et de celui qu'il me cause; oui, j'aurais du plaisir à nous venger l'un et l'autre.

En achevant ces mots, Alfred sortit, et laissa madame de Véran embarrassée de sa position envers un jeune homme qu'elle aimait tendrement, mais dont la singulière fantaisie ne laissait pas de l'inquiéter. « Suis-je assez malheureuse! disait-elle : je n'ai pas su plaire à celui qui disposait de toute mon âme, et je contrarie les premiers voeux de l'être qui m'intéresse le plus! Quelque vieille femme sans délicatesse profanerait ce cœur vierge et candide, et je suis forcée de le livrer aux hasards de sa destinée!... Je suis née vingt-cinq ans trop tôt. Ah! Charles, que n'avez-vous eu pour moi de pareils sentimens! »

Ces dernières paroles prononcées à voix haute retentirent dans le cœur de M. d'Etanges qui ne savait comment sortir de son refuge sans donner à penser qu'il avait tout entendu. Heureusement pour lui, madame de Véran, occupée à chercher sa lettre, passa dans la chambre à coucher. Pendant ce temps, Charles alla s'établir au coin du feu : madame de Véran l'y retrouva plongé dans sa rêverie. Il s'étonnait d'un attachement si durable : non seulement il n'en avait jamais conçu l'idée, mais ces liaisons fugitives, auxquelles tant d'hommes se livrent en dépit d'eux-mêmes, étaient demeurées sans attraits pour lui. Depuis le malentendu qui l'avait séparé d'Amélie, entièrement livré à des occupations tout-à-fait étrangères à l'amour, il avait vécu sagement, et se retrouvait neuf pour toutes les émotions ; mais si pour un moment il était sorti de son caractère, il ne pouvait éviter d'y rentrer par quelque endroit : les

plaisanteries de bon goût sur les affections constantes lui revenaient à l'esprit; il pensait que la contrariété, plus que le sentiment, avait agi sur l'âme de madame de Véran avec assez de force pour la soustraire au pouvoir de l'inconstance. Cet injuste soupçon, suggéré par l'amour-propre, lui donnait alors la consolation de supposer qu'une prudente résolution l'avait peut-être préservé d'un piége. Toutefois, il se sentait subjugué par la présence de son ancienne amie, dont les traits mobiles exprimaient l'inquiétude que lui causait l'inutilité de ses recherches infructueuses : il aurait bien voulu la tranquilliser, sans lui dire qu'il possédât la lettre qu'elle regrettait; cela n'était pas aussi facile qu'un simple aveu de la vérité : mais dans les circonstances où la franchise serait une maladresse, la dissimulation devient une preuve d'esprit et de jugement. M. d'Etanges ramena l'entretien sur une époque dont les souvenirs se rani-

maient avec vivacité. Amélie fut vraie et touchante dans l'expression de ses regrets, et Charles, en exagérant les siens, rendit la partie presque égale.

L'heure du triomphe allait sonner pour madame de Véran; plus elle conservait de calme, plus son ami faisait d'efforts pour obtenir l'aveu d'un attachement si mal apprécié : des larmes répondirent seules à ses instances.— Amélie! s'écria-t-il, puis-je espérer un pardon que je n'ai pas entièrement démérité, puisque dans le cours de ma vie je n'ai véritablement aimé que vous?

— Cet instant, répondit-elle, efface tous les pénibles souvenirs du passé.

— Mais il ne détruit pas celui d'un amour que je me reproche de n'avoir pas su reconnaître.

— J'en ai véeu long-temps, et je ne saurais l'oublier.

— Serez-vous complétement généreuse, mon amie? En me pardonnant, consentirez-

vous qu'un lien plus intime me prouve toute la plénitude de votre indulgence?

— Ah! Charles....

Les larmes d'Amélie ne lui permirent pas de s'expliquer. — Je sais, continua M. d'Etanges, que cette réunion tardive ne peut réparer la perte de tant d'années d'un bonheur dont je n'étais pas digne; mais, par un renversement de l'ordre naturel, je ferai de mon âge mûr le printemps de ma vie, et dès-lors je croirai n'avoir rien perdu.

Charles était pressant; il se ressentait moins des outrages du temps que la bonne Amélie. Interdite, tremblante, elle allait peut-être balbutier un consentement, lorsque ses lunettes, mal assujéties, tombèrent sur ses genoux. Ce signe palpable de la décadence de ses facultés apaisa son émotion, et lui parut un excellent texte pour sa réponse. — Mon ami, reprit-elle d'un ton calme, n'oublions pas le nombre de nos

années.... N'oublions pas surtout combien il est important pour vous de reparaître demain à Paris, et de voir le ministre; vous n'avez pas trop du reste de la soirée pour faire vos préparatifs : je répondrai plus tard aux questions que vous m'avez faites.

— Non! s'écria M. d'Etanges, animé sans doute par les révélations qu'il ne devait qu'au hasard; non, vous ne sauriez différer de prononcer un mot qui pourrait me rendre heureux, ni me laisser un vague espoir qui ne se réaliserait pas. Amélie! que je reconnaisse la noble franchise de votre caractère; parlez, je vous en conjure!

M. d'Etanges insistait avec d'autant plus de vivacité qu'il se croyait sûr d'un consentement. Madame de Véran rougit, et se troubla de nouveau; néanmoins, d'une voix faible et mal assurée, elle essaya de répondre.

— Peut-être avais-je raison, dit-elle, en vous priant d'attendre ce que la réflexion

aurait pu me dicter avec plus de mesure ; mais comme le fond de ma pensée resterait le même, ne vous en prenez qu'à l'émotion dont je ne suis pas maîtresse, si mes discours vous blessaient en la moindre chose. Charles! laissez-moi vous appeler encore de ce nom que je prononçai jadis avec tant de plaisir. Je ne veux plus reprendre le titre d'épouse, titre dont j'aurais fait toute ma gloire si je ne l'avais dû qu'à votre amour. Je ne veux pas laisser au sentiment qui m'a rendue malheureuse le droit de me rendre ridicule. Il est un âge où la raison doit exclusivement exercer son empire ; il en coûte pour s'y soumettre ; sa loi peut paraître aussi sévère qu'au temps où l'on osait la braver ; mais il ne reste plus d'excuse pour s'en affranchir : elle m'ordonne de conserver un nom respectable, celui d'un époux qui, je le sais, n'eut qu'une part de mes affections : il est donc juste qu'en expiation de ce tort involontaire, je sacrifie aux convenances

un lien qu'il me serait doux encore de former. Eclairée par l'expérience, le calme naturel de votre caractère, en opposition avec ma sensibilité trop vive, me fait redouter les suites de notre union : j'aurais la faiblesse d'en souffrir, aurais-je la prudence de ne pas m'en plaindre?.. Je sens qu'il faut une digue au torrent qui m'entraînerait. Ridicule à mes propres yeux, je craindrais plus que la mort de le devenir aux vôtres : tremblant également d'être plainte si vous découvriez la cause de mes chagrins, ou de rester un objet d'indifférence si vous l'ignoriez, ce serait un supplice auquel tout mon courage ne pourrait suffire ; j'y succomberais. Voilà ce que me dicte le guide austère dont on n'écoute la voix qu'avec peine, mais dont on ne se repent jamais d'avoir suivi les sages conseils.

— Est-ce bien lui seul qui vous inspire, reprit M. d'Etanges, vivement piqué de ce mélange de raison et de sensibilité ;

et ne serait-ce pas aussi la crainte de renoncer à d'autres hommages qui peut-être vous paraîtraient préférables ?

—D'où vous vient le soupçon qu'il en soit au monde que j'eusse l'intention d'accepter?

— Je ne veux pas feindre d'ignorer ce qu'un hasard singulier m'a fait découvrir : on vous aime , madame ; j'étais derrière ce paravent lorsque vous vous êtes avancée pour recevoir M. Delasalle. Empressé de me retirer, je m'étais trompé de direction, et je me suis trouvé dans la fâcheuse alternative d'être indiscret, ou de me laisser découvrir : pardonnez-moi de n'avoir pas hésité. Les discours de votre neveu m'ont appris que j'ai deux rivaux ; eh! qui sait si je n'en ai pas d'autres encore?... Je ne puis douter que madame de Véran saura plaire toute sa vie ; mais , en aimant aussi bien qu'elle sait le dire , que ne met-elle autant de candeur dans sa conduite que dans ses paroles? que ne rend-elle la liberté à deux

hommes qu'elle estime et qui lui sont chers, en faisant le bonheur d'un troisième? Cet hymen détruirait des espérances que sa délicatesse ne lui permet pas d'entretenir.

— Mon cher d'Etanges, reprit madame de Véran en souriant, vous m'affermissez dans mon refus. Je démêle à présent la cause de vos instances : le prix que d'autres semblent mettre au bien que vous avez dédaigné, vous fait supposer qu'il a une valeur au-dessus de celle que vous lui reconnaissez. Je tiens votre secret que vous ignoriez peut-être vous-même; je n'en abuserai pas. Allez vous reposer, et surtout dormez bien : à notre âge une mauvaise nuit dérange l'équilibre pour longtemps.

Madame de Véran ne se trompait pas : le lendemain elle était pâle et souffrante. Elle apprit que, dès le matin, son hôte avait quitté le logis, et sa respiration devint plus libre : « Désormais, se disait-elle, je

verrai Charles moins souvent, et je résisterai mieux. »

Cependant ses idées l'entraînaient vers un but tout différent de celui qu'elle se proposait, et plus d'une fois elle se surprit bâtissant des châteaux en Espagne. Honteuse de ce qu'elle jugeait être une folie, au lieu de continuer à se parer comme elle venait de l'essayer, elle voulut se punir d'une telle faiblesse, et mit dans sa toilette une simplicité qui tenait de la négligence. Renoncer à la parure quand on n'est pas encore dépourvue de grâces, à quarante-cinq ans; ne point dissimuler les outrages de ce monstre bien plus redoutable pour les belles personnes que pour celles qui ne le sont pas, c'est vraiment un effort dont les femmes seules apprécieront tout le mérite : il en est même qui pourraient le croire impossible.

Aussitôt que M. d'Étanges eut fait son apparition chez le ministre, dont il reçut un accueil très-favorable, sa première visite

fut pour son ancienne amie : il vint la retrouver vers deux heures, et lui rendit compte de la marche que prenaient ses affaires.

— Serez-vous assez bonne, lui dit-il, pour m'accompagner chez madame de Mézy ?

— Je ferai volontiers ce qui peut vous être agréable ; mais je ne me sens pas très-bien : voulez-vous remettre cette visite à demain ?

— Demain je voudrais partir pour Marseille ; mais, continua-t-il en appuyant vivement sur la dernière partie de sa phrase, je n'y resterai que le temps nécessaire pour régler des intérêts majeurs, et je reviendrai m'établir à Paris avec mes deux filles : voilà ce qu'il est important pour moi d'accomplir le plus promptement possible.

— En ce cas, reprit madame de Véran, allons chez ma sœur.

Ils montèrent ensemble en voiture pour s'y rendre. Le maintien d'Amélie offrait l'i-

mage du calme et de la dignité que le temps imprime aux objets frappés de son aile sacrée. M. d'Etanges aurait voulu, chemin faisant, ramener la conversation sur le sujet de la veille ; mais il ne pouvait plus ressentir cette chaleur d'imagination, ces mouvemens presque passionnés qui l'avaient agité la soirée précédente : et, quoiqu'il retrouvât dans la même personne, les mêmes traits et la même bonté, il y cherchait en vain cette vivacité qui l'animait vingt-quatre heures plus tôt : sa physionomie sérieuse semblait lui donner dix années de plus.

Le trajet n'était pas long ; en moins de dix minutes on arriva chez madame de Mézy. Toutes les figures y portaient l'empreinte de la tristesse, excepté celle d'Alfred qui paraissait rayonnante de joie : il venait de recevoir un brevet de sous-lieutenant. Madame de Véran ne put dissimuler une véritable inquiétude : nouveau

triomphe pour son neveu. — Ma tante, lui dit-il, recevrez-vous mes adieux? je pars demain matin; puis-je ce soir me présenter chez vous ?

— Certainement, répondit-elle; venez de bonne heure, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

A ces mots prononcés avec émotion, M. d'Etanges fut tenté d'éprouver un mouvement de jalousie ; mais la circonstance du prochain départ d'un jeune homme qui, sans mentor, allait se livrer aux chances d'une nouvelle carrière, lui parut les justifier suffisamment. Alfred, moins raisonnable, voyait pour la première fois l'homme qui pouvait aspirer à devenir son oncle; il le laissait près de la femme adorable dont jadis il avait méprisé les vœux, sans qu'elle témoignât aucun ressentiment d'une offense impardonnable. Cette idée faisait bouillir le sang du jeune sous-lieutenant; ses joues se colo-

raient d'un vif incarnat, tandis que ses regards irrités se fixaient avec audace sur son redoutable et fortuné rival. Une passion si naïve touchait l'âme d'Amélie : nul des sentimens qui se peignaient dans les traits du pauvre Alfred n'échappait à sa pénétration. M. d'Etanges y lisait également ; mais la susceptibilité de son amour-propre ne lui permettait pas de contempler sans quelque peu d'humeur l'aimable enfant dont la position ne lui devait inspirer que de l'intérêt. Il refusa de rester à dîner, alléguant des affaires indispensables, afin d'obtenir la permission de se retirer.

Le repas fut triste ; Alfred, placé près de sa tante, osait à peine la regarder : il attendait impatiemment l'heure de sa retraite, et ne se sentit soulagé de l'espèce de contrainte qui le fatiguait, que lorsqu'il la reconduisit dans la voiture de madame de Mézy.

Aussitôt que madame de Véran se fut établie au coin du feu, Alfred s'assit près de son fauteuil. Elle avait recueilli ses idées pendant la route, et, sans laisser à son neveu le temps de développer les siennes, elle se hâta de lui dire tout ce que la plus tendre affection aurait pu dicter à la meilleure des mères. Alfred l'écoutait dans un silence respectueux, et se sentit pénétré de la plus vive reconnaissance. « Vous allez vous éloigner, ajouta-t-elle : ô mon jeune ami! combien je redoute pour vous cet instant décisif qui va donner à toutes vos actions une importance qu'elles n'avaient pas jusqu'ici! je ne vous parle pas de vos devoirs, je sais que mon Alfred les remplira toujours honorablement; mais son inexpérience m'inspire les craintes les plus sérieuses sur le choix de ses liaisons et les conséquences qui peuvent en résulter. Il est des fautes dont l'influence ternit l'éclat des plus belles années, et prépare

une suite de longs regrets : puissiez-vous ne jamais en commettre de semblables, et conserver dans toute sa pureté ce cœur noble et loyal dont j'attends les seules jouissances qui peut-être sont encore réservées à ma vieillesse, en dédommagement des biens que je n'ai pas connus ! Alfred, c'est sur vous que se fonde tout mon espoir.

— Ah ! reprit-il, je ne serai jamais tout ce que je voulais être pour vous ; mais au moins, chère et bonne tante, jurez-moi de n'accepter aucune proposition de ce singulier M. d'Etanges, dont l'apparition vient de me causer une si pénible surprise : que j'en reçoive votre parole d'honneur, et je partirai content.

—Eh! que pensez-vous donc qu'il puisse me proposer?

— Ma tante, ce n'est, il est vrai, qu'une supposition, mais à laquelle je vous supplie de répondre.

Madame de Véran ne vit aucun inconvénient à corroborer d'un serment sa résolution de ne point se remarier; d'ailleurs, elle imagina que l'espérance, sollicitée par son neveu, serait peut-être un préservatif de quelques-uns des piéges auxquels sa jeunesse allait être exposée : elle n'hésita donc point à lui donner l'assurance positive qu'à son retour elle porterait encore le nom de son premier époux. A cette promesse exprimée d'un ton qui la rendait persuasive, les yeux du jeune homme devinrent tout à coup si brillans qu'Amélie trembla de s'être plus engagée qu'elle ne le voulait. Alfred devina sa pensée : « Rassurez-vous, lui dit-il; je ne me flatte pas que vous ferez pour moi ce que vous me promettez de ne pas accorder à l'heureux Charles.

— Je ferai beaucoup plus, reprit-elle, si votre conduite répond à ce que j'en attends; occupée de vous constamment tout le temps de votre absence, j'espère vous

en donner les preuves les plus convaincantes à votre retour. Mon cher Alfred, je compte sur toi; sois certain de mon exactitude à tenir ma parole.

Ce langage familier, dont madame de Véran avait perdu l'habitude avec son neveu depuis sa bizarre fantaisie, lui persuada qu'il était entièrement rentré en grâce auprès d'elle: il fit cent folies, qui, dans tout autre moment, lui eussent valu de sévères réprimandes : mais madame de Véran fut indulgente pour la première fois, et lui laissa jurer une constance qu'elle aurait été bien désolée de croire aussi durable qu'il l'affirmait. Enfin, il partit accompagné de tous les vœux que formait pour lui la meilleure des femmes.

Peu d'instans après le départ de l'aimable étourdi, l'on remit à madame de Véran une lettre de M. d'Etanges. Il s'était présenté chez elle un moment avant son retour; obligé de partir immédiatement,

il lui témoignait ses regrets, sa reconnaissance, et des sentimens plus tendres que ceux de la simple amitié.

Au bout d'un mois, une nouvelle lettre datée de Marseille annonçait son départ de cette ville; il emmenait avec lui ses deux filles, et désirait que leur éducation s'achevât à Paris. Elles y arrivèrent peu de jours après, et M. d'Etanges s'empressa de les conduire chez madame de Véran qui les attendait impatiemment. Leurs charmantes physionomies captivèrent toute son attention. L'une d'elles offrait un heureux mélange de noblesse et de douceur qui lui donnait la plus touchante expression : la blancheur de leur teint n'eût pas permis de deviner qu'elles fussent nées sous le ciel brûlant d'une contrée méridionale de l'Asie.



L'heure du dîner s'approchait; l'offre de le partager fut acceptée avec une satisfaction égale de part et d'autre. Le re-

pas terminé, on envoya s'amuser au jardin Laure et Lili : c'étaient les noms des jeunes personnes. Alors madame de Véran eut avec leur père l'entretien suivant :

— Quels projets avez-vous formés pour l'éducation de ces aimables enfans ?

— Aucun ; je ne voulais rien décider sans vous consulter.

— Désireriez-vous la diriger en les gardant près de vous ?

— Je craindrais de me tromper dans le choix de la personne à laquelle je serais obligé de les confier.

— Vous préféreriez donc un pensionnat ?

— Encore moins ; mes craintes augmenteraient en me séparant d'elles.

— Quel parti voulez-vous donc prendre?

— Mon amie, dit M. d'Etanges avec l'accent et l'effusion de l'amour paternel qui l'inspirait : Mon amie ! pourquoi dédaigneriez-vous de devenir leur mère ?.. Guidées par vos soins dans le sentier de la ver-

mon attachement pour elles s'accroîtrait de tout celui que je vous dois, et ma reconnaissance vous assurerait à jamais un ami sincère, dont vous auriez comblé les vœux les plus chers.

Un tel langage allait droit au cœur de madame de Véran; son émotion lui rendait le refus difficile. Mais liée par la promesse faite à son neveu, elle sut trouver le moyen de se défendre sans offenser M. d'Etanges, en cherchant à lui persuader de remettre ses deux filles entre ses mains. « Je vous les confie, dit-il, dans l'espoir que, les connaissant davantage, l'amitié qu'elles vous inspireront plaidera mieux en ma faveur, et qu'alors vous me donnerez peut-être plus volontiers, en leur nom, la preuve d'une indulgence que leur père n'a pas méritée. »

M. d'Etanges rappela ses enfans pour leur annoncer sa résolution de les laisser auprès de madame de Véran qui voulait

bien consentir à leur servir de mère. Cette nouvelle fut accueillie des jeunes personnes avec les témoignages de la plus vive joie : guidées par une pénétration d'instinct si naturelle au premier âge, elles avaient déjà su lire dans les yeux d'Amélie, dont la douceur leur faisait pressentir le bonheur de vivre sous sa direction.

Dès ce moment commença pour madame de Véran la grande entreprise d'une éducation soignée. Son zèle ne l'avait point aveuglée sur les difficultés qui pouvaient s'y rencontrer. Néanmoins il s'en présenta d'imprévues : la principale était une indolence provenant d'un manque total d'émulation entre ses élèves. Lorsque dans leurs travaux l'une des deux n'avait point réussi, elle en était aussitôt consolée par l'idée que sa sœur avait mieux fait : ainsi leur bienveillance réciproque, aimable don du ciel, dégénérait en insouciance pour elles-mêmes ; défaut qu'il fallait rectifier,

sans détruire un noble penchant à trouver de la satisfaction dans le bien d'autrui. Les efforts de madame de Véran pour revivifier ces plantes languissantes obtinrent un tel succès, que M. d'Etanges, après une absence de plusieurs mois, nécessitée par des affaires d'intérêt, remarqua dans ses filles un développement de facultés bien supérieur aux espérances qu'il avait pu concevoir. L'aînée, âgée de douze ans, était un peu la favorite de son excellente mère adoptive, qui, toutefois, s'abstenait rigoureusement de jamais laisser échapper aucune marque de prédilection.

Un soir elle causait familièrement avec M. d'Etanges, et lui dit : « Ma Lilie devient bien grande pour son petit nom ; j'ignore celui dont il est le diminutif : est-ce *Emélie*, *Aurélie*, *Clélie*, ou serait-ce *Coraly*, l'un des plus jolis noms créoles ? Veuillez m'en instruire; car je viens de lui promettre qu'à la première sonate de harpe

qu'elle me jouerait sans fautes, je cesserais de la traiter en enfant.

— J'ai voulu, répondit M. d'Etanges, qu'elle portât le nom d'une personne qui m'était chère.

Madame de Véran fut un moment embarrassée, et feignant, pour déguiser son trouble, de chercher autour d'elle, elle ajouta : « De peur de me tromper, mon ami, dites-moi comment je dois la nommer.

— Ne le savez-vous donc pas, répliqua-t-il avec le ton d'un doux reproche, et faut-il vous répéter un nom charmant qui plus de mille fois dut frapper votre oreille ?

Il n'y avait plus moyen de s'y méprendre ; mais comme elle montrait encore de l'hésitation : « Vous l'appellerez *Amélie*, reprit M. d'Etanges ; puisse-t-elle avoir avec le modèle offert à ses yeux d'autres ressemblances aussi positives, mais plus

précieuses et plus essentielles à son bonheur !

Ici M. d'Etanges s'arrêta, non qu'il éprouvât moins le désir qu'il avait manifesté librement lors de son dernier séjour auprès de madame de Véran, mais parce que l'estime et l'affection dont il se sentait pénétré lui faisaient craindre davantage de l'offenser. Un sentiment nouveau s'était introduit dans son cœur : ce n'était ni l'entraînement de l'amour-propre, ni le vif empressement de la jeunesse, mais un attachement dont les bases devenaient chaque jour plus inaccessibles aux caprices et aux vicissitudes qui naissent de l'aveuglement des passions.

Cependant les années s'écoulaient, et le père des charmantes élèves confiées aux soins de l'amitié n'osait insister sur des vœux que l'on évitait d'entendre. Le séjour de ses filles chez son amie lui donnait le droit de s'y présenter à tous les instans ;

loin d'en abuser, il y mettait une discrétion dont elle lui savait gré, ne fût-ce que relativement aux premières insinuations de sa sœur qui d'ailleurs ne négligeait pas de les lui renouveler fréquemment.

Un jour, elle la vit arriver, et fut effrayée des traces du chagrin profondément empreintes sur sa physionomie. « Chère sœur, qu'avez-vous ? s'écrie en pâlissant la bonne Amélie.

— Ah ! plaignez-moi ! répond madame de Mézy : mon fils, mon cher fils, Alfred....

— Quoi ! serait-il...

— Il est blessé, cruellement blessé à la jambe ; on parle d'amputation. Je viens d'obtenir du ministre de la guerre la permission de le ramener à Paris ; mon mari part dans une heure pour aller le chercher. Nous pourrons le soigner, et peut-être nous le sauverons. Ah ! mon pauvre fils, le plus bel homme de France, avoir une

jambe de moins! j'en mourrai très-certainement.

— Je partage votre affliction, reprit madame de Véran, mais le malheur que vous déplorez, ne doit pas vous trouver inconsolable. Que feriez-vous donc si votre fils avait pu trahir ses devoirs, et qu'il revînt dans sa famille sain de corps et déshonoré?

— Ah! ma sœur! vous n'êtes pas mère.

— Il est des mères qui pensent comme moi: je ne mourrai point de revoir mon neveu moins beau qu'à son départ; mais je ne pourrais survivre à sa honte s'il n'était plus digne de mon amitié et de mon estime.

Madame de Véran n'ajouta rien de plus; elle gardait au fond de son cœur les espérances que le retour de son neveu pouvait réaliser; il venait de payer son tribut à la patrie, et l'accident même qui le ramenait dans ses foyers, était peut-être de nature à

l'y fixer. Ces idées offraient à ses yeux une perspective tellement satisfaisante, qu'elle ne dissimula point vis-à-vis de M. d'Etanges la joie qu'elle en éprouvait: il parut la partager. Elle lui dit alors : —Mon ami, j'aime Alfred, je l'aime tendrement; c'est la plus belle âme unie au plus aimable caractère. Je vous avouerai qu'un hymen mal assorti serait l'un des malheurs que je redouterais le plus pour mon neveu. Il est sensible, et beaucoup plus que ne le sont communément la plupart des hommes; l'attachement qu'il me témoigne en est une preuve. Il était naturel qu'il aimât une tante qui s'était montrée constamment bonne et bienveillante pour lui; ce sentiment qu'il a pris pour de l'amour, est une méprise due à l'inexpérience de son âge; c'est une folie qui peut-être l'a préservé de beaucoup d'autres, dont les suites eussent été plus dangereuses. Tel est l'heureux résultat que je me flatte

d'avoir obtenu par l'ascendant qu'une singulière fantaisie m'a donné sur cette âme neuve. Maintenant, voulez-vous profiter de mon ouvrage?... Alfred a vingt-trois ans, Amélie en a dix-sept, et Laure en aura bientôt quinze. Vous devinez sans doute ma pensée ; avant tout je me fais un devoir de vous consulter : expliquez-vous en toute liberté, je vous le demande au nom de l'amitié. Soyez assuré que la mienne demeurera toujours inébranlable, quelle que soit votre réponse.

— Ma réponse, reprit M. d'Etanges, sera conforme en tout point à ce que vous jugerez convenable ; et même, ajouta-t-il, en regardant madame de Véran d'un air mystérieux qu'elle comprit à merveille, je ne veux mettre aucune condition à mon consentement.

Cet entretien affermit madame de Véran dans ses projets : elle attendit avec anxiété le retour de son neveu. La fatigue

de la route aggrava le danger de la blessure du jeune homme, et lorsqu'il arriva, sa vie même semblait menacée. On appela les plus célèbres docteurs. Leurs conclusions furent désespérantes. Un seul médecin, M. Delassalle, touché de l'extrême jeunesse du malade, et de cet extérieur séduisant, que n'avait pas encore détruit l'excès des souffrances, lui dévoua tous ses instans, et parvint à faire disparaître les symptômes les plus alarmans. Aucune précaution ne fut négligée ; madame de Véran elle-même remplissait moins assidument les devoirs de mère qu'elle s'était imposés, pour donner ses soins à ce neveu si cher : les marques d'affection qu'il recevait d'elle, sa présence seule avaient une influence plus sensible et plus efficace que tous les autres remèdes. La fièvre cessa bientôt d'exercer ses ravages. Un mois s'était à peine écoulé, que déjà le docteur se crut assuré que l'amputation de la

jambe n'aurait point lieu : mais il fallait réparer l'épuisement des forces, e tle séjour de la campagne fut ordonné.

Une maison que possédait madame de Véran dans le voisinage d'Auteuil, et dont les jardins spacieux communiquaient avec le bois de Boulogne, parut offrir tous les avantages que l'on pouvait désirer : il fut décidé que les deux familles s'y réuniraient. Madame de Véran, en si nombreuse compagnie, ne vit aucun inconvénient à prier M. d'Etanges de s'y joindre : il fut tout surpris d'éprouver encore à l'âge de cinquante-cinq ans une sorte de trouble involontaire en acceptant cette agréable invitation.

Bientôt un air pur, des promenades répétées et graduellement prolongées, ranimèrent les forces du jeune convalescent : sa belle physionomie, qu'ennoblissait un air martial, recouvrait tous les charmes dont la nature l'avait favorisée. Un avancement

rapide était la récompense du courage dont il avait fait preuve, et des épaulettes de lieutenant-colonel ajoutaient à l'élégance d'un extérieur plein de grâce et de dignité.

Toutefois, le bonheur de madame de Véran n'était pas sans mélange : elle ne possédait qu'un Alfred, et son cœur s'intéressait également au sort de deux filles tendrement chéries. Les quinze ans de Laure étaient un heureux préservatif de l'espèce de danger dont se préoccupait une sollicitude vraiment maternelle : à cet âge d'innocence, une vierge modeste ignore jusqu'à son propre cœur. Laure s'apercevait bien de la beauté d'Alfred; mais tout était beau pour elle : les jardins, le soleil et les fleurs; les enfans, les compagnes de ses jeux, rivalisaient d'attraits pour elle, et partageaient ses naïves affections. Son aimable sœur avait conservé, malgré les soins vigilans de sa seconde mère, une indolence native qu'elle ne perdait que par instans : plus réfléchie,

plus sensible que Laure, c'était pour elle qu'Alfred semblait créé, et cependant ce n'était pas vers elle que ses attentions paraissaient dirigées. Madame de Véran s'accusait d'avoir, dans son imprudente prévoyance, préparé le malheur de la jeune Amélie ; elle tremblait que la conformité de nom qui existait entre elles fût le présage de celle de leurs destinées, et ses yeux se remplissaient de larmes lorsqu'elle se livrait à cette affligeante idée.

Un soir, tandis que les commensaux étaient dispersés dans le jardin, madame de Véran demeura seule dans le salon près de son neveu : il s'aperçut qu'une inquiétude assez vive troublait l'habituelle sécurité de sa physionomie. « Ma bonne, mon excellente amie, vous souffrez ! lui dit-il : je vous ai causé tant de fatigues !... Ah ! votre Alfred n'oubliera jamais toutes ces preuves d'une bonté, d'une tendresse qui n'eut d'autres bornes que celles de la raison.

Quelles obligations ne vous ai-je pas! de combien d'écueils m'a préservé ce que vous appeliez ma folie!.. Que de fois je me suis dit : Alfred, ne fais pas cela; tu te rendrais indigne de celle que tu révères.... »

En ce moment plusieurs personnes rentrèrent dans le salon, et madame de Véran reçut des mains d'Amélie un bouquet de fleurs de grenades, dont quelques-unes étaient épanouies, et d'autres en bouton; dans le milieu, l'on distinguait une belle rose blanche.—Voilà de charmantes fleurs, dit madame de Véran; les unes s'en vont, et les autres viennent.

—Oui, reprit Alfred; mais la rose, après avoir brillé, conserve encore long-temps un parfum plus agréable que sa beauté même.

Il disait ces mots assez vivement, et sa tante, qui saisissait l'allusion, en fut d'autant plus flattée, qu'en même temps les regards d'Alfred se fixaient avec étonnement

sur Amélie. On venait de la nommer en sa présence pour la première fois ; ce nom si cher commençait la séduction que désirait madame de Véran ; elle sut agir de manière à mettre en évidence tous les avantages et les talens de son élève. Amélie obéissait, ne soupçonnant pas les intentions qu'elle secondait involontairement, et développait avec timidité des grâces auxquelles un air d'innocence et d'embarras ne faisait qu'ajouter un charme de plus.

Cependant les jours se passaient et n'amenaient aucun changement dans les habitudes des deux familles. Un matin, Alfred était à la promenade avec mesdemoiselles d'Etanges et sa tante, dont le bras lui servait d'appui pour aider sa marche encore un peu chancelante. Tout à coup il s'élance vers une branche que Laure s'efforçait vainement d'atteindre. Amélie pâlit, et fait deux pas en avant pour soutenir M. de Mézy ; mais, avertie par l'instinct de la pudeur, elle

s'arrête, regarde madame de Véran, se jette tout en larmes dans ses bras, et, sur un signe de son amie, s'éloigne promptement. Toutefois, aucun de ses mouvemens n'avait été perdu pour l'heureux Alfred; il la suivait des yeux, et sa tante, qui l'observait en silence, remarquait avec plaisir l'expression de ses regards. Après cette scène rapide, la promenade fut continuée à pas lents. Au détour d'une allée, Alfred s'écria:

— Ma tante, qu'elle est bien, et que sa candeur me plaît! Ah! c'est vous seule qui pouvez m'éclairer sur son âme : est-elle aussi parfaite que son extérieur est touchant?

— De qui me parlez-vous ? dit madame de Véran, au comble de la joie intérieure qu'elle dissimulait.

— Eh ! de qui puis-je vous parler, reprit Alfred avec chaleur, si ce n'est d'Amélie d'Etanges, de cette créature charmante formée à votre image, qui possède

vos attraits, et qui me paraît posséder aussi les qualités du cœur et de la raison que je n'ai jamais trouvées réunies qu'en vous deux?... J'ai vu des femmes séduisantes qui m'éblouissaient sans m'émouvoir; d'autres, bonnes et sensibles, mais dépourvues de ces grâces enivrantes qui subjuguent la prudence même.

— Il faut se défier de tout, interrompit madame de Véran avec un fin sourire, précurseur ordinaire de ses innocentes malices : Eh! moi-même, n'ai-je pas été la dupe d'un adolescent?... Ne vous souvient-il plus des promesses de vos derniers adieux? n'avez-vous rien à réclamer des miennes? Enfin, mon ami, votre conscience ne vous fait-elle aucun reproche?

Alfred parut un instant troublé de l'air demi-sérieux dont madame de Véran accompagnait ces questions; mais, trop préoccupé pour se prêter à la plaisanterie, il répondit vivement : Ah! ma tante, vous

avez rejeté bien loin mes naïfs hommages !

— Et j'ai fait très-sagement, reprit-elle ; voyez donc où j'en serais avec un mari de vingt-trois ans qui commencerait à s'apercevoir que j'en ai plus de dix-sept !.. Mais comme je prévoyais l'instant où nous sommes arrivés, j'ai dû me mettre en mesure de tenir mes promesses. Cette Amélie d'Etanges qui vous subjugue aujourd'hui, est une plante rare, cultivée par mes soins pour le bonheur de cet Alfred qu'il me fut toujours si facile d'aimer. Je la dépose en ses mains, et c'est lui qui me répondra de son avenir. M. d'Etanges me laisse libre de disposer de son bien le plus précieux ; je crois en assurer la conservation en vous transmettant tous nos droits.

Alfred ne sut témoigner sa reconnaissance et les transports qui l'agitaient, que par une émotion et un silence également

expressifs. Sa tante le quitta pour aller rejoindre sa jeune amie ; elle la trouva seule et baignée de larmes.

— Mon Amélie! pourquoi ces pleurs répandues avec tant d'abondance ? s'écrie madame de Véran.

— O mon guide! ma mère ! répond la jeune fille, j'ai fait une faute, je le sens ; je me suis exposée au mépris de M. de Mézy : il va croire....

— Eh bien ! que croira-t-il ?.. La frayeur que vous avez montrée provenait d'un sentiment trop louable pour craindre une fâcheuse interprétation, et votre conscience peut seule apprécier le degré d'intérêt qui vous dirigeait.

— Eh ! voilà précisément ce qui fait ma honte : c'est cette conscience même qui me reproche une imprudence dont je ne saurais être consolée. Ah! ma mère, laissez-moi pleurer éternellement ; permettez à ma douleur de s'épancher dans vos bras ;

j'ai dit que j'aimais; j'en ai fait l'aveu sans aucun motif excusable.

— Rassurez-vous, mon enfant; cet aveu dont vous êtes épouvantée n'est qu'un juste retour des sentimens que déjà vous aviez inspirés; et la preuve de ce que j'avance, c'est qu'Alfred m'a chargée, si vous n'y mettez point d'opposition, d'obtenir de votre père le consentement dont il attend son bonheur, et qui, je l'espère, doit également assurer le vôtre.

A ces mots, la douleur cessa d'oppresser le sein d'Amélie; ses larmes coulaient encore, mais elles étaient aussi douces que la joie qui les faisait naître. Aucune difficulté ne mit le plus léger obstacle au succès des efforts constans de madame de Véran pour arriver au but qui couronnait son dévouement et ses plus chères espérances. Les convenances étaient dans une parfaite harmonie : M. d'Etanges trouvait dans son gendre les qualités qu'il pouvait souhaiter,

et ne formait aucun doute sur le bonheur de sa fille ; mais il manquait au sien quelque chose, et l'occasion lui parut favorable pour s'en expliquer avec la femme aimable dont toutes les grâces s'étaient changées en vertus. Quoi ! sérieusement, lui dit-elle, y penseriez-vous encore ?

— Le silence même que je me suis imposé si long-temps, répondit-il, est la plus forte preuve des vœux constans que je n'ai cessé de former. Vous venez d'assurer la félicité de mon enfant ; votre générosité ne saurait-elle accorder au repentir le dédommagement d'un passé que d'inutiles regrets ne peuvent ramener, mais dont un avenir plus satisfaisant peut rendre le souvenir moins amer ? Je sais qu'au lieu des plaisirs du bel âge, les infirmités nous attendent ; mais le charme d'une amitié tendre et solide offre une compensation aux maux qui nous menacent, et promet à notre vieillesse le seul adoucissement pos-

sible aux peines inséparables des derniers jours de l'existence : ne me refusez donc plus la consolation que je sollicite, cette intimité de tous les instans qui nous permettra de nous prêter un mutuel appui jusqu'au bord de la tombe !

Ces idées un peu lugubres, loin de vaincre la résistance de madame de Véran, fortifiaient au contraire sa résolution, et le refus errait sur ses lèvres, lorsque les jeunes époux futurs vinrent se jeter à ses pieds : ils avaient entendu la voix suppliante de M. d'Etanges. Ma mère, ma généreuse amie, s'écrie la sensible Amélie, voulez-vous flétrir votre ouvrage par la douleur de mon père? Alfred m'est bien cher; vous m'avez autorisée à le lui dire, et je ne crains plus de blesser la décence dans l'aveu que j'en fais; mais je vous proteste que je saurai souffrir d'un sentiment que je ne croirai pas autorisé par le ciel, si vous refusez de devenir ma mère au

pied des autels. J'avais souvent pensé que, de cette manière, le titre de votre fille pouvait m'être acquis; mais comme j'ignorais les vœux de mon père, je n'osais expliquer le plus agréable de tous mes rêves: maintenant, pourriez-vous ne pas consentir à le réaliser?

Les prières d'Alfred, jointes à celles d'Amélie, devinrent également pressantes.

—Vous le voulez donc tous trois? dit enfin madame de Véran; eh bien! je cède à vos instances.

—Depuis plus de cinq années, j'attendais cet instant fortuné! s'écrie M. d'Etanges dans le plus inexprimable ravissement; mais je sens qu'il n'est pas trop payé de toutes mes peines passées.

—En vérité, je ne pouvais céder plus tôt sans manquer absolument de raison, replique madame de Véran; j'étais peu sûre de moi: il fallait que j'eusse atteint mes cinquante ans, pour être bien persuadée que

l'amitié seule autoriserait ma décision.

Un mois après, le même autel reçut les sermens d'Alfred de Mézy et d'Amélie d'Etanges, de son père et de madame de Véran. Hélas! était-il bien certain que la plus insinuante des affections, après avoir si long-temps maîtrisé son âme, eût entièrement perdu les droits que lui disputait le pouvoir de la raison?

— FIN. —

UNE ARTISTE,

PAR

MADEMOISELLE S. U. DUDREZÈNE.

Quoique les personnages soient *Allemands*, et que la scène se passe en *Allemagne*, cette Esquisse n'est ni une *traduction* ni une *imitation* de l'allemand.

UNE ARTISTE.

> Le premier bien, c'est l'amitié d'une femme.
>
> Madame DE STAEL.

DANS un petit salon faiblement éclairé par une lampe d'albâtre, le jeune comte Léopold de Waldbourg, assis auprès d'une fenêtre ouverte, s'abandonnait sans contrainte à des rêveries qui donnaient à ses beaux traits une expression sérieuse et réfléchie. Devant lui, le paysage couvert de

neige s'étendait à perte de vue; les rayons de la lune qui se levait en ce moment, répandaient sur tous les objets une teinte vaporeuse et bleuâtre. Mais les yeux du comte regardaient, sans le voir, ce tableau magique; son oreille entendait, sans l'écouter, le son lointain des instrumens qui faisaient retentir les voûtes du palais, où s'agitait la foule nombreuse des courtisans, des danseurs, des danseuses : tous étaient accourus avec empressement pour prendre part aux fêtes que le prince régnant offrait à sa nouvelle épouse.

Léopold avait fui ces salons où brillaient la jeunesse, le luxe, la beauté : il était venu en ce lieu chercher le silence et la solitude, car la solitude et le silence convenaient mieux à son humeur sauvage que le tumulte et les fêtes. Combien de fois déjà il lui était arrivé de se lasser promptement des plaisirs du grand monde! de ces plaisirs qui n'offraient aucune jouissance

réelle à son âme ardente! Et cependant le comte de Waldbourg semblait être fait pour ce monde dont il se voyait envié, admiré, et qu'il ne pouvait aimer. Agé de vingt-cinq ans à peine, beau, bien fait, spirituel et riche, on voyait réuni en lui tout ce qui donne ou promet le bonheur; et il n'était pas heureux, et il n'avait pas même l'espoir de le devenir jamais.

Doué d'une de ces imaginations actives, d'une de ces âmes de feu sur lesquelles la raison a peu d'empire, Léopold avait senti de bonne heure le vide de tout ce que les hommes prisent le plus sur la terre. Faisant peu de cas de ces vains hochets qui excitent leurs désirs ou leur ambition, il ne demandait, il ne voulait qu'une félicité douce et paisible, qu'une existence ignorée, uniforme; et personne peut-être moins que lui n'était né pour goûter ce repos qu'il souhaitait de tous ses vœux. Il

le sentait, il se le disait. Alors quittant sa retraite embellie par l'étude et par les arts, il revenait demander au monde de ces émotions fortes, de ces tourmens même qui font sentir l'existence, et la remplissent en la bouleversant : mais de petites intrigues de cour, mais de passagères amours, mais toutes ces misères dont se compose la vie auprès des princes, pouvaient-elles l'occuper long-temps ? Bientôt fatigué des autres et de lui-même, Léopold retournait vers ses champs, sans pouvoir trouver dans une existence monotone la félicité que son âme rêvait en vain et cherchait inutilement partout.

Depuis quelques mois cependant un sentiment tout nouveau animait, pour le jeune comte, la vie de la cour, qui convenait si peu à son caractère. Il se montrait à toutes les fêtes, et il n'eût tenu qu'à lui de se vanter des plus brillantes conquêtes ; mais, dans cet essaim de jeunes beau-

tés dont la princesse s'entourait, Léopold ne voyait qu'une seule femme ; et comme lui, cette femme fixait tous les regards : c'était la jeune et belle Herminie, baronne de Muhldorf.

Veuve depuis deux ans d'un vieillard octogénaire, que sa famille lui avait donné pour époux à sa sortie du couvent, Herminie était venue se fixer à la résidence, bien décidée à jouir de tous les plaisirs de ce monde qu'elle aimait et qu'elle devait aimer, puisque sa beauté, son rang, ses richesses, lui assuraient les hommages flatteurs dont la foule entoure ceux que la nature et la fortune ont généreusement dotés.

Herminie avait vingt ans : sous un air de candeur, elle cachait le cœur froid et sec d'une coquette. Personne ne possédait plus qu'elle l'art d'inspirer des sentimens qu'elle ne pouvait partager, et l'art plus perfide encore de les nourrir, de les exalter par

les marques d'une sensibilité qui n'était qu'apparente.

Léopold se flattait parfois de parvenir à toucher la *belle âme* cachée sous une si belle enveloppe ; mais parfois aussi, irrité de sa coquetterie, il l'observait à l'écart, ou bien, le cœur rempli d'indignation et d'amertume, il fuyait le théâtre de ses triomphes et de sa vanité.

Ce soir-là, ce soir-là même, Herminie avait pris plaisir à le désoler par des marques de froideur, par des distractions affectées, et par les sourires encourageans accordés à un prince étranger, que beaucoup d'avantages extérieurs distinguaient entre ses nombreux rivaux. Dévoré de jalousie, Léopold s'était éloigné ; il avait traversé les salons, les galeries remplies de monde, et il était arrivé dans ce lieu écarté, où le poursuivaient encore tant de souvenirs amers. Long-temps il s'y était promené avec agitation, et sans pouvoir se rendre

maître de ses pensées. Sa tête était en feu. Ouvrant brusquement une fenêtre, il était resté quelques instans immobile, aspirant avec ardeur l'air glacial de la nuit; enfin, épuisé par la violence de tant d'émotions, il venait de se jeter sur un siége, perdu dans une rêverie vague, mais douloureuse.

— De Waldbourg! dit une voix.

Léopold se lève comme en sursaut, et soudain il se jette dans les bras du colonel Holz, son ami, son meilleur ami : il l'étreint avec force contre sa poitrine.

— Qu'as-tu donc? demande le colonel surpris. Comment! des larmes sur tes joues!

— Oui, je pleure! dit le jeune homme, qui se détourne vivement. Oui, je pleure de douleur et de rage!

Il s'assied, et se couvre la figure de ses deux mains.

De Holz attire un siége près du sien, et s'appuyant sur son épaule : — Ah çà, dit-

il, m'expliqueras-tu cette folie? Est-ce que tu deviens, comme nos jolies femmes, sujet aux vapeurs?... De Waldbourg! réponds-moi... réponds-moi donc!

Mais Léopold garde le silence. Il a honte de s'être laissé aller à la vivacité de son émotion.

Le colonel se croise les bras sur la poitrine, et le regarde avec l'expression de l'étonnement.

— Que diable as-tu? dit-il encore impatiemment. Le prince te fait chercher partout; la belle baronne ne veut danser l'allemande qu'avec toi...

— Herminie! Herminie me demande!... s'écrie Léopold en se levant de nouveau.

De Holz éclate de rire, et dit : — J'ai donc touché la corde sensible!

Léopold va et vient à grands pas.

— Écoute, dit-il en s'arrêtant devant son ami; écoute, Ernest, cesse tes expériences, tes railleries. J'aime pour la pre-

mière fois de ma vie!... j'aime avec passion, avec délire!...

— Oh! voilà du tragique!... Mon pauvre ami, je te plains!

— Tu me plains?... Oui, tu as raison.

— Certainement, j'ai raison. Comment diable vas-tu t'attacher à la femme la moins faite pour te rendre heureux!

— Choisit-on?

— Toi qui détestes le monde, toi qui fait fi de satan et de ses pompes, toi, de Waldbourg.... encore une fois, je te plains! voyons, parlons raison.

Mais en ce moment moins que jamais le jeune comte pouvait prêter l'oreille à la voix de la raison. Le colonel de Holz, en voulant mal à propos opposer une digue au torrent gonflé par l'orage et prêt à déborder, perdit en un instant le doux empire qu'il tenait de l'amitié; et ces deux amis, unis depuis l'enfance par l'amitié la

plus tendre, se quittèrent exaspérés l'un contre l'autre.

— Le fou! disait le colonel, en s'en retournant vers les salles de danse: qu'il se brûle la cervelle ou qu'il se coupe la gorge avec moi, ce sera comme il lui plaira, mais je n'en soutiendrai pas moins que son Herminie est une franche coquette, qui ne mérite pas l'amour sincère d'un honnête homme!

— Comment! pas une âme qui me comprenne! disait de son côté Léopold, marchant à grands pas dans les rues remplies de neige, et ne sentant ni le froid ni la bise qui soufflait avec furie. *Elle, elle* non plus!... et *lui*... lui que je croyais mon ami, il me voit dans la douleur, et il me raille!... au lieu de verser quelque baume sur ma blessure, il l'envenime, ou bien il y plonge un fer brûlant!... La raison!... Oui, je suis en délire!... Mais est-ce là le moment de vouloir me faire entendre le

langage de la raison !... et l'on appelle cela de l'amitié !... que ferait donc la méchanceté ou la haine !... Des railleries, des duretés !... Pas une âme qui me comprenne !

Et Léopold parcourait toute la ville, sans songer à s'arrêter. Enveloppé dans son manteau, il marchait, marchait... bientôt il se trouva dans la campagne ; la nuit était presque passée, mais le jour n'était pas encore près de paraître.

Un léger crépuscule succédait à peine à l'obscurité, quand le jeune comte rentra chez lui, accablé de fatigue et glacé par le froid. Ses gens inquiets étaient revenus à son hôtel, après l'avoir inutilement cherché dans la ville. Sombre et silencieux, il parut ne pas les voir et alla s'enfermer dans son cabinet.

Qu'ils sont cruels les premiers orages de l'amour ! mais aussi combien promptement ils passent ! avec quelle facilité l'espoir renaît ! comme à l'ivresse de la douleur

succède celle du plaisir! Un message de la belle baronne, qui faisait prier le comte de se rendre chez elle dans la matinée, suffit pour renverser toutes les résolutions qu'il avait formées de la fuir pour toujours ; et après l'avoir revue, il la quitta plus amoureux, c'est-à-dire plus fou, plus extravagant que jamais ; toutes les douleurs de la nuit précédente n'étaient maintenant qu'un songe pénible presque effacé.

— Eh bien ! et mon tableau, quand l'aurais-je ? dit le chambellan de Wolf en barrant le passage au jeune comte. Celui-ci fit un pas en arrière et regarda le chambellan d'un air étonné.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Wolf, dit-il avec un peu de confusion. Pardon... j'étais préoccupé... je vais à l'instant chez mademoiselle Wilhelmine.

— Vous m'obligerez, mon cher comte : je ne vous fais point d'excuse d'abuser ainsi de votre complaisance ; mais vous savez

que je n'entends rien aux arts, et encore moins aux artistes.

Léopold sourit. Après s'être dit quelques mots au sujet de la fête de la veille, on se sépara, et le comte de Waldbourg se rendit seul chez Wilhelmine.

Grâces à ses soins, elle venait d'être nommée premier peintre de la cour. Sans la connaître beaucoup, Léopold, sur la recommandation de quelques artistes, s'était intéressé à elle : il allait de temps en temps la voir dans son atelier. L'esprit de Wilhelmine, qu'on appelait habituellement Minna, lui plaisait par son originalité : il aimait sa franchise, sa vivacité, sa brusquerie même; car cette brusquerie était adoucie par une extrême bonté.

— Ah! quels beaux plis forme votre manteau! s'écria Minna, en voyant paraître le comte. Qui vous a donc ainsi drapé?

— Le hasard, répondit Léopold en souriant.

—Attendez.... ne bougez pas, je vous en prie.... Laissez-moi vous regarder un peu..... avancez le pied droit, s'il vous plaît..., C'est cela!... Voulez-vous poser un moment?

—Comment! vous voulez que je vous serve de modèle?

—Pourquoi non? Je ne vous demande que quelques minutes....C'est qu'en vérité les plis de ce manteau sont d'un effet!....

Et Minna, jetant de côté ses pinceaux, sa palette, prit un crayon, du papier, et se mit à faire un croquis, tout en disant: — Pardon, monsieur le comte.... mais j'avais justement besoin d'une draperie.... et hier je n'ai pu réussir à l'arranger sur le mannequin comme la voilà.... comme je la veux.... comme je la vois en cet instant.

Le comte, se soumettant de bonne grâce à la fantaisie de Minna, la regardait plus attentivement qu'il ne l'avait fait jusqu'a-

lors, et, pour la première fois, il s'étonnait qu'on pût trouver laide cette figure animée, que la toilette ne relevait pas cependant. Un foulard était bizarrement entortillé dans les cheveux noirs de Minna, entremêlés de beaucoup de cheveux blancs; car elle n'était plus jeune, et, quelle qu'en pût être la cause, sa chevelure avait blanchi bien avant l'âge. Ses yeux, également noirs, étaient fort beaux; ses traits n'avaient point de régularité; aucun incarnat n'animait ses joues creuses, et cependant plus on regardait cette physionomie expressive, plus on y découvrait d'agrémens. Minna était grande, élancée; sa taille avait encore de la souplesse et de la grâce; mais elle paraissait se mettre peu en peine des avantages extérieurs que le temps avait respectés; et, sans que rien annonçât chez elle cet abandon, ce désordre surtout trop commun parmi les artistes, il y avait dans toute sa manière de s'habiller une négligence, un laisser-

aller qui prouvaient qu'elle s'occupait fort peu d'elle-même.

— Eh bien! me voilà peintre de leurs altesses, dit Minna, qui dessinait toujours; et je vous le dois, monsieur le comte

— Vous ne devez rien qu'à votre talent, mademoiselle.

— Oh! le talent sans protection, sans appui, ne sert pas à grand'chose : je le sais par expérience. Mais je frémis quand je songe à toutes les laides figures que je vais avoir à *pourtraire*.... Il y en a qui font la désolation des artistes.

— Je le crois; mais il y en a aussi.....

— Sans doute; la vôtre par exemple.

Une vive rougeur colora les joues du comte : il n'avait pas encore perdu l'habitude de rougir.

— Je vous parle en artiste, reprit Minna avec un sourire; et d'ailleurs je ne suis assurément pas la première à vous apprendre que vous avez une figure très remarquable.

C'est un avantage tout comme un autre.

Il y eut un moment de silence; Minna le rompit la première.

— Dans le temps où j'ai commencé à peindre le portrait, dit-elle avec gaîté, il m'est arrivé bien des fois de sentir un vif désir de tirer de mes modèles des caricatures. Le crayon, comme la plume, est une arme redoutable.... pour le ridicule surtout..... mais je crois qu'une caricature est plus à craindre qu'une satire..... Ce qui parle aux yeux, porte coup.

— Avez-vous cédé quelquefois à ce désir ?

— Mais oui; il est bien peu de gens qui ne prêtent pas au ridicule.

— Je serais curieux de me voir *caricaturé* par vous.

Minna regarda le comte quelques instans d'un air sérieux, réfléchi. Ce regard lui causa une émotion si vive, qu'il sentit

les battemens de son cœur devenir plus fréquens. Minna se remit à dessiner.

— Il est, dit-elle, trois classes de personnes qui n'ont rien à craindre de mes pinceaux : celles à qui je dois de la reconnaissance, mes amis, et les gens que je n'aime point, ou dont j'ai à me plaindre. Quant aux indifférens et aux sots, c'est autre chose, et je ne me fais pas scrupule de m'en amuser, si l'occasion s'en présente... Mais à propos, c'est un singulier personnage que M. le chambellan de Wolf!

— Comment cela?

—Comment?... J'ai perdu hier deux bonnes heures à essayer de lui faire entendre raison sur l'*Olympe* qu'il veut que je mette pour fond à son tableau. Ah! des tableaux de commande!.. Cela tue le génie!. Et puis, toujours la vertu ou le vice, l'amour, la beauté, personnifiés sous les traits des dieux de la mythologie!... C'est un

honnête homme que M. de Wolf, mais il n'entend rien aux arts.

— Ni aux artistes ! s'écria le comte en riant. Il le reconnaît lui-même, et je viens aujourd'hui à titre d'envoyé, d'ambassadeur, de ministre plénipotentiaire, chargé de vous mettre d'accord tous les deux.

— En ce cas, reprit Minna, je vous prierai de commencer par lui faire comprendre que montrer l'homme soutenu jusqu'au tombeau par *l'espérance*, est une idée rebattue ; que vouloir l'encourager par la vue lointaine d'un ciel ouvert, de l'Olympe en un mot, n'a pas le sens commun....

—Voilà un joli message ! dit Léopold avec gaîté.

—Les gens qui *paient*, poursuivit Minna, ont des prétentions inimaginables !. Comte, dites-moi donc pourquoi la fortune échoit presque toujours en partage aux sots ?

— C'est en dédommagement, sans doute, de leur sottise.

— Ce monde est quelque chose de bien bizarre ! J'y songe quelquefois, souvent même, tout en travaillant, et il me semble qu'on aurait pu arranger les choses différemment. Si vous saviez que d'idées se croisent dans cette tête !

— Je le crois, dit le comte, en s'approchant de Minna ; et il s'assit à ses côtés. Ne voudriez-vous pas m'en communiquer quelques-unes ?

— Je le ferais volontiers si j'étais sûre qu'elles pussent intéresser un homme de votre âge, emporté dans le tourbillon du grand monde, et qui a peu de momens à donner à la réflexion.

— C'est ce qui vous trompe, mademoiselle ; je réfléchis beaucoup au contraire, *trop* peut-être pour mon repos.

Minna leva brusquement la tête, et fixant les yeux sur le comte, elle dit : *Vous réflé-*

chissez trop pour votre repos !... Mais la réflexion n'est pénible qu'à ceux que le malheur poursuit.

— A ceux-là seulement? demanda le comte.

— Elle l'est encore à ceux qui ont une mauvaise conscience.

— Est-ce tout? Faut-il donc être poursuivi par l'infortune ou bourrelé par une mauvaise conscience, pour trouver la réflexion pénible ou importune? n'est-il pas encore des gens qui portent en eux-mêmes une source de peines amères que la réflexion rend inépuisable ?

— Je vous comprends, dit Minna vivement; et s'il en est ainsi, je vous plains! Oui, je vous plains si vous avez une de ces âmes qui cherchent vainement sur la terre une âme semblable à elles ; une de ces âmes dont le langage n'est point entendu du vulgaire ; une de ces âmes qui font qu'au milieu des hommes, on se sent dans un

isolement plus grand que dans la solitude.

Léopold saisit la main de Minna et la pressa légèrement; tous deux baissèrent les yeux en même temps, et quelques instans ils gardèrent le silence.

Minna soudain, retirant sa main que le comte tenait encore, reprit ses pinceaux, sa palette, et se mit à travailler. Il y avait en elle quelque chose qui annonçait une agitation intérieure fort vive.

Léopold la regardait et rêvait tristement. Il allait essayer de renouer l'entretien, lorsque la porte de l'atelier s'ouvrit, et une femme âgée, à la figure fausse et pateline, entra, en faisant au comte une profonde révérence. C'était madame Gantz, la mère adoptive de Minna. Il se leva, lui rendit poliment le salut, et se retira, en annonçant qu'il reviendrait le jour suivant.

Plus d'une fois dans la journée Léopold se rappela la conversation du matin; il trou-

vait dans les derniers mots surtout qu'avait dits Minna, puis dans le silence qui avait succédé, plus d'un sujet de réflexion, et il sentait s'augmenter, avec une promptitude, avec une vivacité singulière, l'intérêt que, dès le premier abord, cette artiste lui avait inspiré : il s'étonnait même de n'avoir pas deviné plus tôt que ce n'était point une femme ordinaire : Léopold en était certain maintenant, et il éprouvait une sorte d'impatience d'arriver au lendemain.

Le lendemain cependant, puis bien des jours encore se passèrent sans que le comte reparût chez madame Gantz : Herminie l'occupait tout entier ; il était dans l'enivrement de l'amour heureux. La belle baronne, sans cesser d'être coquette, savait pourtant entretenir sa sécurité, et il commençait à se croire aimé autant qu'il aimait.

Afin de plaire à Herminie, Léopold employait sa vie, comme elle employait

la sienne, à tuer le temps par mille amusemens frivoles : il devenait expert dans l'art difficile de la toilette ; il se tenait au courant des modes nouvelles, et faisait subir à sa maison, à ses équipages tous les changemens dictés par le caprice de la souveraine de ses pensées : un sourire d'elle payait au centuple tout l'ennui qu'il endurait dans ces réunions nombreuses où elle l'entraînait malgré lui.

Mais, de retour dans sa demeure, Léopold sentait au fond du cœur un vide que rien ne pouvait remplir, et souvent il se disait avec découragement : En vain je cherche à m'abuser... Non, je ne suis pas heureux..... et pourtant elle m'aime ! O bonheur ! je suis aimé d'elle !

Il soupirait : telle n'était point la félicité que lui avait semblé promettre l'amour. Toujours il avait rêvé cette union de deux âmes qui n'ont qu'une seule manière de sentir, qu'une même pensée, qu'un même désir ;

toujours il avait regardé l'amour comme un sentiment fait pour élever l'homme, pour développer la passion des grandes choses, pour stimuler le besoin de se distinguer, et d'acquérir une renommée dans les armes, les sciences, ou les lettres; et en songeant au point d'où il était parti, en voyant celui où il était arrivé, une rougeur brûlante couvrait son front. Qu'était-il maintenant, lui pour qui la nature et l'éducation avaient tant fait?

Ernest a raison, disait-il alors; elle me perd!... L'amour, au lieu de m'élever au-dessus de moi-même, fait de moi un faible enfant, jouet d'une femme frivole!

Léopold, ne pouvant se fuir lui-même, fuyait son ami, le colonel de Holz, parce que cet ami trop sincère ne voyait pas Herminie avec les yeux d'un amant, et montrait pour elle une sévérité dont le jeune comte se sentait blessé.

Dans l'isolement où il se trouvait, Léo-

pold avait éprouvé plus d'une fois le désir de retourner chez Minna ; il lui semblait que là il trouverait quelque allégement au poids qui pesait continuellement sur son cœur ; qu'il goûterait près d'elle le plaisir d'être entendu, plaisir que si souvent il avait rêvé sans le connaître, mais une fausse honte le retenait. Enfin se décidant à braver des reproches qu'il sentait être mérités, un matin il se rendit à la nouvelle demeure du *premier peintre* de Leurs Altesses.

Minna logeait maintenant au palais, et chaque jour les courtisans faisaient antichambre chez celle qui jouissait des bonnes grâces du prince et de la princesse.

Un aimable sourire accueillit Léopold.

— Comte, dit Minna, en lui tendant la main, soyez le bien-venu ! mille fois le bienvenu ! J'ai craint d'abord d'être oubliée ; puis je me suis imaginé que vous dédaigniez de venir jouir de votre ouvrage ; c'est vous dire combien votre abandon m'a fait de

peine.... Mais vous voilà, et je vous remercie de cette marque de souvenir.

L'affection la plus vraie brillait dans les regards, dans toute la contenance de Minna; et le jeune comte se sentit touché jusqu'au fond du cœur. Pressant sur ses lèvres la main qu'il tenait encore, il ne songea point à s'excuser : il sentait n'en avoir pas besoin et que sa négligence était pardonnée.

Minna voulut qu'il visitât avec elle l'appartement que le prince lui avait fait donner. Partout régnaient le bon goût et la simplicité.

— Mais c'est ici surtout que je suis heureuse! dit-elle en entrant dans son atelier. Comte, je n'ai aucun moyen de vous témoigner ma reconnaissance....

— Mademoiselle, au nom du ciel, ne parlez pas ainsi : vous ne me devez rien.

— Je vous dois, monsieur le comte, un sort assuré ; je vous dois un avenir paisible qui me laisse la possibilité de vivre désor-

mais à ma guise, sans avoir à m'inquiéter du lendemain, sans avoir à me soumettre aux caprices sans nombre de ces gens à qui un peu d'or semble donner le droit d'humilier quiconque vit du mince produit de son talent... Et vous ne voulez pas que je le sente, que je le dise, que je bénisse le nom de mon bienfaiteur, que je pense à lui avec affection et gratitude? Vous prétendez m'ôter le plaisir de vous aimer et de vous offrir quelquefois de faibles témoignages de mon amitié? Ah! laissez au contraire à la pauvre Minna la satisfaction de vous faire connaître le charme qu'il y a dans l'amitié d'une femme! dans une amitié vraie, désintéressée!... Pardon; je vous offense peut-être; votre rang....

— Ah! mademoiselle, pouvez-vous me juger assez mal...

— J'ai tort, je l'avoue. Eh bien! soyez donc l'ami de Minna, comme elle est votre amie; et dites-vous bien que si jamais le

monde pouvait vous méconnaître, vous accuser peut-être, il est du moins sur la terre quelqu'un qui saura toujours *vous comprendre!*

Cette allusion à leur précédent entretien émut Léopold, et il s'écria vivement : — Oui, soyez ma sœur, mon amie! Faites-moi goûter les plaisirs purs et doux de cette amitié vraie, dont chacun parle... et qu'on cherche vainement en tout lieu. Oui, soyez mon amie, ma sœur!

— Je le serai! répondit Minna, en appuyant sa main sur son cœur, et en levant ses beaux yeux vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de cet engagement. Son maintien était en ce moment si noble et si imposant, que Léopold se sentit pénétré d'admiration et de respect, mais en même temps d'une affection profonde et tendre, toute nouvelle pour lui.

— Pourquoi, dit-il après un moment de silence, pourquoi ne vous voit-on jamais

prendre part aux amusemens que le prince se plaît à rassembler autour de notre souveraine? Il aime les arts, il honore ceux qui les cultivent: je sais que vous avez été invitée plusieurs fois...

— Vous me demandez pourquoi je ne me montre pas dans le monde! s'écria vivement Minna. Eh bien! moi, je vous demanderai comment vous y pouvez aller sans cesse, après avoir joui des délices que peut offrir la solitude à un esprit cultivé ou à une âme ardente?

Le comte baissa les yeux et ne répondit pas.

— Le monde n'est point fait pour moi, et je ne suis pas faite pour le monde, ajouta Minna, sans paraître remarquer son embarras. J'étais bien jeune encore lorsqu'il s'est montré à mes yeux dans sa pitoyable nudité, dans sa misère, et avec ses vices honteux. Afin de ne pas haïr les hommes, j'ai dû éviter de me trouver en

rapport avec eux. Les fuir à jamais ne m'était pas possible, puisque mon existence et celle d'une autre dépendaient de mes travaux... J'ai voulu quelquefois essayer de les faire rougir de leur bassesse... Une expérience amère est venue m'apprendre que prétendre corriger l'espèce humaine, c'est folie; que se chagriner de ses travers, que se révolter de ses vices, c'était encore folie : j'ai senti, ou plutôt j'ai compris que la haïr, c'était injustice, et que le plus sage parti à prendre, c'était enfin de vivre au milieu d'elle en lui fermant son cœur, en évitant à la fois de la haïr et de l'aimer. Haïr fait bien du mal, quand on est né pour aimer; aimer fait encore bien du mal... car le retour qu'on obtient est si faible... et si passager!

Minna se tut : ses traits avaient pris l'expression de la tristesse, et l'agitation de son sein faisait deviner que des souvenirs pénibles venaient en foule l'assaillir.

— Oui, répéta Léopold, aimer fait bien du mal, car le retour qu'on obtient est si faible... Il n'osa pas achever.

Surmontant son émotion, Minna détourna l'entretien. Elle montra au comte quelques esquisses, quelques tableaux ébauchés, et lui parla de plusieurs compositions dont elle comptait s'occuper par la suite.

Léopold l'écoutait avec un plaisir qui se peignait dans toute sa contenance. Il découvrait en elle une instruction solide, étendue, un esprit fin, observateur et juste; il découvrait surtout une belle âme qui unissait à cette exaltation, que lui-même partageait, la plus touchante bonté. Le jeune comte devinait que Minna avait eu beaucoup à se plaindre du sort et des hommes, qu'elle avait été malheureuse, et que cette bonté rare dont elle était douée, avait pu seule l'empêcher de rendre douleur pour douleur; que cette bonté seule avait pu entretenir ce sentiment de bienveillance et

d'indulgence pour autrui, qui perçait dans ses moindres discours.

— J'ai honte, lui dit-il, en voyant comme vous savez remplir vos loisirs, d'avoir abandonné l'étude de la peinture, dans laquelle j'avais fait pourtant des progrès assez rapides. Vous ranimez en moi le goût de cet art qui occupe si doucement la vie. Si vous le vouliez, Minna, j'apprendrais de vous les principes de la composition.

— Cela ne s'apprend pas, répondit Minna avec un sourire. Sans doute il existe des règles dont il est sage de ne point s'écarter; mais quiconque est *né peintre*, en a le sentiment, la *conscience*, et les sait presque sans les avoir *apprises*. Les artistes, les gens de lettres acquièrent assurément par le travail et l'étude; mais en eux est un *sens* que ne possèdent point ceux qui croient que le talent se donne. Les passions surtout font les peintres et les poètes. Pour avoir des passions, il faut posséder

une *âme*, et c'est dans les beaux-arts, dans les belles-lettres, qu'une *âme* est nécessaire; celui qui s'en trouve dépourvu, ne fera jamais qu'un copiste ou qu'un plagiaire... Mais *les Dieux ne nous ont rien donné; ils nous ont tout vendu*, a dit un Ancien. Rien n'est plus vrai; et je l'ai trop sentie, cette vérité cruelle! Il est sorti de mon pinceau quelques tableaux qui m'ont valu des suffrages flatteurs... *flatteurs !*... Hélas! rien alors ne pouvait me *flatter !*... Ces tableaux... Ils étaient les fruits du désordre de mon âme... Je ne pouvais y porter les yeux, sans la sentir déchirée par mille et mille serpens... Je n'avais point fait passer sur la toile la peinture des sentimens qui me bouleversaient... Mais ces compositions étaient empreintes de quelque chose de sauvage et d'âpre, qui saisissait et retenait les spectateurs. La foule se pressait devant ces tableaux; je voyais tous les yeux se mouiller... et les

miens restaient secs !.... J'aurais voulu conserver ces souvenirs d'une époque où j'ai connu tout ce que le ciel peut offrir de délices, tout ce que l'enfer peut renfermer de supplices... Mais la misère m'enveloppait de toutes parts... Il fallut les *vendre !*

Minna s'arrêta : sa respiration était précipitée ; elle tremblait... Léopold prit sa main, et la pressa doucement entre les siennes. Minna répondit légèrement à cette douce pression, et, souriant avec bonté, elle dit : Je vous parle de moi... Que voulez-vous ! toujours le *moi* l'emporte sur tout le reste.

— Et de quoi pourriez-vous me parler qui m'intéressât davantage ! s'écria Léopold.

— De vous, monsieur le comte, de vous qui avez une âme et qui êtes destiné à connaître aussi tout ce que cette âme peut donner de jouissances et de tourmens !

— Il est vrai, répondit-il en soupirant. Et cependant le sort, le hasard me fait jouir de ce qui, aux yeux des hommes, assure ici-bas la félicité!

— Oui, reprit Minna; le rang, les richesses. La nature ne vous a pas moins bien partagé; vous unissez aux avantages extérieurs les dons de l'esprit et du cœur... Eh bien! tout cela ne vous conduira peut-être qu'à devenir malheureux, et qu'à faire malheur de ceux qui vous entourent.

— Je le crains quelquefois!

— Plus on est fort, poursuivit Minna, plus on exige de force dans les autres; plus on est sensible et bon, plus on veut trouver partout de sensibilité, de bonté; plus on est capable de tout sacrifier au bonheur d'autrui, plus on attend de sacrifices de la part de ceux qu'on aime... De là naissent peu à peu une exigence, un despotisme, qui mènent tout droit à l'égoïsme.

— A l'égoïsme! s'écria Léopold surpris.

—Oui, à l'égoïsme, répéta Minna en souriant, ou, si vous l'aimez mieux, à la misantropie, à l'injustice, à la tyrannie même. On s'indigne, on s'irrite de ne point trouver ailleurs les facultés que l'on sent en soi; au lieu de plaindre ceux qui en sont privés, on les accuse, on les tourmente, on se fait haïr, et l'on finit par haïr soi-même. Eh! combien de fois, entraîné par la passion ou par les rêves de l'imagination, les a-t-on parés de vertus qu'ils n'avaient pas!... Puis on leur fait un crime de sa propre folie! Est-ce là générosité, justice? Est-il juste, est-il généreux, ou seulement raisonnable, de punir ceux que nous aimons, de n'être point ce que nous voudrions qu'ils fussent; de ne point répondre à l'idée que, faussement peut-être, nous nous étions formée d'eux? Sont-ils coupables des erreurs de notre imagination? Les caprices de notre tête, les exigences de notre cœur, peuvent-ils faire

que ce qui n'est pas existe, dès que nous le voulons ?

Le jeune comte écoutait attentivement Minna ; il l'écoutait avec ivresse : car, sans le savoir, ce qu'elle disait le réconciliait avec lui-même, en lui fournissant des excuses pour la conduite et la légèreté d'Herminie.

— Ah ! croyez-moi, reprit Minna, travaillez, pendant que vous êtes jeune encore, à entretenir en vous ce sentiment d'indulgence qui porte à pallier les fautes d'autrui ; et ainsi, mais seulement ainsi, vous parviendrez à ne point vous faire haïr et à ne pas haïr vous-même ; ne soyez sévère que pour vous, pour vous et pour les êtres vicieux : mais pour les êtres faibles, pour ces êtres dénués de vices et de vertus marquantes, que des dehors trompeurs vous montreront d'abord comme dignes de vos affections, ne soyez ni exigeant, ni injuste ; ne leur demandez pas plus qu'ils

ne peuvent donner, et, lorsque la passion étant passée, vous les verrez tels qu'ils sont, faites un retour sur vous-même : alors pardonnez-leur, non de vous avoir *trompé*, mais d'être resté au-dessous de ce que votre erreur seule vous avait fait attendre d'eux !

— Que de bonté, que de justesse dans tout ce que vous venez de dire ! s'écria Léopold avec feu. Oui, je le sens ; par vous je deviendrai meilleur et plus heureux. Vous m'apprendrez à être juste.

— Qui n'est que juste est dur, répliqua Minna. L'indulgence, au contraire, est douce à celui qui s'en voit l'objet comme à celui qui l'exerce ; et pour devenir indulgent, il suffit presque de le vouloir, c'est-à-dire quand on est bon ; et vous l'êtes, monsieur le comte.

L'entretien se prolongea long-temps encore. Léopold quitta enfin Minna, le cœur

rempli pour elle de la plus tendre estime, de la plus vive affection.

Il revint le jour suivant; mais l'artiste n'était pas seule : quelques femmes de la cour étaient venues la voir dans son atelier. Minna se montra cette fois toute différente de ce qu'elle avait été la veille. Attentive et polie, mais réservée, elle parlait peu, et se prêtait complaisamment à répondre aux questions qu'on lui adressait : il y avait en elle quelque chose de digne et à la fois de doux, qui imposait.

Léopold se sentit souvent blessé pour elle des impertinences polies que ces dames se permettaient, et des plaisanteries dont on l'accablait. Minna écoutait en souriant: sans montrer le plus léger mécontentement elle parvenait cependant à faire comprendre qu'il y avait des bornes qu'on ne dépasserait pas impunément.

Le jeune comte aurait bien voulu rester; mais il fut entraîné malgré lui, quand ces

dames jugèrent à propos de se retirer.

— Elle a pu être bien autrefois, disait l'une.

— Je le crois, et il y a encore en elle quelque chose qui plaît, disait une autre.

— J'aime beaucoup son air de douceur.

— Avec un peu de toilette, elle dissimulerait ses quarante ans sonnés.

— Elle paraît mieux élevée que ne le sont en général les femmes artistes.

— Comme elle est grande et maigre !

— Je l'ai trouvée plus modeste que je ne m'y attendais ; aussi je lui ferai faire mon portrait.

— La consulterez-vous sur votre toilette?

— Pourquoi non? Est-ce que vous n'avez pas trouvé *délicieux* ce foulard tressé pour ainsi dire avec ses cheveux ?

— Si fait vraiment. Je suis sûre que cette coiffure m'irait bien. J'ai envie de la mettre à la mode.

— Mais non pas les cheveux gris, je

pense? Avez-vous remarqué la *bigarrure* des siens ?

— Certainement ! cela se voit d'une lieue.

— A sa place, moi je prendrais perruque.

—Ou bien, moi, je me teindrais les cheveux. On a maintenant des eaux blondes, châtain-clair ou foncé, qui sont d'un effet merveilleux.

Le sang de Léopold bouillonnait : il fut vingt fois au moment d'éclater, de dire ce qu'il pensait de Minna, de la montrer telle qu'il la voyait, telle qu'elle était, bien supérieure à ces femmes dont pas une n'avait ce qu'il fallait pour la juger... Cette dernière pensée le retint. Se souvenant de ce que Minna lui avait dit la veille : Elle a raison, se dit-il tout bas ; laissons les sots dans leur sottise ; prétendre les guérir serait folie ; s'en indigner ne serait pas plus raisonnable. Et, avec une patience exem-

plaire, Léopold entendit, sans donner la plus légère marque de pitié, toutes les pauvretés qu'il plut à ces dames de débiter sur les tableaux achevés ou non, qui garnissaient l'atelier de Minna.

Mais après cette première épreuve de la mise en pratique de la modération, de l'indulgence que Minna lui avait montrées comme les seuls moyens de vivre en paix avec soi-même et avec les autres, Léopold les oublia dans la soirée même.

C'est seulement après de longs efforts que les âmes ardentes parviennent à se rendre maîtresses de ce premier mouvement, qui les entraîne souvent plus loin qu'elles ne voulaient aller; et Léopold avait à combattre non-seulement les mouvemens de son âme, mais encore une certaine morgue qu'il devait autant à l'éducation qu'à la fréquentation de la cour; il avait aussi à lutter contre la fougue de la jeunesse, contre cette force surabondante

qui cherche à s'exercer de mille et mille manières, et qui donne aux passions tant de violence. Dédaigneux et froid, quand on ne savait pas le comprendre, il blessait sans le vouloir ; emporté et passionné, tout de feu pour ceux qu'il aimait, il les accablait pour ainsi dire du poids d'une affection qui exigeait beaucoup, parce qu'elle donnait beaucoup ; et souvent Herminie se sentait plus importunée que touchée du délire dont elle se voyait l'objet, de ce délire qui la fatiguait : elle n'avait pas un cœur fait pour le partager.

— Je ne suis bien qu'ici, je ne suis bien que près de ma sœur, disait Léopold à Minna. Oh ! consolez-moi des déceptions que j'éprouve dans le monde ! Vous seule me comprenez toujours. Auprès de vous, mon âme s'épanouit comme une fleur que le vent du nord avait glacée, et que raniment les rayons du soleil. Dans le monde, je ne sais que faire de cette âme, source

de jouissances si enivrantes et de souffrances si amères! Mais ici, j'aime à la sentir, car je la trouve digne de la vôtre!

Minna souriait; elle avait envie de lui dire : Vous aimez, j'en suis certaine, et celle que vous aimez ne sait pas répondre à votre tendresse!.... Mais elle se taisait, ou bien elle amenait l'entretien sur des sujets graves, et faits pour occuper fortement l'esprit et le cœur. Le monde physique, le monde moral, ouvraient un vaste champ à son esprit observateur, et, comme elle, Léopold prenait plaisir à se perdre dans les espaces infinis, à se livrer aux réflexions qu'excite le grand livre de la nature dans ceux qui veulent y lire. Sans y songer, Minna montrait alors des connaissances aussi variées que rares chez une femme; et Léopold, pour ne point demeurer inférieur à Minna, reprenait des études long-temps abandonnées. Mais bientôt, à l'exaltation que faisaient naître ces jouissances intellec-

tuelles, succédaient un abattement extrême et un vide que rien ne pouvait remplir.

— Dans mes rêveries, disait-il parfois à son amie, la terre me semble trop petite, la voûte des cieux trop peu élevée, trop étroite. Je voudrais planer dans un air plus éthéré, plus pur. Tout me pèse ici-bas.... Que vous êtes heureuse, Minna, d'avoir des occupations *obligées!* Si je pouvais aussi, moi, être dans la nécessité de travailler pour soutenir mon existence, je ne serais pas si malheureux! Le croiriez-vous! J'envie quelquefois jusqu'au sort de ces misérables journaliers courbés toute l'année sous les fatigues d'un travail manuel.... *Ils ne pensent pas!*... Minna, je suis malheureux, je le suis!... Si je le disais à tout autre que vous, on rirait.... Mais vous.... non, vous ne rirez pas!

— Non, mon ami, je ne rirai pas; je ne vous ferai même aucune représentation: toutes seraient inutiles; le temps seul peut

apporter quelque soulagement à vos peines... Vos chagrins, Léopold, ils ont été les miens. Comme vous j'ai trouvé la terre trop petite, le ciel trop étroit, l'existence trop mesquine... Comme vous j'avais soif d'une félicité inconnue... Le malheur, le malheur de tous les jours, de tous les instans; le malheur sous l'aspect repoussant de la misère, est venu comprimer les élans de mon cœur... La dépendance où j'ai vécu m'a contrainte à m'oublier moi-même, et le vice, en m'entourant de ses honteuses réalités, m'a fait douter de la vertu!... Révoltée, indignée, j'ai senti mon sang bouillonner; aux rêveries ont succédé de vains projets pour me soustraire à un joug abhorré... Léopold, voulez-vous savoir ce que c'est que *le malheur?*... Regardez-moi! je suis le malheur personnifié! Voyez ces bras (et Minna releva vivement les manches de son peignoir), voyez leur maigreur, voyez cette peau livide et terne...

Voyez ces cheveux blanchis avant le temps (et, ôtant le peigne qui retenait sa chevelure, elle la fit tomber sur ses épaules). Eh bien! ces bras, cette chevelure, cette taille, cette figure même, qui ne conserve aucune trace de sa beauté passée, tout cela ne porte-t-il pas l'empreinte cruelle du malheur qui m'a poursuivie sous toutes les formes et dans tous les instans de ma vie? Je fus belle, et ma beauté fut pour moi un don funeste; je fus aimante, et je ne fus pas aimée!... Je ne demandais qu'une âme qui comprît mon âme, et je ne trouvais chez les femmes que de l'imagination, chez les hommes que des sens!... Le vice s'assit à mon chevet sous les traits de ma mère adoptive. A l'âge où l'on sort à peine de l'enfance, déjà ma pensée avait été souillée par des lectures corruptrices... Plus tard, on voulut m'entraîner au vice par l'attrait des passions... Plus tard encore, on voulut s'assurer les

moyens de vivre sans travail dans une honteuse opulence, en me réduisant à devenir *modèle* dans les ateliers. Savez-vous ce que c'est qu'une femme modèle? dites, le savez-vous? »

— Mon amie, au nom du ciel, calmez-vous! s'écria Léopold, effrayé de l'exaltation où il la voyait.

— Me calmer! répéta Minna. Oui, je me calmerai, mais ce sera lorsque j'aurai déchargé mon cœur du lourd fardeau qui l'oppresse depuis tant d'années! Je veux vous dire ce que c'est qu'une femme *modèle* : c'est l'être le plus misérable, le plus dégradé, le plus avili de tous les êtres avilis, dégradés et misérables qui végètent dans la fange! c'est l'infortuné jouet d'enfans plus cruels, plus impitoyables que ceux qui prennent plaisir à torturer le malheureux oiseau que son mauvais destin a fait tomber entre leurs mains! Dans la femme *modèle*,

les dons les plus heureux de la nature, le cœur et l'intelligence, sont bientôt corrompus; on l'abreuve d'outrages; à d'humilians hommages succèdent promptement les dédains et le mépris : oubli d'elle-même, impudence, effronterie, remplacent la pudeur et l'innocence !.... Celle qui ose encore se souvenir qu'elle est femme; celle qui ose encore, dans cet état de dégradation, vouloir conserver quelque respect pour elle-même, se voit en butte aux plus horribles railleries.... Et des mères élèvent leurs filles pour en faire des femmes *modèles!* Et des mères travaillent à détruire dans leurs filles, dès l'âge le plus tendre, tous les obstacles qui pourraient s'opposer un jour à l'accomplissement de leurs desseins cupides! Et des familles entières croissent ainsi dans le vice et l'impudeur!... Ah! plaignez-vous encore, Léopold! Osez, osez vous plaindre de ce destin qui vous combla de ses bienfaits!... Oui, voilà ce que je devais être,

ce qu'on voulait que je fusse.... Mais moi, je ne l'ai pas voulu!

Minna s'arrêta un moment; ses joues étaient en feu; on voyait sous sa robe les battemens de son cœur, et ses yeux noirs brillaient d'un sombre éclat. Léopold, interdit, tenait une de ses mains dans les siennes.

— Ce n'est pas tout, dit-elle avec un sourire amer, ah! non, ce n'est pas tout! Ma mère adoptive, celle qui aurait dû être mon ange tutélaire, celle qui aurait dû soutenir mes pas dans la carrière glissante de la vie, celle qui aurait dû applaudir à mon courage, à mon amour pour la vertu; eh bien! celle-là même faisait peser chaque jour sur moi tout ce que la misère peut avoir de dégoûts et d'humiliations. J'aimais mon art avec passion; je n'aimais encore que cet art dont les résultats m'enivraient d'une joie si pure; mais mon travail suffisait à peine à nos besoins, et souvent on réduisait tellement les

miens, ou plutôt on refusait si durement de les satisfaire, que plus d'une fois je reçus de la pitié de mes compagnes le pain qui devait m'empêcher de mourir de faim!

— Quelle horreur! s'écria le comte indigné.

— On croyait, reprit Minna, que ces mauvais traitemens finiraient par me réduire... On se trompait! Il ne dépendait de personne au monde de m'enlever ces jouissances si vraies que me donnait le secret contentement de moi-même, et ces jouissances, je les préférais à tout. Que de fois aussi j'ai dû à mes pinceaux d'autres jouissances non moins vives! Que de fois j'ai passé les nuits au travail, oubliant la faim, le froid, la nature entière!... C'était alors que revenaient ces rêveries de mon adolescence; c'était alors que je me créais un fantôme paré de toutes les qualités de l'esprit et du cœur; un être fantastique que j'aimais avec idolâtrie, qui m'aimait de

même, dont un regard, un sourire effaçait jusqu'au souvenir de tant de tourmens!... Pour lui, j'avais su me conserver pure de toute souillure.... Bien des fois je crus avoir trouvé celui que mon âme cherchait.... J'avais besoin d'aimer, d'aimer avec délire.... et les hommes me forçaient à les mépriser, à les haïr! L'amitié même cessa de me paraître une réalité; partout j'en trouvais l'image trompeuse.... Aujourd'hui enfin je la connais, j'en goûte les délices... Léopold, je vous dois le bonheur d'aimer et d'être aimée! J'ai enfin trouvé un cœur qui répond à mon cœur, un esprit qui répond à mon esprit, une intelligence qui devine la mienne... O Léopold! ô mon frère!

Minna laissa tomber sa tête sur l'épaule du comte, et il pressa Minna avec force contre sa poitrine.

— Et vous ne voulez pas, dit-elle en se dégageant brusquement, que je bénisse à

chaque heure de ma vie celui qui l'embellit par son affection! celui qui, en me tendant une main amie, m'a donné les moyens d'éloigner de moi cette femme... que j'aurais voulu honorer et chérir!... Ah! sa présence m'était devenue un supplice si affreux, que les enfers n'en ont point de pareil!... Oh! laisse-moi te bénir, toi mon bienfaiteur! Laisse-moi te révérer comme un ange, comme un génie tutélaire dont l'aile protectrice m'offre un sûr abri! Laisse-moi travailler chaque jour à consolider ce bonheur que tu cherches, qui est en toi, qui dépend de toi seul! Tu n'as pas, comme moi, des motifs de haïr ou de mépriser l'espèce humaine; et cependant tu la méprises, et tu es tout près de la haïr! Léopold, je veux être à mon tour ton bon ange! Je veux que les fruits de mon expérience amère te soient profitables! Permets-moi, à moi qui ai subi tant d'épreuves, permets-moi de te ramener quelquefois à toi-même! Je com-

pâtirai à tes peines, mais quand ces peines seront réelles. Lorsqu'elles viendront d'une imagination trop vive, d'une âme trop ardente, je te dirai : Minna fut plus malheureuse que tu ne peux l'être, et elle a trouvé dans le travail l'entier oubli de ses maux ! Minna eut à se plaindre des hommes, et elle n'a recouvré le repos qu'en leur pardonnant, qu'en leur rendant le bien pour le mal ! L'indulgence, la compassion, ont pris la place du mépris, de la haine, et elle vit paisible, honorée ; et elle goûte encore les plaisirs si doux que donne la bienveillance pour tout ce qui respire !

— Tu es un ange de bonté ! s'écria le comte touché jusqu'au fond de l'âme. O Minna ! je te chéris, je te révère !

Léopold revint chez lui tout occupé de Minna. Elle s'emparait chaque jour davantage de son cœur et de sa pensée. Le souvenir de Minna le suivait en tous lieux ;

elle était pour lui comme une seconde conscience : cette idée, *si Minna le savait!* retenait souvent le comte, alors même que la fougue de la jeunesse ou de la passion allait l'entraîner hors des bornes de cette modération qu'elle lui recommandait avec tant d'instances, et il se sentait devenir meilleur. *Si Minna le savait!* disait-il encore, quand il avait à s'applaudir d'une bonne action ou d'une victoire remportée sur lui-même.

Herminie le reconnaissait à peine ; plus de reproches sur sa légèreté, sur sa coquetterie ; plus de défiances outrageantes, mais quelquefois fondées, et Herminie elle-même, cédant sans le savoir à la douce influence de Minna, prenait moins souvent plaisir à exaspérer ce cœur rempli d'une passion si vraie. Elle commençait à trouver Léopold réellement aimable, et après les hommages, la cour et le monde, il était ce qu'elle aimait le mieux. Mais une sembla-

ble affection pouvait-elle suffire à un cœur tel que celui de Léopold ?

— Elle ne me comprend pas, et pourtant je l'aime ! disait-il à Minna qui avait son secret.

Minnà soupirait et ne répondait rien ; ou bien elle disait : — Peut-être l'aimeriez-vous moins si sa passion égalait la vôtre. Une femme qui aime, ne sait qu'aimer ; une femme légère et coquette, n'étant point préoccupée par un sentiment unique, conserve tous ses moyens de plaire et d'augmenter une tendresse qu'elle ne partage pas, au même degré du moins. Mon pauvre ami, vous voulez être heureux par l'amour !... Amour et bonheur ne vont point ensemble !

— Comment ? cette union de deux âmes, cet accord de sentimens, de pensées....

— N'est point de l'amour, repartit Minna : c'est de l'amitié, c'est-à-dire cette affection basée sur l'estime, qu'aucun orage

ne vient obscurcir, et qui, toujours égale en son cours, finit par lasser des âmes comme la vôtre.

— Lasser ! on peut se lasser d'être heureux !

— Oui, mon ami ; je le sais... et... je l'éprouve en cet instant même.

— Vous, Minna !

— Moi, mon frère.

Léopold surpris la regardait attentivement. Minna détournait la tête, et, d'un air distrait, elle mêlait des couleurs sur sa palette.

— Le croiriez-vous ! dit-elle avec un triste sourire, je regrette presque le temps où je me trouvais si malheureuse !... En ce temps-là, mon ami, j'étais peintre et poète... Maintenant... je ne suis plus rien !

— Vous n'êtes plus rien !... Ah ! demandez à tous ceux qui vous connaissent...

— Eh ! que m'importent de vains suffrages !... Je n'ai plus d'inspiration... parce

que je n'ai plus de ces momens de délire causés par une passion insensée... Ce sont les souffrances de l'amour que je regrette... Ces souffrances donnent à l'imagination une activité, à l'âme une énergie, qui créent à leur tour des chefs-d'œuvre!... Je voudrais... oui... je voudrais... vous aimer d'amour.

Léopold fit un mouvement qui excita un sourire moins triste sur les lèvres de Minna.

— Ne craignez rien, dit-elle avec une douce gaîté, je n'en suis point là.

— Pouvez-vous, reprit Léopold, plaisanter en ce moment! en ce moment où je vois que vous n'êtes pas heureuse! où je le vois avec douleur!

— Non, je ne vous aime pas d'amour, répondit Minna; et j'en ai du regret... pour moi, du moins. Mon ami, pour l'art que je cultive, il faut des passions, je vous l'ai déjà dit, ou l'on ne fait rien de

bon. Le temps des passions est passé, et... encore une fois, je ne suis plus rien!

Il y avait dans ce que disait Minna, et dans sa manière de le dire, quelque chose de si original par son étrange naïveté, que le comte étonné ne savait que répondre et que penser.

— Ce sont de drôles de gens, que les artistes, dit-elle encore après un moment de silence. Ne le trouvez-vous pas? et ne trouvez-vous pas au moins aussi étrange que je me mêle de vous donner des leçons? C'est l'histoire du fou qui vend la sagesse. Mais toute folle que je sois, je peux cependant vous aider à devenir sage. Mon ami, croyez-moi; portez sur des objets utiles et sérieux cette activité d'âme qui vous dévorera, si vous ne lui donnez point d'aliment. Vous êtes d'un rang élevé, vous êtes riche : au lieu de vous livrer uniquement aux lettres et aux arts, travaillez à devenir utile à votre pays. Occupez-vous

de politique : non de cette politique fausse et rétrécie qu'on cultive à la cour ; mais recherchez dans l'histoire les causes de la décadence des empires, de la misère des peuples, de cette misère que des lois sages peuvent adoucir. Plus la fortune a fait pour vous, plus vous devez faire pour ceux qu'elle maltraite. Les soulager par vos dons ne suffit pas ; comme citoyen vous avez une tâche plus grande à remplir. Le prince vous aime ; une belle carrière est ouverte devant vous... Préparez-vous à la parcourir avec honneur. Léopold, vivre pour soi n'est pas digne d'un grand cœur, lorsqu'on peut vivre pour le bonheur de tout un peuple. Vos richesses vous mettent à l'abri du soupçon de cupidité ; votre rang est assez élevé pour qu'on ne puisse vous accuser d'ambition.... Mais dussiez-vous être mal compris et mal jugé, vous vous en consolerez, car vous aurez pour vous votre conscience et Minna.

— Tu as raison, noble amie, dit Léopold avec feu. Oui, le but que tu offres à la plus louable des ambitions, est digne de tous les deux. Ta grande âme agrandit la mienne. Oui, je veux qu'un jour le nom de Léopold arrive jusqu'à toi, accompagné des bénédictions de tout un peuple... Minna, tu viens de me montrer la route où je dois entrer... rien ne pourra m'en détourner.

Léopold tendit la main à son amie; elle lui donna la sienne avec un regard où brillait une douce fierté, et, entraînés par la même impulsion, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Soumis au plus doux des empires, à l'empire d'une affection sincère et désintéressée, le comte aimait à sentir l'influence de Minna sur son esprit; il aimait à reconnaître cette supériorité que voilait à tous les yeux une aimable modestie; il aimait à faire dépendre d'elle son bonheur

et sa volonté, jusqu'à cette volonté, que, si long-temps, personne n'avait pu ployer à la sienne.

— Sans toi, disait-il souvent, que serais-je devenu? J'aurais vogué comme un insensé au milieu des flots si changeans d'une mer inconnue. Tu m'as montré un but; tu as éveillé en moi les nobles sentimens qui font le citoyen, tu m'as fait comprendre ma dignité d'homme... Minna, tu es ma boussole, mon guide; j'aime à sentir que si je suis quelque chose, je le suis par toi.

Ces paroles exaltaient encore l'affection de Minna pour Léopold. Chez elle, l'amitié avait tous les caractères de l'amour; elle ne pouvait aimer faiblement quand elle aimait; mais le sentiment qu'elle éprouvait, plus vif, plus tendre que l'amitié, avait une pureté, une générosité, qui n'accompagnent pas toujours l'amour. Le bonheur de son ami était l'unique objet de ses pen-

sées; elle souffrait des peines que lui donnait une passion qui n'était point partagée, et elle partageait la joie que faisaient naître des espérances ou un raccommodement inattendus. Ce dévouement si profond, cette rare abnégation de soi-même excitaient dans Léopold une reconnaissance passionnée.

— N'est-ce pas, lui disait-il souvent, n'est-ce pas que si tu étais *elle*, tu m'aimerais? n'est-ce pas que tu ne prendrais pas plaisir à torturer mon cœur, à changer pour lui en amertumes les plus pures jouissances, et à l'abreuver ainsi de douleur?

Minna souriait d'un air mélancolique, et répondait : L'amour vit de trouble et de déchiremens; plus il fait verser de larmes, plus il excite d'orages, plus son empire est grand. Pour aimer avec délire, il faut peut-être que la raison fasse sentir combien l'être que nous chérissons est peu digne de notre amour; il faut encore que

la jalousie fasse siffler ses serpens.... il faut enfin haïr et adorer tout ensemble. Et l'on se marie par amour! et l'on prend pour compagne ou pour compagnon de toute sa vie, un être que la raison nous a montré comme ne méritant ni notre confiance ni notre estime!....

Minna s'interrompait brusquement, et Léopold détournait l'entretien, ou bien il se levait et la quittait : alors Minna sentait son cœur se serrer.

Que j'aurais été heureuse, se disait-elle, si j'avais pu être aimée comme il l'aime!

Pour bannir des pensées importunes, elle allait visiter une famille dont elle était le seul appui, et que des infortunes non méritées avaient fait tomber dans la misère. Grâce aux soins de Minna, qui s'était montrée généreuse bien long-temps avant l'époque où elle avait pu se croire riche enfin, M. de Wolfberg avait obtenu une petite place : elle espérait faire entrer le fils dans

l'un des colléges fondés par le prince : en attendant, elle était l'institutrice de cet enfant et de sa sœur Amélie, qu'elle aimait d'un amour de mère.

Dans cette maison, comme partout où elle était connue, Minna exerçait l'influence que donne toujours, non la raison froide et sèche d'un cœur insensible, mais cette raison éclairée, solide, aimable et douce, qui s'est développée au sein du malheur, et que d'amères expériences ont fortifiée. A la seule apparition de Minna, toutes les figures s'épanouissaient.

— Voilà ma bonne amie ! s'écriait le jeune Frédéric, en courant étourdiment à sa rencontre.

— Ma bonne amie, ma bonne amie ! disait Amélie avec l'accent le plus tendre ; et elle l'embrassait affectueusement.

— Soyez la bien-venue, mademoiselle Wilhelmine, disait à son tour M. de Wolf-

berg qui lui tendait amicalement la main, en mettant de côté sa pipe chérie.

— Bonsoir, Minna, disait madame de Wolfberg d'un air plein de douceur et de cordialité.

Minna s'asseyait à sa place accoutumée; on causait un moment.

— J'ai bien travaillé, ma bonne amie! s'écriait soudain Frédéric, impatient d'attirer son attention.

— Et moi aussi! ajoutait Amélie.

— Voyons cela, répondait Minna.

A l'instant la table était couverte de cahiers de toutes les grandeurs, de livres, de plumes, de crayons. Avec une patience dont on ne l'aurait pas crue capable, Minna donnait des explications jusqu'à ce qu'on l'eût bien comprise; elle répondait complaisamment aux objections; elle encourageait les questions et permettait les commentaires : aussi ses leçons étaient-elles, pour le frère et la sœur, un doux passe-

temps ; et Dieu sait quelle joie brillait dans les regards quand on avait obtenu l'approbation de Minna !

M. et madame de Wolfberg auraient souhaité qu'elle travaillât plus spécialement développer les dispositions heureuses que montrait leur fille pour la peinture et la musique : mais Minna s'occupait au contraire d'exciter chez son élève le goût des études sérieuses, et elle engageait madame de Wolfberg à ne point souffrir qu'Amélie s'accoutumât à être remplacée par elle dans les soins pénibles du ménage.

— Croyez-moi, disait-elle, l'existence des artistes est, pour une femme surtout, la plus misérable de toutes les existences. Sans parler des dangers auxquels sont chaque jour exposées les femmes peintres ou musiciennes, n'est-ce pas quelque chose de redoutable que cet état d'exaltation où les entretient l'exercice seul de leur art? Les émotions fortes leur sont nécessai-

res, et les émotions fortes épuisent l'âme: alors, quand est passé l'âge des passions, quand il faut retomber dans la classe des gens paisibles ou raisonnables, elles cherchent vainement à remplir le vide qu'elles sentent autour d'elles et en elles; désaccoutumées des travaux de leur sexe, elles ne savent que faire de leurs loisirs... Non, non! si je le peux, votre Amélie ne sera point artiste. Luxe et indigence, tel serait son partage. Les richesses de son génie lui rendraient plus amers les mille détails dont se compose une pauvreté réelle, cette pauvreté qui l'obligerait à quitter une occupation chérie, pour descendre aux soins misérables de la plus misérable vie!.. Ah! gardons-nous de faire une artiste de votre Amélie! Je peux et je veux la mettre en état de devenir institutrice dans quelque famille opulente; c'est le moyen, je crois, de lui procurer un jour un bon établissement. Une artiste ne peut être ni épouse,

ni mère de famille, ou bien elle n'est plus artiste... Et notre Amélie n'est point faite pour l'isolement dans lequel je suis condamnée à vivre.

Depuis que Minna avait été nommée premier peintre de la cour, elle avait pu modifier ses projets pour le bonheur de son Amélie; déjà elle les mettait à exécution en s'imposant bien des privations, afin de lui former une dot du fruit de ses économies; et elle travaillait avec une ardeur nouvelle. Lorsque le jeune comte lui reprochait de ne pas ménager assez sa santé affaiblie par le chagrin, elle répondait avec le sourire du contentement : Moi aussi, j'ai trouvé un but à mes travaux; et ces travaux me deviennent plus faciles et plus doux que jamais.

— Quel est donc ce but? demandait Léopold.

— Celui de faire un peu de bien.

— Ne pourriez-vous pas me mettre de moitié dans vos bonnes actions ?

— Non pas dans celle que je projette. Cependant... vous m'y faites songer.... J'ai un *protégé* à vous recommander...

Et Minna, pour la première fois, parla de M. de Wolfberg ; elle fit valoir ses titres à la bienveillance de tous les honnêtes gens, avec cette chaleur que donnent une conviction intime et la véritable amitié. Peu de jours après, M. de Wolfberg était nommé secrétaire particulier du cabinet du premier ministre.

— Ce que c'est, dit-elle avec gaîté lorsqu'elle apprit cette nouvelle, que d'avoir un ami tout puissant à la cour ! Léopold, vous me rendez bien heureuse ! Demain je vous présenterai mon *protégé*... Si je ne savais que votre présence embarrasserait une modeste famille, je vous engagerais à venir avec moi jouir de la joie que cette nomination inattendue va causer...

— Dispensez-m'en au contraire, je vous en prie, et veuillez même ne point me nommer.

— Comme il vous plaira, répondit Minna.

Elle n'avait pas le plus léger désir de faire connaître Léopold à son Amélie. Minna savait combien promptement l'imagination s'exalte à cet âge : l'excès de la reconnaissance de cette pauvre enfant était à craindre pour un *bienfaiteur* doué de tous les avantages extérieurs qui produisent le plus d'effet sur les femmes, et elle se disait en souriant devant son miroir : Ne sais-je pas bien, toute vieille que je suis, qu'un moment j'ai eu peur de l'aimer un peu plus que la raison ne le permettait? Cette crainte était mal fondée ; mais si j'avais eu quelques années de moins... Dieu sait où m'auraient entraînée peut-être et ma tête et mon cœur!

Chemin faisant, Minna, comme dans son jeune temps, se livra au plaisir de laisser

son imagination voyager dans le pays des chimères. Celle à laquelle elle s'attachait avec le plus d'affection, c'était l'union de Léopold et d'Amélie.

Comme elle l'aimerait! se disait Minna. Il a besoin d'être aimé avec passion, sans distraction, sans partage.... Amélie l'aimerait ainsi. Il veut un cœur tout à lui... Il posséderait à lui seul le cœur d'Amélie; il serait sa seule pensée, son premier et son seul amour; il trouverait réunies en elle les grâces de l'esprit et la bonté du cœur, l'instruction et la modestie, une douce gaîté et la sensibilité la plus vraie. Quoi qu'en disent les hommes, ils ne prendront pas pour femme celle qui les égale en force d'âme, celle qui se distingue de son sexe par des qualités supérieures. Deux êtres supérieurs peuvent s'admirer..... mais s'aimer!... Je ne sais qui a dit, *on n'aime point ce qu'on admire*... Rien n'est plus vrai... Admirer, admirer sans cesse, c'est une

fatigue.... D'ailleurs, il faut un maître dans le mariage, et l'homme doit l'être... ou le paraître du moins... Oui, il serait heureux, bien heureux... Mon Amélie est un ange de douceur, de bonté... C'est un cœur si tendre, si aimant !... Mais saurait-il le comprendre? saurait-il sentir tout le bonheur qu'elle peut donner ?

Les idées gaies s'évanouirent; des réflexions assez tristes leur succédèrent selon toute apparence, car, lorsque Minna arriva chez M. de Wolfberg, sa figure avait une expression si sérieuse, que la famille crut qu'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux.

— C'est tout le contraire, répondit Minna en reprenant sa gaîté. Je viens présenter mes félicitations à monsieur le secrétaire particulier du cabinet de son excellence monsieur le premier ministre. Elle fit une profonde révérence à M. de Wolfberg, et ajouta presque aussitôt : Em-

brassez-moi, mon vieil ami; vous êtes nommé, et vous en recevrez avis sous peu de jours.

Chacun se regardait stupéfait.

— Embrassez-moi donc! répéta Minna avec impatience. Ce n'est point une plaisanterie, comme vous semblez le croire. M'en permettrais-je une de cette espèce?

Amélie, la première, lui sauta au cou. Frédéric joignit aussitôt ses caresses à celles de sa sœur, M. et madame de Wolfberg serraient dans les leurs les mains de Minna, en balbutiant quelques mots sans suite. Aucun d'eux ne pouvait se persuader de la réalité de cette nouvelle, qui allait bien au-delà de leurs espérances. Les larmes de la reconnaissance se mêlèrent bientôt aux élans de la joie la plus vive.

— Comment avez-vous fait? demandait M. de Wolfberg.

— Ah! disait sa femme, cette nomination

lui a coûté, pour l'obtenir, bien des sollicitations et des démarches!

— Elle ne m'a coûté, répondait Minna, qu'un seul mot de recommandation à quelqu'un qui peut beaucoup, et dont le cœur vaut mieux que la tête.

— Oh! dites-moi son nom, ma bonne amie, s'écria Amélie, afin que je puisse le prononcer chaque soir et chaque matin dans mes prières!

— C'est justement ce qu'il m'est défendu de dire.

— Ainsi, reprit Amélie, notre bienfaiteur dédaigne jusqu'à l'hommage secret de notre reconnaissance!

— Il ne dédaigne rien; mais il ne se croit aucun titre à votre gratitude. Ce qu'il a fait pour M. de Wolfberg, il le ferait, ma chère enfant, pour toute autre personne ayant, comme votre père, des droits à l'estime et à l'appui de tous les

honnêtes gens. Ainsi, parlons d'autre chose.

— Eh bien ! ce sera votre nom, dit Amélie, votre nom, ma bonne amie, auquel j'aurais voulu pouvoir unir le sien, que je dirai dans mes prières; ce sera sur vous que j'appellerai les bénédictions du ciel. Ah ! vous êtes notre bon ange ! Et elle se jeta de nouveau dans les bras de Minna, qui répondit avec la plus vive affection à ses caresses.

La soirée se passa dans une douce causerie, et Minna rentra au palais en se disant : Personne assurément, dans cette brillante demeure, n'ira chercher le repos avec plus de tranquillité d'âme que moi..... Comment ! vous voilà ! ajouta-t-elle à la vue de Léopold en habit de bal, qui l'attendait dans son appartement. Vous voulez, mon ami, que la soirée soit complète. Je viens de voir des gens bien heureux, et heureux par vous.

— Moi aussi, je suis heureux, bien heureux! dit Léopold, dont les yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

— Et vous êtes venu partager votre bonheur avec moi?... Mon ami, je vous en remercie.

— Oui, je suis le plus heureux des hommes! reprit Léopold avec véhémence. C'est le comble du bonheur, n'est-ce pas, de *mépriser* ce qu'on aima?

— Grand Dieu! que dites-vous?

— Si vous saviez comme je la méprise!... Si vous saviez quelle joie j'éprouve à le sentir!

Minna lui prit la main; cette main était brûlante.

— Léopold, dit-elle avec l'expression d'une vive compassion, vous êtes malade... Venez vous asseoir ici près de moi.

Il obéit machinalement; mais, se montrant insensible aux témoignages d'amitié de sa sœur adoptive, il affectait de rire et

disait : « Je ne croyais pas qu'il fût si facile de passer de l'amour au mépris... car je ne la hais pas... mon Dieu, non! demain je la verrai sans la plus légère émotion... Elle cherchera des larmes, dans mes yeux; elle attendra des reproches de ma bouche... Les reproches, les larmes flatteraient encore sa vanité, comme ils l'ont flattée si longtemps... Elle a pris tant de plaisir à mes souffrances!... J'avais la faiblesse alors de lui dire comme elle me rendait malheureux!... Mais je suis guéri!.. bien guéri!... Oh! laisse-moi pleurer sur ton cœur! ajouta-t-il soudain en se jetant dans les bras de Minna ; et il fondit en larmes.

Minna pleurait avec lui : elle ne songeait pas à essayer de le calmer, encore moins à lui faire sentir sa folie, à l'obliger de rougir de la douleur à laquelle il s'abandonnait. Minna savait qu'il est des momens dans la vie, des momens cruels où l'âme la plus forte, succombant sous le poids du

malheur, a besoin de se laisser aller à toute la faiblesse qui suit le délire des passions.

— Ne parlons plus d'elle ! non, jamais ! dit Léopold ; et il pressa fortement la main de Minna. Je souffre !.... oh ! je souffre !... mais ces souffrances amèneront ma guérison ! c'est un fer rouge appliqué sur une blessure toute saignante !... Minna... *elle m'a trompé !*... Entends-tu, Minna ? *elle m'a trompé !*... elle a donné sa tendresse.... elle aime... ! celui qu'elle aime, est indigne de toute estime...et elle le sait !

Il se leva et se mit à marcher à grands pas.

— Aimer !... *elle*, aimer ! *il* le croit... cela suffit !... Moi aussi, j'ai cru qu'elle m'aimait... c'était une feinte... un jeu... quel jeu cruel !... Minna, le prince veut m'envoyer en mission.

— Il faut accepter, mon ami ! s'écria Minna vivement.

— J'accepterai....non, je resterai... Elle croirait que je la fuis, que je redoute sa présence, et sa vanité jouirait.... Minna, sais-tu, dis-moi, ce que c'est que d'être réduit à mépriser ce qu'on aima?

— Oui, je le sais..... mieux que vous peut-être.

— Mieux que moi ?

— Mieux que toi, Léopold. En ce moment tu ne la méprises pas; tu regrettes seulement ton erreur... Le mépris, si elle le mérite en effet, viendra plus tard... Alors tu sentiras un froid mortel glacer ton cœur et ton sang; alors, avant de rougir d'elle, tu rougiras de toi-même... alors tu croiras sentir la vie se détacher de toi, et le froid de la mort te gagner... Ta tête seule sera brûlante... ta mémoire te rapportera jusqu'aux plus légers souvenirs du passé; et chacun de ces souvenirs éveillera en toi

une douleur qui te fera sentir que tu existes encore !... La nature entière te semblera se couvrir de deuil... et enfin... plus de souvenir, d'attente, ni d'espoir... Plus de passé, de présent, d'avenir..... plus rien !

— Plus rien ! répéta Léopold ; et ses dents se serrèrent.

Les lèvres de Minna étaient agitées par un tremblement convulsif.

— Oh ! comme alors, dit-elle après un moment de silence, comme alors on voudrait mourir !... comme tout ce qui compose la vie est lourd !... Tout est douleur, tout est découragement !... L'âme accablée n'excite plus la pensée dans l'intelligence... La vie n'est qu'une espèce de rêve pénible dont on attend le réveil.... Ce réveil arrive enfin.....

Léopold saisit la main de Minna en murmurant à voix basse : Et alors ?...

— Alors la raison reprend son empire,

dit-elle d'un ton lent mais pénétrant. Fatigué de l'orage, on cherche à reposer sa tête sur un cœur ami... Mais où trouver un ami? Comment reprendre quelque confiance, quand l'être que nous avions déifié nous a trompé !... Moi aussi, Léopold, je fus *trompée*... oui, trompée dans mes affections les plus chères... La raison revint... et je sentis que j'avais dû l'être... Ne m'étais-je pas *trompée* moi-même en *lui* supposant des qualités qu'*il* ne possédait pas..... des vertus qu'*il* n'avait pas ?... Mon premier mouvement fut de me venger... Mais jamais, non jamais je n'ai eu à me reprocher d'avoir suivi ce premier mouvement qu'excite le délire de la douleur... Je me détournai de *lui*... et je pardonnai. Ce n'était que justice, puisque tout ce qui m'avait charmée en *lui* n'était que le fruit de mon imagination, puisque je *l'*avais *rêvé*... ce qu'*il* ne fut jamais ! Aujourd'hui, peut-être, *il* regrette de m'avoir perdue... Peu

m'importe... je ne regrette rien, moi; pas même ma longue erreur. Ce que j'ai regretté quelquefois, je vous l'ai dit déjà, ce sont ces souffrances que j'ai endurées avant que le bandeau fût entièrement tombé; ce sont ces alternatives de haine et d'amour... Oh! comme alors j'étais peintre et poète!... Mais, aujourd'hui... aujourd'hui je commence à sentir que les jouissances amères données par la tourmente des passions, ne valent pas les jouissances si pures et si vraies des affections douces que la raison approuve, et que l'estime consolide.

— Ah! ces affections douces peuvent-elles suffire pour remplir le cœur?

— Pas à votre âge, sans doute, Léopold; mais elles y suffiront plus tard; et alors, si vous étiez uni à un être jadis adoré, et vu ensuite sous son véritable aspect, quelle consolation, quel adoucissement pourriez-vous trouver à un malheur sans remède? à un malheur qui pèserait sur vous à toutes

les minutes du jour, qui envelopperait votre existence entière d'un crêpe funèbre?

Léopold, sans répondre, continuait à aller et venir avec agitation.

— Je vous verrai demain, dit-il enfin. Ce soir, je suis dans un trouble... inexprimable. *Elle m'a trompé!* Cette idée domine toutes les autres.... Adieu, Minna; adieu, mon bon ange, adieu!

Il ne s'éloignera pas, car il l'aime encore, se disait Minna. Après le départ de Léopold, elle demeura long-temps plongée dans une profonde rêverie, et la nuit se passa sans qu'elle pût goûter un seul moment de repos.

Le comte, en effet, ne voulut pas s'éloigner: mais personne au monde, si ce n'est Minna, ne se doutait de la douleur profonde que cachait une apparente gaîté: cette gaîté allait souvent jusqu'à l'extravagance. Plus que jamais il se lançait dans le monde; on le trouvait partout; Herminie le rencontrait en tout lieu. Mais vainement

elle avait recours aux ruses sans nombre de la coquetterie; il était toujours avec elle également et froidement poli; elle ne pouvait obtenir même de ces marques de dédain qui annoncent que le cœur qu'on a blessé n'est pas encore guéri.

— Donnez-moi du courage, disait parfois Léopold à son amie; je *la* verrai ce soir.

— Il vaudrait mieux *l'*éviter.

— Non, non! j'aime à humilier sa vanité par mes attentions pour les femmes dont l'esprit, la beauté, lui portent ombrage.

— Et vous ne vous inquiétez pas de savoir si ces attentions ne peuvent avoir quelque danger pour celles à qui elles s'adressent?

— Bon! est-ce que chez toutes les femmes la vanité ne l'emporte pas sur le sentiment? En est-il quelqu'une qui soit capable d'aimer?

— Ah, Léopold!

— Pardon, pardon, mon amie. Mais les anges comme toi sont rares!... oh! bien

rares! Si tu voulais m'aimer, toi, Minna m'aimer avec passion, avec délire!...

— Que feriez-vous, mon pauvre ami, de ma passion, de mon délire? Il ne vous manquerait plus que d'être aimé comme vous l'entendez, sans pouvoir aimer de même, pour vous enlever le peu de raison qui vous reste.

— Mais je t'aime, Minna! je t'aime!

— Oui, comme une sœur, comme une amie.

— Ah! plus que cela! si tu savais quel empire tu as sur moi! si tu savais comme ta pensée, comme ton image me suivent partout! comme j'aspire au moment où je te verrai!...

— J'en peux dire autant, Léopold... Et cependant, tout cela n'est pas de l'amour.

— Minna, savez-vous un rêve que j'ai fait quelquefois?

— Lequel donc?

— Je me suis dit : Je voudrais que

Minna eût une fille. Dans la fille de Minna, je trouverais cette élévation d'âme, ce cœur aimant et passionné, cette imagination vive, qui donnent à mes sentimens pour elle quelque chose de si tendre et de si exalté.

— Léopold, je l'ai souhaité aussi quelquefois... puis je me suis dit : *Mais serait-elle heureuse ?*

— Et vous en avez douté ?

— Oui, mon ami.

— Vous en avez douté ! répéta le comte du ton du reproche.

— Si j'avais une fille, reprit Minna, vous croyez donc qu'elle serait ce que je suis ?

— Certainement.

— Mais, mon ami, vous oubliez que ce qui vous plaît en moi est le fruit d'une longue expérience et des leçons cruelles du malheur. A dix-huit ans, je n'étais pas ce que l'infortune m'a faite. Qu'est-ce

qu'une femme à dix-huit ans? une fleur à peine dépouillée de son enveloppe. Son intelligence, son âme, appartiennent encore à l'enfance. A moins que toutes les deux ne sortent de la ligne commune, la timidité, les convenances les retiennent dans des bornes si étroites, qu'elles sont presque comme si elles n'existaient pas. Au printemps, Léopold, il n'y a que des fleurs et point de fruits; au printemps, soufflent les zéphyrs; en été seulement, le vent brûlant du midi courbe les épis dorés et les arbres couverts de ces fruits, que les fleurs du printemps vous avaient promis. Eh bien! mon ami, vous voudriez trouver dans la fille de Minna les grâces, la naïveté, la candeur du jeune âge, unies à ce que donnent seules la connaissance du monde et la rude expérience, qui flétrissent si tôt la fraîcheur de la jeunesse et la dépouillent de son heureuse ignorance!... Vous voyez bien qu'en songeant à tout cela

j'ai eu raison de me faire cette question : *Mais serait-elle heureuse ?*

Léopold se tut un moment, puis il dit :

— Vous avez raison. Nous autres hommes, nous exigeons bien plus que nous ne pouvons donner : nous voulons que notre compagne réunisse les qualités de l'esprit et du cœur les plus opposées ; nous voulons qu'elle soit notre amie et notre sujette, notre égale et notre inférieure. Il faut que ses talens puissent flatter notre amour-propre, et que ses vertus privées la fassent descendre sans répugnance à ces détails dont nous dédaignons de nous mêler ; nous voulons enfin qu'elle ait les grâces de l'enfance et les attraits de la maturité... Non-seulement nous le souhaitons et nous le voulons, mais nous prétendons que cela soit ; l'amour nous le persuade, et quand l'amour est passé, quand son bandeau est tombé, nous punissons durement de notre erreur celle dont nous

avions fait une idole, et que notre injustice réduit alors au rôle d'esclave des caprices et de l'humeur du maître le plus tyrannique... Minna, vous avez raison; et je vous remercie d'avoir osé me dire que si vous aviez une fille, vous ne me confieriez pas sans crainte le soin de son bonheur. O Minna! combien je bénis chaque jour le sort qui m'a donné une amie telle que toi!... J'ai un ami, un véritable ami... mais il ne sait pas me comprendre; mais sa raison, à lui, est rude et âpre, au lieu que la tienne est adoucie par la bonté de ton âme, par les grâces de ton esprit de femme, et par cette aimable indulgence qui te porte toujours au pardon généreux plutôt qu'à la vengeance. Minna, je veux devenir tel, que vous puissiez dire un jour: *Si j'avais une fille je la lui donnerais avec joie.*

Les années s'écoulaient, et Minna encourageait Léopold à tenir la promesse

qu'il lui avait faite; et Léopold, pour conserver l'estime de Minna, ne cherchait que dans le travail des distractions à ses peines. Afin de se distraire de la pensée d'Herminie, il s'était fait recevoir dans plusieurs sociétés philantropiques qui travaillaient à répandre l'instruction jusque parmi les classes les plus obscures. Son zèle, son empressement à se rendre utile, engageaient ses confrères à le charger des missions les plus délicates, et des travaux les plus pénibles.

— Je ferme les yeux, disait-il souvent à Minna, pour ne point voir combien l'espèce humaine est détestable, et combien peu elle mérite qu'on s'occupe d'elle; je les ouvre seulement sur ses besoins, sur ses misères, sur les moyens de l'améliorer peut-être, en diminuant pour elle les chances de mal faire que lui offrent la pauvreté, l'ignorance et l'oisiveté. Je ne suis pas heureux, Minna; mais je me supporte,

et je commence à supporter les autres : c'est quelque chose.

— C'est beaucoup, répondait Minna. Hélas ! toute la science humaine peut se réduire à ceci : apprendre à supporter la vie telle que la fortune et la société l'ont faite.

Le sort de Minna était aussi devenu plus agréable. L'amitié de Léopold, celle de la famille de Wolfberg, et la tendresse naïve de son Amélie, satisfaisaient son cœur et ce besoin d'aimer et d'être aimée, qui long-temps n'avait été pour elle qu'une source de tourmens ; et la considération générale dont elle jouissait, remplissait son âme de la joie la plus vive. On se faisait un honneur d'être de la société *intime* de Minna ; la faveur dont la princesse l'honorait, imposait silence à l'envie, tout en l'excitant, et il n'était pas de vrai courtisan qui ne voulût pouvoir se vanter d'être *excessivement* lié avec celle que la princesse

admettait à ses réunions particulières.

— Que je suis fier de mon amie !... disait Léopold, en fixant sur elle des regards brillans de tendresse et d'orgueil.

— Vous ne pouvez pas l'être plus que je ne le suis, moi, de mon Léopold, répondait Minna doucement émue. Puis elle ajoutait tout bas : Que n'ai-je une fille !

— Si je me marie jamais, reprenait Léopold, je veux que ce soit vous qui me choisissiez une compagne.

— J'y ai pensé quelquefois... mais à présent personne ne me paraît digne de vous.

— Personne, Minna? absolument personne?

Elle détournait l'entretien.

Tantôt Minna craignait de s'abuser sur le compte de son Amélie, et de la voir avec des yeux trop maternels ; tantôt, au contraire, elle craignait que Léopold ne sût pas deviner tout ce que valait cette Amélie si chérie, et que, s'arrêtant à l'extérieur, il

ne songeât point à chercher cette belle âme qui se peignait dans de très-beaux yeux, dont les longues paupières étaient souvent abaissées par la modestie.

Amélie n'avait rien de ce qui frappe et attire les regards. Naturellement timide, elle parlait peu, et se tenait le plus possible à l'écart : mais, dans l'intimité, elle était charmante; sa figure sérieuse s'animait alors; un sourire angélique donnait à ses traits réguliers une expression enchanteresse, et, du son de voix le plus pur, elle exprimait avec naïveté les pensées de son âme candide. Excepté ses parens, peu de personnes savaient tout ce que l'éducation avait développé en elle de talens et de moyens. Quoique fort timide, elle n'était point gauche; si sa voix tremblait quand elle chantait devant des étrangers, si elle rougissait en se mettant au piano ou en montrant ses dessins, c'était avec tant de grâce, qu'on aurait regretté de la

trouver moins craintive et moins modeste.

— Elle est charmante ! se disait Minna chaque fois qu'elle la voyait, et c'était chaque jour. Je voudrais que Léopold pût la connaître!... Mais elle le connaîtrait aussi ; et l'amour s'introduit bien promptement dans le cœur par les yeux, surtout chez une jeune fille de dix-huit ans. Ne l'aurais-je donc élevée avec tant de soins, que pour la voir devenir victime d'une passion sans espérance !

La pauvre Minna cherchait vainement un moyen de rapprocher Amélie et Léopold, sans mettre en danger le repos de la première, lorsque le hasard la servit, en paraissant la contrarier d'abord.

Les occupations multipliées du jeune comte, ne lui laissaient guère le loisir de disposer de ses journées ; il venait le matin de bonne heure chez Minna, ou bien le soir. Un jour il arriva à une heure où elle ne l'attendait pas : Minna peignait, et

Amélie posait. Toutes deux rougirent au même instant, et, pour la première fois depuis bien des années, Minna se trouva déconcertée au point de ne savoir comment sortir de l'embarras où la mettait la présence de Léopold.

—Ah! c'est vous, monsieur le comte! dit-elle sèchement.

Amélie abaissa encore davantage ses longues paupières ; elle était toute honteuse de se trouver en présence d'un *comte*, d'un seigneur de la cour.

— Oui, c'est moi, répondit Léopold. Si j'avais su que vous étiez occupée...

— Vous savez que je le suis toujours. Est-ce que vous avez quelque chose d'important à me dire ?

— Rien du tout ; mais pouvant disposer d'un moment...

— C'est fort aimable à vous.

— Vous ne pensez pas un mot de ce que

vous dites, répliqua Léopold en riant. Ma visite vous déplaît.

— Faites-moi le plaisir de passer dans le salon; je vous suis à l'instant.

— Je ne veux point qu'à cause de moi vous interrompiez la séance de mademoiselle.

— Je vous rejoins dans cinq minutes. Allez donc !

— Ne vous fâchez pas, j'obéis.

Quand il eut disparu, Minna se leva comme pour aller s'assurer si la porte était fermée : mais c'était tout au contraire pour l'entr'ouvrir. En quelques minutes sa tête avait fait bien du chemin.

Je ne veux pas qu'*elle le* voie, s'était dit Minna, mais je veux que lui, il l'entende.

Elle vint se remettre à son chevalet.

— Eh bien ! où en étions-nous ? dit-elle à Amélie.

— Je n'en sais rien, ma bonne amie, répondit celle-ci tout bas.

— Oh ! vous pouvez parler haut; la porte est fermée et personne ne nous écoute. De quoi parlions-nous donc ?

— Je l'ai oublié.

Minna fit un geste d'impatience.

— Est-ce que je pose mal ? demanda timidement Amélie.

— Non, mais vous avez repris votre air sérieux et réfléchi.... Il me faut un sourire..... un sourire franc et sans apprêt, comme celui qui était tout à l'heure sur vos lèvres.

Minna eut beau faire, elle ne put ramener ce sourire dont elle parlait. La timide Amélie, déconcertée par l'apparition inattendue de ce seigneur de la cour, préoccupée par la pensée qu'il était dans la pièce voisine, qu'il pouvait entendre le son de sa voix ; la timide Amélie n'était plus elle.

— Nous remettrons la séance à demain, s'écria soudain Minna en jetant ses pin-

ceaux. Aujourd'hui je ne ferais rien de bon. Peste soit de l'importun!

— Vous êtes fâchée contre moi, ma bonne amie? demanda avec émotion Amélie déjà prête à se retirer.

— Contre toi, ma fille chérie ! Est-ce que je peux jamais être fâchée contre toi?.. Embrasse-moi. A demain. J'irai peut-être voir ce soir tes parens. Adieu.

A peine la jeune fille s'était-elle retirée, que Minna courut à la porte du salon, et l'ouvrit brusquement, bien persuadée, parce qu'elle le souhaitait, qu'elle allait surprendre Léopold aux écoutes... Il n'y avait personne dans cette pièce.

Quelle discrétion ! dit Minna tout haut. C'était bien la peine, ajouta-t-elle plus bas, de tant me mettre en frais pour la faire causer!... Ah! c'est donc ici que vous avez jugé à propos de vous établir! s'écria-t-elle en trouvant le jeune comte dans la petite

bibliothèque qui précédait la chambre à coucher.

—Mais qu'avez-vous donc ce matin? demanda Léopold; et il attacha sur elle un regard pénétrant. Voilà la première fois que vous me donnez lieu de penser que je ne suis pas toujours le bienvenu chez mon amie.

—Vous savez bien le contraire.

—Je croyais le savoir.... aujourd'hui j'en doute.

—Comme il vous plaira.

—Au nom du ciel, qu'avez-vous, Minna?

— J'ai de l'humeur.

—Est-ce parce que j'ai interrompu votre séance, ou parce que j'ai vu votre modèle?

— Pourquoi cela me fâcherait-il que vous ayez vu cette jeune fille?

— Je n'en sais rien; mais vous pourriez, et elle aussi, avoir des raisons.....

—Quelles raisons, s'il vous plaît? Il n'y a pas de mystère dans tout ceci, en-

tendez-vous? C'est pour la mère que je fais ce portrait.

— Je n'en doute pas.

— C'est fort heureux, quand je vous dis que cela est.

— Mais, encore une fois, qu'avez-vous donc? répéta le jeune comte.

— J'ai..... que vous m'impatientez, et que je voudrais vous savoir aux antipodes.

—Le souhait est tendre!

—Vous le méritez par votre intention manifeste de me contrarier.

— Moi! je n'avais pas du tout l'intention de vous contrarier; je n'en avais d'autre que de venir passer auprès de Minna une matinée tout entière. Autrefois elle m'aurait su gré....

—Allons, vous me cherchez querelle maintenant! cela est bon entre amans, mais entre amis.... Donnez-moi la main, et que tout soit fini.

—Tout ne sera pas fini si promptement,

dit Léopold en s'emparant des deux mains de Minna, et en la faisant asseoir auprès de lui. Il me faut une petite vengeance de cette humeur *sans motif*, de cette brusquerie à laquelle vous ne m'avez pas accoutumé. Voulez-vous que je vous dise la cause véritable de vos *contrariétés?*

— Dites.... dites donc vite!

— Eh bien! vous êtes fâchée que j'aie vu *aujourd'hui* la jeune fille.... dont vous voulez faire ma femme.

— Vous êtes un fou! s'écria Minna cachant avec peine le dépit qu'elle éprouvait d'avoir été devinée. Vous ne rêvez qu'amour et mariage.

— C'est possible ; osez dire cependant que je n'ai pas frappé juste!

— Eh bien oui! s'écria Minna qui prit à l'instant son parti; c'est la vérité : je voudrais que cette enfant pût vous plaire..... N'est-ce pas vous dire que je l'en crois

digne, et que je la juge capable de vous rendre heureux?

— Pourquoi donc ne m'avez-vous point permis de rester? Vingt fois j'ai assisté aux séances que vous donnez aux dames de la cour ou de la ville; mais aujourd'hui vous m'avez *chassé*, c'est le mot.

— Oui, c'est le mot.

— Ensuite vous êtes venue entr'ouvrir la porte du salon que j'avais fermée, et je vous ai entendu dire à votre modèle qu'elle pouvait parler haut....

— Voilà que vous recommencez à m'impatienter, et beaucoup!

— Cela m'a donné à penser. Je me suis dit qu'il n'était pas bien de tromper la confiance de cette jeune fille, qui, vous croyant sur parole, allait jaser, jaser.....

— Oh! pour le coup, s'écria Minna en essayant de retirer ses deux mains que Léopold tenait toujours, c'est trop fort!

— Ne voulant point me rendre complice de ce véritable guet-à-pent......

— Vous êtes un impertinent, et si ma main droite était libre....

— Je suis venu m'enfermer ici pour *ruminer* à mon aise, et, en ruminant, j'ai deviné... ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire.

— Eh bien oui! tout cela est vrai d'un bout à l'autre. Etes-vous satisfait à présent?

— Pas encore : je vois les résultats; mais je ne comprends pas la cause...

— Vous allez la comprendre à l'instant. Cette jeune fille mérite tout l'amour, toute l'estime d'un honnête homme; elle n'a contre elle que le manque de fortune. Sa naissance n'est pas égale à la vôtre; mais elle appartient à une famille chez laquelle les vertus semblent être héréditaires, et cette hérédité-là vaut bien celle des titres : son père est gentilhomme, d'ailleurs; voilà pour le monde.

— Oui, Minna, vous avez raison, voilà pour le monde. Après?

— Eh bien! après, après... Depuis six ans je travaille à perfectionner chez elle les dons de la nature, et depuis deux ans je pense sans cesse au bonheur qu'elle donnera à son époux.

— Après ?

— Si vous continuez de la sorte, cet époux, ce ne sera pas vous.

— Je vous dirai à mon tour que si vous continuez de la sorte, c'est-à-dire que si vous m'empêchez toujours de faire connaissance avec elle, il est probable qu'elle ne sera jamais ma femme.

— Eh! puis-je l'exposer au danger d'aimer sans être aimée peut-être ! Voilà *la cause* de ma singulière conduite. Vous avez pour vous les avantages extérieurs, ceux du rang, ceux de la fortune, et enfin les droits que vous donne déjà sur le cœur d'Amélie la *reconnaissance* : car

c'est la fille de M. de Wolfberg, de mon *protégé*, qui est aussi le vôtre. C'est trop de moitié pour tourner la tête à la pauvre enfant. Si à ces prestiges se joignaient les charmes de votre entretien, car vous êtes aimable, Léopold, et vous le savez de reste, quoique vous ne songiez jamais à vous en prévaloir; si enfin quelques attentions, sans conséquence pour une femme du monde, se mêlant à tout cela, lui faisaient croire à la possibilité de vous plaire!... Mon ami, j'ose le dire, mon Amélie est digne de vous; c'est le plus bel éloge que j'en puisse faire. Cependant il serait possible qu'elle ne possédât pas assez d'attraits pour vous attacher.... Elle ne peut être bien appréciée que dans l'intimité, que dans l'intérieur de sa famille; et je tremble de vous y introduire.

— Je comprends toutes vos craintes, bonne Minna, dit Léopold avec sensibilité: non que je me croie *irrésistible* comme

vous paraissez le supposer, quoique sachant aussi bien que moi que je ne le suis pas ; j'en ai fait l'épreuve : mais enfin je comprends à merveille ce que mon rang et le titre peu mérité de *bienfaiteur* peuvent avoir d'influence sur une jeune imagination, sur une jeune personne élevée dans la solitude. Cependant peut-on aimer sans connaître ? Et j'ai besoin d'aimer celle qui doit être la compagne de toute ma vie ! Si j'étais un flatteur, je vous dirais : *Disposez de ma main, de mon cœur; ma confiance en vous est si grande, que je vous laisserai fixer seule mon sort.* Mais je ne suis point un flatteur, et, à quelque point que vous possédiez ma confiance, mon estime, je suis bien aise, dans une affaire de cette importance, de voir par mes yeux.

— C'est ce que je veux aussi, dit Minna en se levant soudain. Elle avait un air si satisfait, que le comte ne douta pas

qu'elle n'eût trouvé un moyen de tout concilier.

Minna ouvrit son secrétaire ; elle prit dans un tiroir un médaillon, quelques papiers, et revenant vers Léopold, elle dit : Cette aquarelle fut faite il y a peu de mois. Amélie était ici au piano : elle me chantait des couplets composés pour la fête de sa mère et dont elle avait fait les paroles et la musique... Frappée de l'expression de sa figure, en ce moment d'inspiration, je pris un crayon, mes pinceaux, et retenant Amélie au piano, je sus soutenir l'exaltation où elle était, aussi longtemps que cette exaltation me fut nécessaire pour ébaucher ce croquis.... Il est très-ressemblant.

Le comte regardait en silence la figure angélique que renfermait le médaillon. Des cheveux brun-clair, naturellement bouclés, couronnaient, dans un désordre pittoresque, le front le plus uni, le plus

blanc, et se jouaient autour d'un cou charmant, à peine voilé par un simple fichu de gaze. Il y avait dans toute cette tête quelque chose de pur, d'aérien, qui fixait long-temps les regards et faisait battre le cœur.

— Qu'elle est belle ! s'écria Léopold.

— Non, mon Amélie n'est pas ce qu'on appelle *belle* ; mais elle a ce qui séduit toujours : une physionomie expressive, où se peint la bonté de son cœur. Voici, ajouta Minna, quelques fragmens d'un journal qu'elle écrivit pour moi pendant les six semaines qu'elle alla passer avec sa mère chez une parente à la campagne. Vous y verrez encore quelques traces d'enfantillage ; mais Amélie n'avait alors que dix-sept ans. Emportez tout cela, mon ami ; et quand vous aurez lu, vous me direz ce que vous pensez de cette jeune fille-là.

Dans la soirée, Léopold lut le journal d'Amélie, et il ne put dormir la nuit sui-

vante. Le lendemain, dès l'aurore, il le relisait encore, ayant sous les yeux le portrait : certains passages surtout étaient relus et relus sans cesse, particulièrement ceux-ci :

« Ma bonne amie, je suis restée longtemps ce soir à ma fenêtre; le ciel était si beau ! Quelle pitié d'étudier l'astronomie dans les livres ou sur le globe céleste, quand on peut voir le ciel devant soi, tout parsemé d'étoiles étincelantes ! Et comme cette vue-là fait naître des idées ! J'ai pensé à ce que vous m'avez dit de l'*infini*. L'infini ! je ne le comprenais pas autrefois; maintenant je le sens en moi; il est dans ma tête, dans mon cœur surtout. Que Dieu est bon de nous avoir donné, à nous, pauvres vermisseaux, la faculté de le concevoir, de le comprendre ! Et pour cela, il suffit de l'aimer; dès qu'on l'aime, l'âme est si grande, si grande ! C'est que cela agrandit

l'âme, d'aimer ce qui est grand et beau! . .

. . . .

» J'étudie, je travaille comme si vous étiez là, comme si, le soir, vous deviez venir voir mon travail de la journée. Ce que je sais, je vous le dois, ma bonne amie; et cela me fait un plaisir! Que j'aime à vous aimer! Quelque chose que je fasse, votre souvenir s'unit à tout. Il me semble que vous êtes en moi et autour de moi. Le matin, en m'éveillant, je pense à vous. Si je lis, je pense à vous; si je travaille, je pense à vous. A la promenade, dans la solitude et au milieu de la société de ma tante, je pense encore à vous. Comment font donc les personnes qui n'ont point d'amie? Il y en a comme cela, m'avez-vous dit, et vous ne dites jamais que la vérité. Oh! je les plains. J'aime bien maman, mais pas de la même manière que vous, et pourtant que je l'aime! Et mon père, et mon frère... Mais vous!... c'est quelque chose qui ne res-

semble pas à mon amitié pour eux. Il y a en vous quelque chose d'un être supérieur, quelque chose d'un ange! Et vous êtes aussi mon bon ange! . . . .

. . . .

» Ah! quand je vois un petit coin de ce monde dont vous m'avez quelquefois parlé, je n'ai plus envie du tout d'en voir davantage. Ma bonne amie, qu'est-ce que c'est donc que l'amour, que cette passion dont on parle tant, et qui fait faire de si vilaines choses, comme d'abandonner son père et sa mère? Bien des gens disent, chez ma tante, qu'au prix de l'amour, l'amitié ce n'est rien. Rien! Peut-on donc aimer plus que je vous aime? Ma bonne amie, vous ne doutez point, n'est-ce pas, que je vous aime de toute mon âme, de toutes mes forces? Eh bien! pourtant.... comment vous dire cela? Si vous alliez vous fâcher!... Mais non; cela ne peut vous fâcher... Eh bien! pourtant, s'il fallait choisir lequel je pré-

férerais d'être séparée de vous ou de maman à tout jamais.... ma bonne amie, pardonnez-le-moi !... Oh! comme, en y pensant seulement, mon cœur s'est serré !... J'étouffais, et je me suis mise à pleurer, à sangloter; et voilà que je pleure encore....

» Ma bonne amie, je veux être comme vous, aimée de tout le monde. Il y a des personnes qui disent que c'est impossible; mais je vois bien par votre exemple que cela est possible au contraire. Pourtant, quand je pense à ce que vous êtes et à ce que je suis!... Mais il ne faut pas se laisser décourager. Oui, je conçois qu'il faille bien choisir ses amis, parce que lorsqu'on les aime, ils font de nous tout ce qu'ils veulent; et s'ils ne sont pas bons... Mais peut-on aimer ceux qui ne le méritent pas ? . .

. . . .

» Nous partons demain. O bonheur ! Je vais vous revoir, vous mon guide, vous mon bon ange, vous à qui je dois tout !

Je vais vous revoir ! j'entendrai le son de votre voix ; je reconnaîtrai le bruit léger de vos pas sur l'escalier ; je me sentirai dans vos bras, et vous me direz : *mon Amélie !* Oh ! comme vous le dites tendrement ! Tout mon cœur est gonflé de plaisir ! Ma bonne amie, je vous aime ! je vous aime! »

Léopold arriva chez Minna de bonne heure dans la matinée.... Six mois après, il était l'époux d'Amélie.

La jeune comtesse de Waldbourg parut à la cour : sa candeur, sa modestie, excitèrent les railleries de quelques femmes, et lui valurent les hommages de tous les hommes. Léopold voyait sans inquiétude la foule des courtisans s'empresser auprès d'elle. Si quelquefois un mouvement de jalousie involontaire serrait son cœur, cette jalousie ne prenait sa source dans aucun soupçon outrageant pour Amélie ; elle naissait de la crainte délicate de n'être point

aimé autant qu'il aimait, et un regard, un sourire suffisaient pour calmer ce doute.

— O Minna ! disait-il à son amie, aucune parole ne saurait peindre la félicité que je te dois ! Mon amour pour celle dont tu as formé le cœur semble augmenter chaque jour; il remplit mon âme, ma pensée ; il embellit les objets, et les pare des plus riantes couleurs... Tout est bonheur, tout est jouissances pour moi ! et jouissances si vives et si pures !... O Minna !... Et vous disiez que l'amour ne donne pas le bonheur !

— Il y a tant de sortes *d'amours*, répondait Minna en riant, que les plus habiles n'y connaissent rien. Celui que mon Amélie vous inspire est bien fondé, sans doute : cependant il passera ; mais un sentiment plus doux encore peut-être lui succédera.

L'amour passa en effet, et pourtant Amélie ne perdit rien aux yeux de son

époux. Elle était devenue sa compagne, son amie; l'estime, la confiance, augmentaient des deux côtés : chacun s'était fait d'abord une habitude, puis un besoin de l'approbation de l'autre, et ils étaient certains d'avance de l'obtenir, car ils n'avaient pour ainsi dire qu'une même pensée, qu'un même sentiment.

— Eh bien? disait Minna.

— Mon amie, répondait Léopold, vous avez raison comme toujours. Cependant je me souviens qu'une fois vous me dîtes qu'on pouvait se lasser même du bonheur!... Tous nous sommes heureux, et aucun de nous ne s'en lasse, je crois.

— Vous vous en seriez lassé alors, repartit Minna. Comparez ce que vous étiez, lorsque la fougue de la jeunesse ne vous montrait de félicité que dans le délire des passions, avec ce que vous êtes aujourd'hui! La raison, le temps, la réflexion, en calmant cette effervescence, vous ont donné

ce qu'il fallait pour sentir le prix de ce que vous possédez.

— La raison, le temps, la réflexion seulement? s'écria Léopold. Ah! Minna, dis que je te dois tout, oui, tout! Tu as été pour mon Amélie et pour moi un génie tutélaire! Ta bienfaisante influence se fera sentir jusque dans notre vieillesse....

— Et nos enfans, ajouta Amélie, apprendront de nous à prononcer ton nom avec amour et vénération!

— Oh! puissent-ils un jour, s'écrièrent les deux époux en s'élançant ensemble dans les bras de leur amie, puissent-ils un jour trouver une seconde Minna!

— FIN. —

UN ET UN FONT UN.

FRAGMENS

DES

MÉMOIRES D'UN NOBLE ESPAGNOL,

PAR

MADAME SOPHIE PANNIER.

UN ET UN FONT UN.

FRAGMENS DES MÉMOIRES D'UN NOBLE ESPAGNOL.

—

Marié !... Je suis marié !... Il y a dans ces mots quelque chose qui résonne à mon oreille comme le son de la cloche d'alarme, comme le bruit lointain de l'orage, comme les mugissemens de la mer en furie ! Quoi ! je suis marié !.... Quoi ! j'ai commis à une autre mon repos, mon honneur ; et cet autre est une femme, et cette femme est

Française!... Malédiction!... Que de terreur dans cette vérité! Un être faible, imprudent, léger, peut flétrir mon nom, peut déverser sur moi le ridicule et l'infamie, sans que moi, moi, Don Salvator de Lostervos, j'aie cessé de me conduire en noble Espagnol! ah! c'est une pensée à rendre fou!

Comment cela s'est-il fait? A peine je le sais. C'est comme un des délires de la fièvre qui me dévorait alors.

Nous arrivions à Bayonne; je n'avais rien promis.... Je veux la voir, avais-je répondu aux instances de mon père. A son sourire, je devinai qu'elle était belle. C'était bien cela qui m'occupait!...

Nous arrivions donc; c'était le soir. Fatigué du voyage, mon père s'était couché. Quant à moi, trop agité pour prendre du repos, j'allai promener mes inquiétudes dans la ville endormie.

J'errais au hasard, amassant dans mon esprit mille argumens contre ce mariage,

quand, du fond d'une allée obscure des cris perçans arrivent jusqu'à moi. Je cours.... Des torrens de fumée s'échappaient d'une maison, et devant l'incendie un groupe d'êtres compatissans entourait une femme à demi nue.

— Mon père ! criait-elle avec un accent brisé qui remue les entrailles ; et elle s'efforçait de rompre le cercle pour pénétrer dans ce foyer qui fut sa maison.

— Il est trop tard, lui disait-on de toutes parts.

— Mon père ! répétait-elle en forçant les obstacles qu'on lui opposait... Elle allait s'élancer !...

— Et tes enfans, Marguerite ! s'écria un homme du peuple, en poussant vers elle trois petits innocens qui s'attachèrent à ses bras, qui se suspendirent à ses vêtemens... Le choc était trop fort : la jeune femme laissa échapper un gémissement, et je la vis tomber à la renverse.

Jamais, non jamais cette scène ne s'effacera de ma mémoire! Cette fille qui ne pouvait se dévouer parce qu'elle était mère; cet élan de la nature paralysé par la nature elle-même m'offrait le combat le plus affreux qui puisse déchirer un cœur de femme.

Poussé par un de ces instincts auxquels on ne résiste pas :

— Où est-il? demandai-je; où est son père?

— Au second, sur le devant!...

M'élancer, franchir les degrés, courir sur des poutres brûlantes, tout cela fut l'affaire d'un instant. Parvenu au second étage, un râlement de mort me guida..... Le vieillard s'était réfugié à l'extrémité de la chambre, dans le seul coin qui ne fût pas encore la proie des flammes..... Pour arriver à lui, il fallut traverser un volcan. Mes vêtemens s'allumèrent; je sentis ma

peau se sécher, se tendre, puis se gonfler sur mon visage et sur mes mains; mes cheveux grésillaient; ma cervelle bouillait; je respirais du feu; mais exalté par la grandeur du péril, je sentais en moi des forces immenses.

Parvenu jusqu'au vieillard, je l'enlève comme une plume, je traverse les flammes, je franchis encore une fois les poutres ardentes.... Tout allait bien, quand j'entendis un craquement..., puis un bruit horrible...... C'était la charpente, c'étaient les murs qui s'écroulaient...... Placé en équilibre sur une solive, je restai un instant suspendu au-dessus du cratère qui alongeait vers moi ses langues de feu.... Je vis une femme à genoux; j'entendis comme un cri unique, le cri de cent voix; puis la solive manqua sous mes pieds, et je tombai sans lâcher mon fardeau.

Comment je fus retiré de cet enfer, à l'aide d'un crochet de fer, la chose est fort

indifférente. Le vieillard aussi fut sauvé : cela me console un peu de n'être pas mort.

—

J'allais périr : les médecins le disaient ; et moi, pauvre brûlé, qui sentais l'incendie dans mes entrailles, je le croyais. Quoique jeune, je n'ai jamais été enivré de la vie ; d'ailleurs, j'aimais assez cette manière de la quitter. Mais mon père, mon pauvre père allait rester seul ! Cette pensée me navrait le cœur. Un projet bizarre, enfanté sans doute par la fièvre, sourit à mon esprit malade.

Ce mariage qu'il voulait me faire contracter, c'était, disait-il, une dette d'honneur. Le père de Clara sauva jadis la vie du mien : il était mort, laissant dans une position embarrassée sa veuve et sa fille. Les enrichir sans blesser leur délicatesse, tel était le but de mon père lorsqu'il me suppliait d'épouser Clara d'Aubigneux.

Le mariage m'a toujours inspiré une terreur que je suis tenté de prendre pour un pressentiment. Si j'eusse cru vivre, cette union ne se fût pas accomplie; mais dans l'état où j'étais, qu'importaient mes répugnances? Souscrire aux désirs de mon père, le retenir au monde en lui donnant une fille à la place du fils qu'il allait perdre, telle fut mon intention quand d'une voix mourante je lui dis : Je veux épouser mademoiselle d'Aubigneux !....

—

Ce fut un triste hymen : point de fleurs, point de chants, point d'amour.... Tout le monde pleurait.... Enveloppé dans un linceul, l'époux vit s'avancer vers son lit de douleur une blanche figure de femme dont ses yeux brûlés ne pouvaient distinguer les traits; une petite main fraîche et douce fut placée dans sa main ardente; il jura fidélité éternelle, en songeant que la

mort allait venir. De son côté, la jeune épouse crut promettre une fidélité d'un jour... Tous deux se trouvèrent enchaînés pour une longue vie.

—

Qu'il fut pénible le combat que ma jeunesse eut à livrer avec la mort ! On voulait épargner à Clara le spectacle de mon agonie : elle eut le courage de résister; pendant huit jours elle resta près de mon chevet, interrogeant sans cesse les battemens de mon cœur.... peut-être pour savoir si elle était veuve....

—

Enfin, le neuvième jour, le médecin dit : Il est sauvé ! Alors Clara se précipita dans les bras de mon père, et, pour la première fois, il lui donna le doux nom de fille.... C'est par lui que j'ai su ces détails. Insensible encore à ce qui se passait

autour de moi, je ne voyais, je n'entendais rien. Le vague souvenir d'une voix douce qui pleurait, celui d'une ombre légère au souffle caressant qui se penchait souvent vers moi, voilà tout ce que le mariage m'a donné de plaisirs.

—

Lorsque je repris connaissance, mon premier soin fut d'exiger que Clara retournât chez sa mère. Je ne pouvais supporter l'idée du dégoût que ma figure devait lui inspirer, et je déclarai à mon père que je ne voulais pas me réunir à elle avant ma parfaite guérison.

Trois mois s'écoulèrent, au bout desquels les médecins se félicitèrent d'avoir opéré sur moi une cure admirable. Il est certain que je ne souffrais plus ; mais toute ma personne portait encore les horribles stigmates de l'incendie. Mes cheveux, mes sourcils n'étaient point revenus ; mon visage était

couvert de larges taches violettes et blanches; mes yeux éraillés ne pouvaient supporter qu'un demi-jour; ma peau s'enlevait par écailles : j'étais hideux, et mon père fut forcé de convenir que je ne devais pas me montrer à ma jeune épouse dans cet état.

Pour échapper aux prières de Clara, qui chaque jour me faisait demander quand elle pourrait m'aider à supporter l'ennui de ma convalescence, je me fis ordonner l'air natal, et je partis pour Madrid, après avoir écrit à *ma femme* que je désirais qu'elle vécût loin du monde et près de sa mère jusqu'au jour où je viendrais la chercher.... Elle devait habiter pendant mon absence un vieux castel, dernier débris de la fortune de son père. J'eus soin de le faire orner par tout ce qui pouvait lui rendre sa retraite agréable. De son côté, mon père avait agi noblement envers la veuve de son ami.

Nous partîmes. Le temps, secondé par la douce chaleur de nos climats, effaça jusqu'à la moindre trace de mes cicatrices; mes cheveux repoussèrent, et bientôt je crus voir dans les regards de nos jolies promeneuses du Prado que mon aspect n'avait plus rien de repoussant. Souvent mon père me demandait quand je comptais retourner à Bayonne, et il soupirait quand, d'un air dégagé, je lui répondais : *Je ne sais*. Tu peux compter avec l'avenir, me disait-il; mais moi.... Hélas! c'était un pressentiment. Je l'ai perdu celui pour qui je m'étais sacrifié; je l'ai perdu! il n'a point eu le bonheur de bénir la fille qu'il s'était choisie; mais avant de mourir il m'a fait promettre de me réunir à ma jeune épouse!...

—

J'irai... Depuis un an Clara m'attend, et pendant cet intervalle pas une plainte n'est venue me dire que son cœur a besoin

de moi.... Peut-être m'accuse-t-elle aussi d'indifférence ; peut-être, dans la solitude où j'ai relégué sa jeunesse, ses yeux appellent-ils un consolateur, un amant !... A ce penser, je sens le feu me monter au visage.... et pourtant je ne l'aime pas ! Non, mais elle est ma femme ; ce n'est pas mon cœur qui est jaloux, c'est mon orgueil !...

En présence d'un époux tout se tait, tout se régularise, les regards, les désirs ; les pensées coupables rentrent au fond de l'âme d'une femme... Comment saurai-je si mes droits ont été sacrés, si mon honneur est resté intact ? Une idée m'est venue ; elle sourit à mon imagination. Clara n'a épousé qu'un homme défiguré, une plaie vivante ; elle ne saurait me reconnaître : c'est sous un nom supposé, c'est à l'aide d'une lettre écrite par son époux, que je veux m'introduire près d'elle. En France, l'ami du mari est certain d'être bien reçu : grâce à cette

absurde coutume, j'épierai ses actions, ses regards, ses moindres mots; je fouillerai dans son âme avec ma pensée, et je saurai bientôt si je dois ratifier dans la vie ces liens qui ont été contractés dans la mort.

—

Une mission de mon gouvernement près la cour de France seconde mes projets. Je pars demain; quand je reviendrai, mon sort sera décidé. Le mariage est une chaîne indissoluble. Soit; mais je peux l'étendre de telle sorte, qu'un des bouts sera fixé au fond des Pyrénées et l'autre à Madrid...

—

Quels êtres que ces Français! Le soleil du Midi, qui brunit nos visages, passe jusqu'à nos âmes; il y fait naître les nobles sentimens, les grandes actions, les passions

ardentes. Mais eux!... leurs sentimens sont tièdes comme leur atmosphère. Rien de profond, rien d'énergique ne peut germer sous ces mines blafardes. Ils soupirent l'amour, balbutient la vengeance, et parlent de l'honneur sans changer de visage. L'honneur!... Savent-ils ce que c'est que l'honneur?... Savent-ils qu'un mot, un regard, un souffle qui l'atteint, se lave avec du sang?... Oh! combien je vois en France de gens blessés sans le sentir! combien portent le ridicule comme une parure et l'infamie comme une sinécure... On rit ici de ce qui tue chez nous...

—

...Les affaires qui m'ont amené à Paris traînent en longueur. Mon secrétaire peut me remplacer, je vais partir!... partir pour le château d'Aubigneux. Fernando m'écrira lorsque tout sera disposé; je viendrai terminer, et alors... alors je saurai si je

dois bénir mon sort, ou traîner toute ma vie des chaînes abhorrées...

—

Je l'ai vue!... Elle ne possède pas la grâce légère, le teint chaud, le regard auré de nos piquantes Espagnoles. C'est une véritable fille de la Gaule, une vierge d'Ossian toute formée de brouillards. Elle est belle pourtant... Mais je n'ai point aperçu dans ses yeux l'éclair que jette une âme forte; je n'ai point vu sur son visage les traces profondes de la pensée: ses yeux brillent, mais c'est comme un rayon de soleil dans un jour froid. Rien qu'à la voir, cette faible femme ne me comprendra pas!...

—

J'avais passé deux jours entiers dans une chaumière située à peu de distance du vieux castel, explorant les montagnes, ou plutôt reculant comme un faible enfant

devant la destinée... Le domestique que j'ai pris à Bayonne ne me connaît que sous le nom d'Alvar de Mochado. C'est Alvar de Mochado qui a fait demander à madame d'Aubigneux la permission de se présenter chez elle. Cette permission obtenue, il a fallu me rendre au château. Madame d'Aubigneux était seule, et son accueil fut assez froid, jusqu'au moment où je déclarai, en rougissant, que j'étais l'ami de Salvator de Lostervos, envoyé par lui et chargé de ses commissions. Alors ça été des cris de surprise, des transports de joie, des acclamations sans fin : les femmes n'ont point de mesure ; elles font trop ou trop peu pour leur dignité.

—Soyez le bienvenu, monsieur!... et mon gendre!... comment se porte mon gendre?... où est-il?... que fait-il?... quand viendra-t-il?... Et chaque question était interrompue par un coup de sonnette qui me dispensait de répondre.

Un domestique est entré.

— Dites à ma fille, à *madame de Lostervos*, que je la prie de descendre au salon.

J'ai tressailli! mon nom appliqué à une autre! Il me semblait que c'était un vol, une sorte d'usurpation... Hélas! il est trop vrai, elle s'appelle madame de Lostervos... Mais qu'elle y prenne garde, ce nom est une charge bien lourde; si elle ne sait pas le porter, elle sera écrasée par lui.

Clara est entrée. Une taille élancée, des cheveux couleur d'or, des traits à demi formés, des yeux bleus qui regardent souvent le ciel. J'aurai de la peine à m'accoutumer à ce genre de beauté.

Je me suis avancé vers elle; j'ai dit que don Salvator, *que mon ami*, sachant que je comptais faire quelque séjour dans les Pyrénées, m'avait autorisé à lui offrir mes hommages... Elle a rougi; sa main tremblait en prenant la lettre que je lui présentais. De mon côté, j'étais ému, vivement

ému. C'était donc là ma femme; elle était devant moi celle qui doit exercer tant d'influence sur mon bonheur, celle qui m'a juré amour, obéissance, et fidélité!...

—

En dépit du soin que j'ai pris de recommander dans mes lettres qu'on fît *à mon ami* un accueil distingué, Clara n'a point encore quitté le ton de froide politesse avec lequel elle m'a reçu. Sa mère paraît s'être chargée exclusivement de me faire les honneurs du château. Grâce à son intervention, j'ai trouvé asile chez un vieux voisin qui ne se lasse pas de s'étonner de l'absence de don Salvator, et de me répéter que Clara est un ange. Pour échapper à la censure indirecte de ce brave homme, je passe mes matinées à courir le pays, et mes soirées à étudier le caractère indéchiffrable de Clara.

—

Hier, j'ai fait transporter au château une cassette toute remplie de brillans hochets *que mon ami* m'a chargé d'offrir à ces dames. Soit dissimulation, soit indifférence, Clara m'a paru attacher peu de prix aux dons de son époux. Cependant un éclair de joie a brillé dans ses yeux lorsqu'elle a vu sur un cachet, formé d'une pierre précieuse, les armes des Lostervos réunies à celles des d'Aubigneux. Semblable à ces jeunes épousées qui aiment à se parer d'un titre, Clara se souvenait sans doute en ce moment qu'elle était la femme d'un grand d'Espagne; mais ce souvenir de vanité n'a pas été jusqu'à son cœur. Ce n'est pas elle qui a dit : quand viendra-t-il? Ce n'est pas elle qui s'est informée de la position, des goûts, des habitudes de son époux. Distraite et rêveuse, elle paraissait écouter à peine les réponses que j'adressais à sa mère, et cependant je parlais de la faveur dont Salvator jouit à la cour; je parlais de l'hon-

neur, de l'éclat qui entoure ce nom... Décidément cette jeune femme est un bloc de marbre, une statue d'albâtre.... cela n'a point d'âme.

—

Tous les jours je la vois et ne suis pas plus avancé que le premier jour ; l'observation n'a point de prise sur Clara : c'est une énigme qui n'a point de mot. Jamais l'amour, jamais la douce intimité ne pourra s'établir entre moi et elle. Je crois qu'elle me hait.... par instinct peut-être..... Elle est toujours prête à sortir quand j'arrive ; elle pâlit sous mon regard ; elle évite de me parler, de me répondre... Rien d'elle à moi, rien qui m'annonce qu'elle soit capable d'exaltation, d'enthousiasme, de dévouement. O mes aïeux! est-ce donc là la mère que je dois donner à vos descendans ?

—

..... Je me trompais ; son cœur est aimant. Hier, au sortir de table, sa mère a été frappée d'une fausse apoplexie. Jamais je n'ai vu d'inquiétude plus vive et de larmes plus belles que celles de Clara. A genoux près du lit où on avait déposé madame d'Aubigneux, elle disait qu'elle voulait mourir si elle perdait son seul appui, son unique amie... Ah ! je le vois, toutes ses affections sont concentrées dans un seul sentiment, et quelquefois il me semble que les choses sont bien ainsi. Les fleurs se fanent aux orages : mon amour la tuerait.

Cependant l'état de madame d'Aubigneux se prolongeant, Clara s'est écriée avec toute l'énergie du désespoir :

—Un médecin! un médecin!.... Je donnais ma vie pour avoir un médecin...

En entendant sortir pour la première fois des paroles passionnées de cette bouche si timide, j'ai frémi... Mais ne voulant confier à personne l'accomplissement du premier

désir qu'elle a exprimé devant moi, je me suis précipité hors du château, et prenant pour guide le premier venu, j'ai couru, j'ai volé chez le docteur. Il demeure à une demi-lieue. En allant, la crainte de ne pas le trouver chez lui; en revenant, celle d'arriver trop tard, oppressait mon cœur et précipitait mes pas. En vain le docteur essoufflé me demandait grâce; je le priais, je l'entraînais; je l'aurais porté plutôt que de lui accorder un instant de repos. Enfin nous sommes arrivés épuisés, haletans, couverts de sueur. Du plus loin qu'elle nous a vus, Clara est accourue.

— Venez, docteur; ma mère a repris connaissance, mais je tremble encore... Si c'était une maladie... une maladie dangereuse!... Oh! mon Dieu!... Et ses mains jointes, ses yeux levés au ciel, traduisaient la plus ardente prière.

Le médecin est entré avec elle dans la chambre de la malade. Au bout d'un quart

d'heure ils sont revenus. Le visage de Clara rayonnait de joie. Oh! comme le bonheur lui sied bien ! qu'elle était belle !

— Vous pouvez être tranquille, disait le docteur, cet accident n'aura point de suites: je vais la saigner, et demain elle sera tout-à-fait rétablie.

En entendant ces mots, je me suis avancé, et prenant la main du docteur, je l'ai serrée avec émotion.

—Monsieur, m'a dit cet excellent homme, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; mais je vous estime, parce que je suis sûr que vous êtes bon... Si vous saviez, a-t-il ajouté en s'adressant à Clara, de quel train il m'a fait aller ! Sa mère, sa propre mère eût été en danger qu'il n'eût pas montré plus d'inquiétude.

Clara m'a remercié par un regard, puis d'une voix émue :

— Monsieur de Mochado, il faut vous retirer, m'a-t-elle dit; vous avez besoin

de repos... Demain, dès le matin, je vous enverrai des nouvelles de ma mère.

Je voulais attendre l'effet de la saignée... Elle s'est montrée inflexible. Pourquoi rester? disait-elle, le docteur n'a-t-il pas dit que nous pouvions être tranquilles?

Nous... Pour la première fois, elle m'associait à elle dans sa pensée; pour la première fois aussi il m'a semblé que je pourrais l'aimer.

—

Clara ne me fuit plus; l'intérêt que j'ai pris à l'indisposition de sa mère a rompu la glace que sa réserve avait placée entre nous. Maintenant elle ose penser, elle ose parler devant moi: je n'avais pas l'idée d'une telle innocence. Femme et vierge à la fois, son âme est aussi pure qu'elle-même. Un voile de pudeur lui cache les devoirs et les plaisirs du mariage. Soumise sans efforts, elle attend un époux comme on attend un

ami absent; elle est prête à le suivre, à l'aimer... Sa pensée ne va pas au-delà. C'est fort bien; mais qui m'assure que ce cœur qui s'ignore ne s'animera pas pour un autre!.. un autre Dieu du ciel!.. un autre!.. Non, mais pour moi! pour moi, qu'elle doit craindre et fuir... pour moi qui suis un homme, un jeune homme! Déjà ses regards s'adoucissent, ses manières deviennent plus accueillantes. Hier elle m'a grondé d'être venu plus tard qu'à l'ordinaire... Se pourrait-il qu'oubliant ses sermens... Oh! mon esprit, vous êtes aussi trop ombrageux! Clara est femme; je suis un accident dans sa vie monotone; mon admiration la fait jouir de sa beauté : voilà tout.

—

C'était hier la fête de madame d'Aubigneux : j'ai profité de cette occasion pour faire transporter au château des arbustes de toute espèce. L'innocente joie de Clara m'a

charmé ; il était facile de voir qu'elle ne s'attribuait nullement cet hommage. En revanche, madame d'Aubigneux n'a point douté qu'elle n'en fût l'objet. Fiez-vous aux belles-mères !..... Confiez-leur votre honneur ! elles vous en rendront bon compte. Celle-ci voit en moi l'ami de son gendre ; mais ce titre est-il donc une sauvegarde ?... M'empêche-t-il d'avoir des yeux? Empêche-t-il Clara d'avoir un cœur ?... Et lors même qu'elle croirait à la loyauté d'un noble Espagnol, doit-elle exposer le repos de sa fille ?

—

. . . . Qu'elle était aimable ce soir! Assise sur un tabouret, elle tenait une des mains de sa mère, et la passait sur ses joues rosées comme un enfant avide de caresses ; puis elle la baisait ; puis elle penchait sa jolie tête sur les genoux de madame d'Aubigneux, en attachant sur elle des regards

pleins de tendresse... Je ne sais pourquoi, mais cette petite scène me faisait mal.

— Vous aimez trop votre mère, lui ai-je dit; Salvator en sera jaloux!...

Elle a souri. — Salvator jaloux!... oh! je ne suis pas si heureuse!

— Il n'a donc point un cœur comme le mien... Si j'aimais ma femme, je voudrais ses regards, ses pensées, sa vie tout entière!...

Elle m'a regardé d'un air étonné. — Je sais, ai-je continué avec un rire amer, je sais que l'amour des Français est moins exigeant; mais en Espagne nous ne concevons pas la passion sans jalousie.

Madame d'Aubigneux s'est récriée; elle a entassé force lieux communs sur l'estime, sur la confiance, qui fait le bonheur des époux. Je n'ai pas pris la peine de combattre son opinion. Clara était rêveuse... Était-ce à son époux qu'elle pensait?... Sans doute; n'a-t-elle pas dit: Je ne suis

pas si heureuse !... La jalousie de Salvator un bonheur... Ah! Clara, le ciel te préserve de l'exciter jamais !

—

Sa mère, son aveugle mère, semble se plaire à exposer sa vertu. Ne s'est-elle pas avisée ce matin de me prier de donner à Clara des leçons de guitare! M. de Lostervos, a-t-elle dit pour me déterminer, sera bien agréablement surpris de trouver chez sa femme ce talent cher à tout Espagnol.

Oh! certainement! donner pour maître de musique à une femme de vingt ans un jeune homme qui a le droit de tenir, de poser les doigts de son écolière sur des cordes sonores, de chanter avec elle des paroles d'amour, et d'émouvoir son âme par les charmes de l'harmonie, c'est préparer à un mari des surprises bien agréables!... J'étais d'une humeur!... Cependant j'ai promis... Avant de lui donner ma vie à

torturer, mon cœur à briser, n'est-il pas prudent d'essayer ses forces, et de me faire à moi-même tout le mal qu'un autre pourrait me faire?...

—

Je ne soupçonnais pas l'empire que peut exercer sur une âme fortement trempée, une créature douce et timide. Une Espagnole ne saurait se résoudre à cacher ses attraits; on la connaît dès qu'on la voit. Oh! qu'il y a bien plus de charme à découvrir chaque jour un talent, une grâce, une beauté nouvelle!... Quelle science, quel pays inconnu peut offrir à l'homme de plus riches explorations, que le cœur d'une Française avec ses mille nuances, ses mille délicatesses qui viennent vous surprendre, et qui vous enchaînent par des liens imperceptibles? Ah! c'est en vain que je voulais conserver mon indépendance; tu as vaincu, Clara: je t'aime...

oui, je t'aime de toutes les puissances de mon âme!... Mais plus j'apprécie le trésor que je possède, plus je le veux intact. Pour que tu sois l'orgueil et la joie de ma vie, il faut que tu tombes dans mes bras aussi pure, aussi innocente, que lorsque ta mère te reçut pour la première fois dans les siens.

—

Elle sait que j'attends des nouvelles qui doivent me conduire à Paris. Hier, en nous promenant dans l'allée de tilleuls qui sert d'avenue au château, je parlais tristement de mon départ.

— Nous vous verrons au retour, m'a-t-elle dit en soupirant; puis elle a ajouté : c'est singulier, avant que vous vinssiez ici, j'étais heureuse, il ne me manquait rien; et quand vous n'y serez plus, je sens qu'il me manquera quelque chose... On s'accoutume si facilement à la présence d'un ami!

Tandis qu'elle parlait ainsi, je la con-

templais en silence, et je ne sais quelle fièvre d'amour faisait battre mon cœur... Cette taille, ces bras, ces mains, tout cela est pourtant à moi, pensais-je... et dans un transport de tendresse, j'allais la serrer dans mes bras, quand un jardinier est venu lui présenter des fleurs. Grâce à cette interruption, mon secret est resté dans mon sein; il n'en doit pas sortir encore. Ses regards, ses accens, m'avaient enivré : mais à cette heure où je ne subis plus l'empire de sa beauté, à cette heure où chaque jour ma jalousie demande à ma mémoire tout ce que mon amour lui a confié, je tremble à me ressouvenir de ces paroles qui m'enchantèrent au moment où elles furent prononcées... « *Avant que vous vinssiez ici, il ne me manquait rien!*... « Quoi! rien... pas même la présence de son époux!... « *Quand vous n'y serez plus, je sens qu'il me manquera quelque chose*... » Ainsi l'étranger est déjà plus nécessaire que le

mari! Imprudente Clara!... Il est vrai que le nom d'ami est venu atténuer l'importance de cet aveu. Mais peut-elle s'y tromper? est-on jamais l'ami d'une femme de vingt ans?... Non, Clara, non; il faut que tu le saches: je suis ton amant, et c'est à ce titre que tu dois m'accueillir ou me repousser...

—

... Séducteur!.. séducteur de ma femme!... ce seul mot me fait frissonner; en le prononçant, ma main se porte involontairement sur la garde de mon épée, et puis je ris de ma folie... Cependant j'éprouve une répugnance invincible à lui parler d'amour. Sa mère, sa discrète mère, a toujours quelque ordre à donner dans le courant de la journée: alors nous sommes seuls... Eh bien! en ces momens j'ose à peine la regarder: il me semble que ma déclaration va flétrir sa couronne de

fiancée, qu'elle sera moins pure après l'avoir entendue... Et puis, j'ai peur!... Si elle allait m'écouter sans colère!... La présence de sa mère me rend mon courage : j'ose alors jouer de mille manières le rôle d'un amant discret. Hier, en cueillant une rose, elle s'est piquée ; une goutte de son sang est tombée sur une fleur : je m'en suis emparé, et je l'ai cachée dans mon sein. Sa mère n'a rien remarqué ; mais elle!... en vain affecta-t-elle de porter ses regards ailleurs ; elle avait vu!... et je n'ai remarqué sur sa figure ni indignation ni colère ; je crois même... oui, je suis sûr que sa voix était, en me parlant, plus douce encore qu'à l'ordinaire!.. est-ce qu'elle oserait m'aimer, la perfide?... Si je le croyais!... Eh bien! que ferais-tu, pauvre insensé? contre qui se tournerait ta fureur d'époux?... Est-ce contre ton rival? mais tu ne peux le frapper sans t'anéantir. Serait-ce contre ta femme? mais l'amant

retiendrait le bras de l'époux !... Non, l'honneur parlerait plus haut que l'amour !..

—

Depuis que je l'aime avec passion, mes craintes et mes désirs forment dans mon esprit une confusion inextricable. Sa froideur me désole, et sa douceur me tue. Me repousse-t-elle, mon cœur se serre ; m'accueille-t-elle avec un sourire, mon front se couvre de rougeur. Lorsqu'elle arrête sur moi son beau regard, dans lequel je crois lire tout ce que je sens, un transport de joie me saisit, et puis l'honneur vient, qui, comme un larron, me dérobe mes jouissances, et en fait des instrumens de torture. Quelquefois je voudrais, oui je voudrais m'introduire dans son cœur sans que son époux le sache... Mais il est là... toujours là, ce juge sévère. Aussi, quand elle me parle avec sa voix si tendre qu'elle ressemble à une caresse, je suis prêt à lui

dire : Tais-toi, Clara, tais-toi... Salvator nous voit! Salvator nous entend!... Mais hélas! le charme, ou plutôt le supplice de ce soupçon d'amour, s'évanouit bientôt. C'est là bonté de Clara qui s'intéresse à moi, ce n'est pas son cœur. Elle voit que je souffre; elle voudrait étendre jusqu'à moi le don de consoler qu'elle possède si bien. Mais que sa mère l'appelle ou qu'une occupation la réclame, elle me quitte sans regrets!... Non, elle ne m'aime pas, car elle ne craint plus de répéter devant moi, qu'elle désire la présence de son époux. La cruelle! ne disait-elle pas hier qu'elle voulait aller le rejoindre.

— Croyez-vous, me demandait-elle, que Salvator blâmerait une désobéissance qui lui prouverait le besoin que j'éprouve de vivre sous sa protection?

— Madame, ai-je répondu, ce n'est pas sans motifs que Salvator se prive du bonheur de vous appeler près de lui. Honoré

de la confiance de son souverain, il est, depuis un an, chargé d'importantes missions qui le tiennent souvent éloigné de Madrid; et vous comprenez qu'il ne serait pas convenable que vous arrivassiez chez lui dans un temps où il est absent.

— Mon Dieu! qu'il vienne donc! a repris Clara en laissant tomber ses bras à ses côtés; mon courage s'use à l'attendre. Autrefois j'étais confiante: chaque matin je m'éveillais avec un sentiment de joie de renaître à l'espérance. Depuis quelque temps j'ai perdu cet espoir qui remplissait mon avenir des rêves les plus doux. Je ne sais pourquoi, mais il me semble que je suis condamnée à souffrir!... à souffrir long-temps... Quelquefois je voudrais mourir... Mon âme est pure; je serais heureuse, et Salvator serait libre.

Ces douces plaintes pénétraient au fond de mon cœur; elles y excitaient la pitié, le remords, et qui sait jusqu'où m'eût en-

traîné le besoin de la consoler, si sa mère n'était venue se jeter entre elle et moi !

Exaspérée par la tristesse de Clara, madame d'Aubigneux s'est répandue en reproches amers contre Salvator ; à l'entendre c'est un barbare, un tyran indigne de la tendresse de sa femme. Elle a gémi, elle a pleuré sur la jeunesse de sa fille condamnée à l'obscurité. En vain Clara, sentant toute l'inconvenance de cette scène, s'efforçait-elle de l'interrompre ; les digues de sa colère étaient lâchées. Loin de craindre mon indiscrétion, elle m'a pris à part, me traduisant devant moi-même, et me demandant si sa fille méritait les dédains d'un époux.

Peu disposé à soutenir une longue discussion sur ce chapitre, je me suis contenté de répondre que Salvator viendrait sans doute bientôt justifier sa conduite, et j'ai ajouté qu'en bonne justice on ne devait pas le condamner avant de l'avoir entendu.

...Hier Clara était triste et souffrante ; sa pâleur, ses yeux demi-clos, lui prêtaient des grâces nouvelles. Jamais je ne l'avais trouvée si belle : plongé en une sorte d'extase, je laissais peser mes regards sur elle, et je me plaisais à voir son âme se débattre contre l'espèce de fascination que j'exerçais. Pour se soustraire à une position dont elle sentait peut-être le danger, elle me pria de lui conter quelque vieille légende espagnole. J'obéis ; et pour la première fois, Clara entendit sortir de ma bouche le langage de cette passion qu'elle doit lire dans mes yeux. Oh ! comme son sein s'agitait ! quelle ardeur colorait ses joues, lorsque je lui peignis la force, le dévouement, la sublimité du véritable amour! avec quel intérêt elle m'écoutait! avec quelle éloquence ses yeux redisaient après moi : Oui, l'amour, c'est la vie de la vie ! l'amour, c'est le ciel sur la terre ! l'amour, c'est le bonheur!

Misérable ! quelle source d'idées et de

pensées coupables j'ai fait naître dans ce cœur de femme! Ah! ma raison était perdue: je n'étais plus son époux; je parlais, je sentais en amant; j'étais heureux de la séduire, de la sentir venir à moi; et si sa mère n'eût pas été là, j'aurais mis mon bonheur à me déshonorer!... Toutefois, mon esprit se vengeant de mon cœur, j'ai séparé les deux amans au plus fort de la passion, et voulant accorder toute satisfaction à Salvator, j'ai fait tuer par un rival jaloux le héros de mon histoire. A ce dénouement imprévu, Clara fut attendrie.

— Ah! je ne les plains pas, a-t-elle dit; ils sont morts, mais ils ont aimé!... Et deux perles liquides ont coulé de ses yeux sur la table de marbre qui nous séparait... et j'ai recueilli ses larmes avec mon mouchoir... et je l'ai porté à mes lèvres avec un mouvement passionné.

Frappée comme par une commotion électrique, Clara s'est levée.

— Où vas-tu donc? lui a demandé sa mère, qui faisait de la tapisserie dans l'embrasure d'une croisée.

— Moi, maman.... je ne sais.... j'ai besoin d'air!.... Je vais.... je vais cueillir des fleurs pour renouveler ma jardinière.

Je voulais la suivre. — Oh non, m'a-t-elle dit en étendant la main vers moi. Et je suis resté debout près de la fenêtre, la suivant de l'âme et des yeux, et serrant sur mon cœur ce mouchoir devenu si précieux.

Des larmes et du sang! voilà donc les seuls gages d'amour que je possède!.... serait-ce un présage, grand Dieu !.... des larmes et du sang!... Un noir pressentiment agitait mon esprit. Elle sera malheureuse... malheureuse par ma faute, me disais-je; je n'ai point en moi ce qui peut faire le bonheur d'une femme. O Clara! chère Clara! n'y aurait-il donc dans cette union contractée sous les auspices de la mort, que du sang et des larmes?.... Je

devrais parler.... je devrais fermer un abîme que ma jalousie a creusé sous tes pas; mais le repos de ma vie entière serait anéanti: car le doute, le doute rongeur, plus affreux peut-être que la certitude, me poursuivrait jusque dans tes bras.

Clara est revenue; désirant la ramener dans nos relations habituelles, je lui ai adressé je ne sais quelle question oiseuse. Elle m'a regardé avec une expression... c'était de l'étonnement, de la colère, du mépris.... du mépris!.... Clara, prends-y garde, je veux ta colère; mais ton mépris.... je ne le supporterais pas. Par un sentiment de fureur j'ai porté mon poing à mon front, Clara s'est détournée, mais elle a pâli; et succombant à ses émotions, elle s'est assise près de sa mère en laissant échapper des plis de sa robe blanche la moisson de fleurs qu'elle venait de cueillir; alors sa main s'est perdue dans les boucles de ses cheveux; son regard est devenu

fixe, et son âme s'est retirée dans ce monde intérieur qui vit en nous.

J'étais heureux; un silence tout plein de pensées établissait entre elle et moi je ne sais quels rapports mystérieux et doux, lorsque sa mère nous a jetés de ciel en terre, en lui disant :

— Je parie que tu penses encore à Salvator?

Salvator ! ce nom est venu réveiller mon honneur qui sommeillait. Clara a tressailli comme une personne qu'on surprend en faute.... Non, ce n'était pas à son époux qu'elle pensait, c'était à son amant, c'était à cet infâme qui, abusant de l'hospitalité, est venu ternir son innocence, et troubler la paix de son cœur!... Que je le hais!... Se peut-il que Clara ne le haïsse pas?... Où donc est sa vertu, où donc est son honneur, si elle ne se révolte pas contre la plus insigne trahison?... Quoi! celui qui se dit l'ami de son époux, ose la regarder avec

amour! et l'indignation ne brille pas dans ses yeux! il ose recueillir ses larmes, et elle ne le chasse pas honteusement de sa présence!... Sans doute elle attend ses aveux... elle les désire peut-être... Eh bien! je parlerai; je lui dirai : Je t'aime!... oui Clara, tu liras enfin dans mon cœur, tu me verras gémir et soupirer à tes pieds; mais tremble en m'écoutant, car ton époux recueillera pour la vengeance chacune des faveurs que tu accorderas à ton amant. . . . .

—

. . . . . Il faut partir : Fernando m'écrit que les négociations que j'ai entamées à Paris ne peuvent se terminer sans moi. Jamais devoir ne m'a paru si pénible à remplir, partir sans savoir si le souvenir de l'époux est un refuge suffisant contre les dangers de l'absence. Oh non! avant de quitter ces lieux je veux lire au fond de son cœur.

En recevant la nouvelle de ce départ

précipité, Clara n'a montré aucune émotion. Plus libre dans la manifestation de ses sentimens, madame d'Aubigneux s'est écriée que le séjour de la campagne allait leur paraître bien triste, et elle m'a fait promettre de séjourner encore quelque temps dans les montagnes avant de retourner à Madrid. Clara n'a point ajouté un seul mot aux instances de sa mère ; mais elle a rougi quand j'ai répondu que bien certainement je ne repasserais pas les Pyrénées sans venir prendre les commissions de ces dames pour l'Espagne.

Cette soirée m'a été douce. Recueillie en elle-même, Clara parlait peu ; sa mère se montrait au contraire plus affectueuse que jamais. Au moment du départ madame d'Aubigneux s'est attendrie. — Je reviendrai bientôt, lui ai-je dit en l'embrassant ; puis me tournant vers Clara qui, froide outre mesure, révélait sa sensibilité par le soin qu'elle prenait de la cacher, j'ai balbutié

quelques mots en m'inclinant sur la main qu'elle me tendait.

J'étais ému, et cependant, pour moi du moins, le moment des adieux n'était point arrivé. Ah! ce n'est pas ainsi que je puis la quitter!... ne faut-il pas que je lui laisse un long souvenir? ne faut-il pas que je lui révèle mon amour... tout mon amour?...

Chaque matin, par ordonnance du médecin, ma Clara va prendre le lait dans une ferme peu distante du château. Ayant eu occasion de rendre service au fermier, j'irai demain sous le spécieux prétexte de lui offrir de nouveaux secours. Oui, Clara, demain pour la première fois tu liras dans ce cœur qui t'appartient; demain tu entendras sortir de mes lèvres le langage de la passion la plus ardente qui fut jamais.

—

J'ai parlé!... et tous les tourmens de l'enfer sont dans mon sein! J'ai parlé, et je

suis le plus malheureux des hommes! L'amour, la jalousie, les regrets, la crainte, le remords, toutes les passions enfin, semblables à une meute en furie, s'acharnent après moi; elles me poursuivent, elles me harcèlent, elles me dévorent le cœur!... O Clara! ingrate, insensible Clara! devais-tu me traiter ainsi? . . . . .

Lorsque j'arrivai à la ferme, elle venait de se retirer dans une salle basse, et caché par un rideau de verdure, j'ai pu la contempler sans être vu d'elle. Insensé! n'allai-je pas m'imaginer que c'était mon départ qui soulevait son sein, que c'était mon départ qui causait la tristesse profonde répandue sur ses traits! Encouragé par ces trompeurs indices, j'ai osé pénétrer dans cette chambre où elle était seule. Dieu! quelle terreur l'a saisie en me voyant paraître!

—Don Alvar!... vous ici! s'est-elle écriée. Elle se levait pour me fuir; mais les forces

lui ont manqué... elle est retombée sur un siége.

— Oui madame, c'est moi! c'est don Alvar qui, prêt à vous quitter, peut-être pour toujours, n'a pu se contenter de vos froids adieux. Quel que soit le sort qui m'attend, j'ai besoin de votre compassion, j'ai besoin d'imprimer encore une fois dans mon âme, cette voix, ces regards, ces traits dont le souvenir ne me quittera plus.

— Don Alvar.... ce langage....

— Est celui de l'amour le plus vrai, le plus tendre..... Ah! ne me fuyez pas..... Ecoutez-moi, Clara; il y a si long-temps que j'aime et que je me tais!

Et tombant à ses pieds, j'ai laissé s'échapper de mon cœur tout ce que peut inspirer une passion long-temps comprimée. En ce moment, j'en jure par le ciel, toute idée d'épreuve s'était évanouie; je n'avais qu'un désir, un sentiment, une pensée! Être aimé de Clara... être aimé pour moi-

même !... Mais elle !... forte de son indifférence plus encore que de sa vertu, elle s'est levée grande et fière, et d'une voix émue d'indignation :

— Don Alvar, levez-vous, m'a-t-elle dit. Je me suis levé le cœur glacé par ces froides paroles. — Sortez, a-t-elle ajouté ; et je suis sorti humilié, confondu, désespéré.... Où donc cette timide jeune femme a-t-elle pris ces regards, ces accens, qui m'ont atterré ?.... Je ne sais, mais il est certain que j'ai tremblé devant elle.

Mon cheval m'attendait à la porte de la ferme ; je me suis jeté dessus, et lui laissant la bride sur le cou, j'ai franchi comme un fou les rochers, les torrens, les précipices, demandant à coups d'éperon à mon bon andalou de m'affranchir de la vie par un faux pas. Mais le noble animal ne m'a pas compris, et son ardeur baissant avec le jour, je me suis retrouvé, sans savoir comment,

rendu au gîte, dont son instinct lui avait indiqué le chemin.......

—

Elle ne m'aime pas!.... Que faire maintenant de la vie?..... Elle ne m'aime pas!... Insensé! tu la voulais forte, et voilà que tu pleures!... Eh bien oui! je pleure des larmes de sang! Qui peut expliquer les inconséquences, les bizarreries du cœur? —Hélas! la frénésie de mon amour a étouffé cette autre frénésie que je ne conçois plus.... L'honneur, la vertu sont sauvés, mais le bonheur est à jamais perdu. Elle ne m'aime pas!....

—

.....Me voici sur la route de Paris. Chaque tour de roue qui m'éloigne d'elle augmente mon découragement. Il y a des instans où je suis tenté de faire tourner bride... L'éloignement, c'est comme l'avenir: on

n'ose s'y fier.... Mais, hélas! pourquoi là-bas plutôt qu'ici?.... Irai-je m'exposer encore à sa colère, à ses dédains?.... Je sais bien que je n'ai qu'un mot à dire pour être reçu en maître; mais Salvator est-il tombé si bas, qu'il ne puisse être aimé que par contrat?.... Réclamer cette foi jurée, cet amour de devoir qui m'attend, cela serait sage peut-être; l'orgueil de Clara serait satisfait.... Mais le mien, mais mon cœur qui rêvait le bonheur du ciel...O mes douces illusions! vous m'avez gâté la réalité; un sentiment raisonné ne peut plus me suffire, et j'abjure tous mes droits, s'ils ne sont pas concédés par l'honneur! . . . . . .

. . . .

—

.....Rien n'avance, rien ne se termine; enchaînée depuis plus de deux mois à une vaine formule, ma vie est comme suspendue.... Mais dans une question où la di-

gnité de mon souverain est engagée, je ne dois pas céder. Qu'il me tarde de m'affranchir de ces chaînes dorées si lourdes à porter ! Autrefois mon orgueil eût été flatté des honneurs qu'on m'accorde ici ; maintenant tout ce qui ne va pas à mon cœur ne m'inspire que du dédain.

Eh ! que m'importent à moi les intrigues des grands ou la bassesse des petits ? Que m'importent les grâces, les faveurs et les déceptions des cours ? j'ai mis ailleurs mon ambition !

Ces Français, ils s'étonnent de mon silence, de ma gravité. Pauvres gens tout en dehors, vous ne soupçonnez pas les orages qui se cachent sous ce sérieux de costume ! ces hommes qui s'échauffent à froid, qui suent de la glace, ils ressemblent à ces rivières qui coulent pour tout le monde. Moi, je suis un de ces volcans qu'on ne connaît que lorsqu'ils font explosion. Comme ils riraient, ces habiles moqueurs, s'ils sa-

vaient que mon âme, cette âme si fière, est emprisonnée dans une pensée ; s'ils savaient que moi, qui regarde en pitié leurs petites passions, leurs petites intrigues, je suis passionnément amoureux, et de qui?... de ma femme!... ils diraient que je suis fou... Eh bien! oui, je suis fou!... Mais allez donc dire à cet ambitieux qui rêve le pouvoir, à cet auteur qui postule l'académie, à cet étudiant qui vient d'enfanter un système ; allez leur dire que leurs projets sont faux, ils poursuivront leurs projets, sans s'inquiéter de votre opinion; et ils feront bien, car eux seuls connaissent la force de l'impulsion qui les fait agir. . . . .

. . . .

—

...Grâce au ciel, tout est terminé : j'ai pris hier mon audience de congé; je pars demain. Fernando ira porter à Madrid les dépêches dont je suis chargé, et puis il reviendra at-

tendre mes ordres à Bayonne... Je vais donc m'enivrer encore de ses regards, de ses accens!.. Je tremble en songeant que ces quelques jours que j'accorde à ma faiblesse seront peut-être les derniers; car mon parti est pris, irrévocablement pris. Si mon retour ne lui cause aucune émotion, si elle reste insensible devant ma tristesse, s'il n'existe enfin dans son cœur aucun intérêt, aucune sympathie pour moi, je m'éloigne en silence, et Clara ne saura jamais que j'avais le droit d'exiger un amour que je n'ai pas su lui inspirer.

—

Je sème l'or, je brûle le pavé. Accoutumé à mon flegme espagnol, Fernando s'étonne de l'irritation que me cause le moindre retard. Ah, Fernando! tu ne sais pas que ma vie est au bout de cette route que je dévore de la pensée... Va porter à Madrid ce traité qui sans doute me vaudrait

de nouveaux honneurs, si je voulais poursuivre la carrière diplomatique, et dis-leur que Salvator, dégoûté du monde et des cours, ne veut plus rien, n'attend plus rien des hommes !

—

...Je l'ai revue !... et le ciel a permis que notre première entrevue se passât loin de tous les yeux. Je l'ai revue !... Je frissonne encore en songeant à mon émotion, lorsque je l'aperçus au détour du sentier qui circule sur la montagne où est assis, comme un géant de pierre, le château d'Aubigneux.

Voulant surprendre les impressions de Clara, je n'avais pas fait prévenir ces dames de mon retour. J'allais donc, tout rempli d'elle, me rappelant un mot, un regard, un soupir, et puisant dans mes souvenirs je ne sais quel espoir d'amour. Tout à coup je crois voir... je vois une femme élégante et svelte se détacher sur le flanc vert de la

montagne : j'approche doucement... A demi couchée sur la bruyère en fleurs, une femme confiait à des tablettes je ne sais quels pensers qui faisaient couler ses larmes. Je ne pouvais distinguer ses traits; mais des cheveux blonds qui s'épandent sur un cou blanc, une taille élégante, un petit pied qui soulève les plis d'une robe... C'est elle!... c'est ma Clara!...

Palpitant de crainte et d'amour, je m'élance à ses pieds..... O bonheur! ce n'est pas de l'effroi que je lis dans ses yeux, c'est de la surprise, c'est du plaisir.

— Don Alvar! quoi! c'est vous?... vous enfin! Ah! je n'espérais plus vous revoir. Et se penchant vers moi, elle cachait sur mon épaule la rougeur qui couvrait son front. Moment d'éternel souvenir! Elle était dans mes bras, cette femme adorée; son cœur battait contre le mien; je respirais son âme, et Clara ne me repoussait pas!... Ah! je pouvais mourir, j'avais vécu!... Des

idées confuses de ciel ouvert, d'ange sur terre, et d'amour sans fin, traversaient mon esprit... C'était un enivrement trop fort, un bonheur trop grand pour ce monde : un nuage couvrit mes yeux; mes bras cessèrent de la soutenir ; ma tête défaillante tomba sur ses genoux!... Sa voix, sa douce voix me rappela dans la vie.

— Don Alvar, qu'avez-vous? s'écriait-elle; oh! parlez, je vous en supplie! — J'élevai mes regards vers elle : Est-ce bien vous, Clara?... Oui, c'est vous qui daignez m'écouter sans colère, qui ne m'accablez plus de vos mépris!

En reportant son esprit au jour de nos adieux, ces mots avaient fait évanouir la joie qui brillait sur son visage; un nuage passa sur son front; son maintien devint sévère : elle ouvrait la bouche pour me répondre...

— Ne parlez pas, Clara, ne parlez pas..

vous allez m'ôter mon bonheur. Illusion ou réalité, laissez-moi croire que vous m'avez pardonné, que vous me plaignez, que vous...

—A quoi bon rappeler un moment d'erreur que je veux oublier? Don Alvar, vous le savez, je ne m'appartiens plus... mais si je dois repousser avec sévérité un amour qui m'offense, je puis avoir pour vous la tendre affection d'une sœur... Pourquoi rejeter ma main? pourquoi ce regard sombre et ce sourire dédaigneux? Est-ce que vous ne comprenez pas tout le charme de cette sainte amitié, de cette pure alliance des âmes que je vous offre?... J'ai longtemps désiré un ami pour le rendre dépositaire de mes peines, de mes ennuis, de mes plus secrètes pensées : don Alvar, soyez cet ami, ce guide, ce mentor dont ma faiblesse a peut-être besoin.

Et tandis qu'elle s'exprimait ainsi, la vertueuse confiance de l'innocence éclai-

rait son front, et ses yeux levés au ciel; semblaient le prendre à témoin de la pureté de son cœur; et quelque chose de céleste faisait succéder le respect aux sentimens impétueux qui m'agitaient.

Clara, lui répondis-je en soupirant, cette union que vous peignez si douce, elle peut suffire à un ange; mais croyez-vous qu'un homme puisse embrasser une telle illusion?

— Pourquoi non! les hommes ne doivent-ils pas nous donner l'exemple du courage? Ah! le noble Alvar ne trompera pas mon espoir; il saura étouffer un coupable amour; il sera digne de l'estime, de l'amitié que je lui offre. Si vous saviez, poursuivit-elle avec exaltation, si vous saviez quelle joie douce et pure j'éprouve en ce moment; si vous saviez comme mon âme est calme, comme mon cœur est heureux, vous n'hésiteriez pas à échanger vos re-

mords contre la paix d'une conscience satisfaite.

Désirant fortifier sa sécurité, je promis tout ce qu'elle voulut : d'étouffer mon amour, de l'aimer en frère, de lui donner des conseils pleins de sagesse; mais tout en promettant, je couvrais ses mains de baisers ardens, et mes regards s'inscrivaient contre mes paroles. Clara s'est levée.

— Don Alvar, il est temps de retourner au château... Ma mère aussi sera bien contente de vous voir; venez!

J'obéis. Satisfaite de ma soumission, Clara s'appuyait sur mon bras avec cet abandon qui semble dire : je te confie ma vie! Deux ou trois mouvemens de terrain me permirent de presser une main que je sentis frémir dans la mienne. Concentrés en nous-mêmes, nous ne parlions pas; mais que de choses étaient dites et répondues dans le silence! Ah! quel que soit le bonheur que

j'espère, cette heure du ciel ne s'effacera jamais de ma pensée.

Nous arrivâmes. Les domestiques nous ayant aperçus de loin avaient instruit madame d'Aubigneux de mon retour; elle accourut les bras ouverts: je l'embrassai avec transport, et l'intérêt avec lequel elle écouta les longs récits du voyageur, me fit connaître tout le charme que je pourrais goûter dans l'intimité de la famille.

—

Qui peut se flatter de comprendre quelque chose au cœur des femmes?... Hier le trouble de Clara, sa joie naïve, ses promesses d'amitié, préludes d'amour chez les femmes, me donnaient l'espoir d'être aimé; je me reprochais de n'avoir pas payé par un aveu complet l'accueil qu'elle m'a fait: mon bonheur n'a duré qu'un jour!... Hélas! ce n'est pas moi qu'elle aime! Un acte de folie, un mouvement d'enthousiasme

irréfléchi a frappé sa jeune imagination; elle s'est fait un héros, un dieu qu'elle adore sous le nom de Salvator. Quant à don Alvar, elle le voit sans illusions; elle connaît ses défauts, elle les juge avec sévérité.... Elle ne l'aimera jamais!

C'est le hasard qui m'a fourni ces funestes lumières. Ce matin, avant d'aller au château, j'ai voulu revoir cette place où Clara m'apparut hier, si bonne et si tendre; et doucement bercé par mes espérances, je me promettais un bonheur prochain, quand ma main rencontra sous la bruyère les tablettes que dans son trouble Clara y avait oubliées la veille. Je frémis en pensant que mes incertitudes pouvaient cesser, qu'il ne tenait qu'à moi de lire au fond de son âme... Cependant j'hésitai pendant quelques instans... Ma délicatesse souffrait à surprendre ainsi ses secrets; mais l'espoir de lui dérober l'aveu d'un amour sans lequel je ne puis plus vivre, l'emportant enfin

sur mes scrupules, j'ouvris les fatales tablettes... Ah! jamais indiscrétion ne fut plus cruellement punie.

EXTRAIT DES TABLETTES DE CLARA.

« ..... Mon attachement pour Salvator est né près du lit de douleur où il reçut ma foi ; l'héroïsme de son courage, sa tendresse pour son père, la patience et la douceur avec lesquelles il supportait les souffrances les plus aiguës, lui ont gagné mon cœur. Oui, je suis fière et heureuse d'être l'épouse de Salvator... »

« .... Où est-il, que fait-il, tandis que je l'appelle, que je l'attends?... Pourquoi me fuit-il?... Je suis trop jeune, dit-on!... Mais il viendra; ne suis-je pas sa femme,

sa Clara?... N'est-il pas mon Salvator?... Il viendra réclamer la foi jurée, il viendra... et je l'aimerai tant, qu'il sera fier de m'aimer un peu... »

« ..... Don Alvar est ici depuis deux jours; sa présence devrait animer notre solitude, et je suis plus triste qu'avant son arrivée... Il est jeune, il est beau; mais l'autorité de sa parole, la noblesse de ses traits, la dignité de son maintien, m'inspirent une sorte de crainte... Son regard, qui semble plonger dans mon âme, m'intimide et me glace!... Que me veut-il?... Est-il chargé par Salvator d'étudier mon caractère?... Je ne sais, mais je tremble; un pressentiment me dit que cet homme doit exercer sur ma destinée une influence funeste!... »

« ..... Don Alvar est généreux, mais il soulage plus qu'il ne console; il est fier et ne sait pas ménager l'orgueil des autres; il ne souffre aucune contradiction, et ses

moindres avis sont des lois qu'il faut suivre. C'est, je le crois, un homme supérieur; mais je me sens gênée en sa présence; il me semble qu'il cherche à me dominer, à m'asservir..... Et de quel droit?... Il est l'ami de Salvator; mais Salvator n'a pu lui déléguer son autorité. A mon époux, je dois amour, soumission, obéissance; à don Alvar je ne dois rien..... »

« ..... Depuis quelques jours de nouvelles pensées m'agitent et me tourmentent. Enthousiaste de toutes les gloires de son pays, don Alvar m'a récité les romances du Cid : le feu de ses regards, le tremblement de sa voix, l'exaltation de l'amour de Chimène, tout cela a fait naître en moi des sensations que je ne connaissais pas.... Je me sens envie d'être heureuse... heureuse de ce bonheur de l'âme que don Alvar peint si bien!.. Ah ! Salvator, quand viendras-tu m'initier à cette vie que je rêve sans la comprendre?.. »

« ....Cette rose, elle est jeune comme moi; comme moi négligée, elle mourra avec ses parfums... Mes jours, mes tristes jours se détachent un à un comme les pétales de cette fleur... »

« ..... Don Alvar est parti... Mes pressentimens ne m'avaient pas trompée; il m'aime!... On peut donc m'aimer?.. Ah, Salvator! deviez-vous m'exposer au danger d'entendre un autre me dire: Je t'aime!...»

« ..... Quel poison! quel ennui! Il m'accable, il me tue! N'attendre rien, n'espérer rien... rien... pas même un malheur pour rompre l'assommante uniformité de ma vie!... Se lever... marcher... soupirer! Est-ce vivre?... Et je n'ai pas vingt ans!... Mais on meurt à tout âge... »

« ..... Pauvre caméléa, si beau alors que le soleil brillait; tu languis, tu souffres, privé de chaleur. Ah! le froid te tuera...»

« ..... Il est mort, mon beau caméléa, il est mort!... Je l'ai pleuré!... C'est un cha-

grin d'enfant ; mais on s'attache où l'on peut !... J'aimais sa corolle élégante et son éclatante blancheur, que faisaient ressortir quelques gouttes de sang... Moi aussi, il y a une goutte de sang dans ma vie !... Hélas ! je crains bien qu'elle n'ait terni la pureté de mon âme !... Don Alvar... Pas de lettres, pas de nouvelles... Ah ! je suis comme le caméléa, le froid me tuera !... »

« ..... Je souffre, ma santé s'altère, et ma mère s'inquiète. Qu'as-tu ? me dit-elle souvent. — Hélas ! ma maladie ; c'est mon cœur qui m'agite, qui me tourmente... Don Alvar ne revient pas... Mon sort est d'être abandonnée !... Il jurait pourtant de m'aimer toujours !... Est-ce qu'on abandonne les gens qu'on aime ?... Etre aimée d'amour ! moi, la femme de Salvator !... Mais je l'ai repoussé, cet amour coupable !... Salvator, tu n'as rien à me reprocher. Pourquoi donc ne viens-tu pas m'arracher à moi-même ?.... O Dieu ! n'oser

rêver, ni chercher le bonheur, dans la crainte de le rencontrer!..... C'est affreux!... »

« ...... Il ne vient pas! C'est peut-être mal de désirer son retour; mais j'ai tant besoin d'un ami!... D'un ami, entendez-vous, don Alvar?... Plus de cet amour qui m'effraye... De l'amitié... Ah! la mienne sera si tendre, je vous plaindrai si bien que vous ne serez plus malheureux!... »

—

Que de candeur dans les épanchemens de cette âme de femme! En les lisant, je me suis senti tour à tour blessé, apaisé, irrité, attendri..... Ah! l'âme de Clara, c'est le printemps tout rempli d'espérances... Qu'il serait doux d'être sa seule et unique pensée, sa joie, son espoir, son bonheur!...

Mais ce n'est pas moi qu'elle aime; c'est

Salvator ; ou plutôt c'est un être de raison, qu'elle se plaît à orner de toutes les vertus. Impérieux et fier, don Alvar n'est bon, tout au plus, qu'à faire un ami, un confident!.... Moi, le confident de son amour pour un autre !.... Cela peut-il se supporter?.... Non, certes! je ne me sens pas fait pour les seconds rôles : son amitié est un outrage ; il me faut son amour !....

Blessée par l'apparent oubli de son époux, Clara éprouve pour moi je ne sais quelle compassion mêlée de reconnaissance, qui lui faisait désirer mon retour. Ce n'est point assez : pour son repos, comme pour le mien, il faut qu'elle m'aime ; il faut que je sois certain d'être aimé.

Il y a, je le sens, de la barbarie, à vouloir inspirer à cette femme si pure un amour qu'elle se reprochera comme un crime ; mais en attaquant les droits de l'é-

poux, je les soutiens, je les protége; car il est certain que si elle ne m'aime pas, elle ne saurait l'aimer; et alors que deviendra-t-elle, lorsqu'elle retrouvera dans Salvator les défauts de don Alvar?... N'est-il pas à craindre que, trompée dans son espoir, elle ne cherche ailleurs ce type de perfection qui n'existe que dans son imagination?... Cette pensée est un outrage, je le sais, j'en gémis... Mais enfin cette jalousie, cette infernale jalousie qui me possède, ce n'est pas moi qui me la suis faite... C'est un vice de ma nature, une infirmité de mon âme... Clara seule pourrait m'en guérir! Le voudra-t-elle?..... M'aimera-t-elle assez pour me sacrifier sa chimère?... M'aimera-t-elle assez pour tomber dans mes bras par la seule force de sa volonté?... M'aimera-t-elle assez pour me pardonner cette dernière épreuve?... Hélas! je la voudrais exigeante et jalouse. Oui, je pourrais retirer le poignard de mon sein, et le por-

ter à mes lèvres, si sa main m'avait frappé! Mon âme, ma vie, ma pensée, tout moi est à elle; et je ne lui demande enfin que ce que je lui ai donné.

—

Entraîné hors des limites de la prudence par la violence de mes sentimens et de mes désirs, je ne sais plus cacher ce que j'éprouve. Clara est avec moi d'une sévérité qui m'indigne: pas la moindre faveur; pas le moindre regard, qui puisse soutenir mon courage. Madame d'Aubigneux commence à soupçonner la cause de ma tristesse; son amitié pour moi n'en paraît pas altérée: mais elle m'observe avec une attention qui me fatigue, et elle évite maintenant de me laisser seul avec sa fille. Pauvre femme! la prudence te vient trop tard! Crois-tu donc pouvoir éteindre un volcan en soufflant dessus?..... C'est la première étincelle de ce feu qu'il fallait étouffer;

lorsqu'il ne s'agissait que de mon orgueil, je pouvais parler; à présent il s'agit de mon bonheur. Je saurai me taire, et poursuivre mes projets en dépit de ta surveillance.

—

... Enfin, je me suis trouvé seul avec elle... Demandée en toute hâte par un mourant, madame d'Aubigneux a été forcée de se rendre où la charité l'appelait. Clara voulait la suivre; mais sa mère, craignant l'air contagieux de la fièvre, a exigé qu'elle restât. Quelques mots semblaient m'inviter à lui offrir mon bras; j'ai feint de ne pas les comprendre, et elle est partie, en jetant sur moi des regards dans lesquels j'ai cru lire une expression singulière. C'étaient de la prière, de la compassion, du reproche... Mais avais-je le temps d'analyser tout cela. Clara était seule avec moi; interdite et troublée, elle semblait vouloir s'absor-

ber dans la contemplation d'un vieux portrait qu'assurément elle ne voyait pas.

Je me suis approché d'elle, et mettant un genou en terre, j'ai imprimé sur sa main un de ces baisers qui vont à l'âme parce qu'ils en viennent.

— Don Alvar, est-ce ainsi que vous tenez vos promesses? m'a-t-elle dit en retirant sa main.

Ce geste m'a blessé. En quoi donc y ai-je manqué? lui ai-je demandé avec ironie; ne suis-je pas calme, tranquille, heureux?... N'ai-je pas pour vous l'amitié d'un frère?

— Si vous êtes heureux, pourquoi ce rire amer, et ces mots piquans, qui, bien souvent me déchirent le cœur; pourquoi ces soupirs, ces regards qui troublent la paix de mon âme?... Eh! don Alvar, est-ce là cette amitié que vous m'aviez promise?

— Eh bien non! c'est de l'amour, c'est

de la colère, c'est du malheur... Vous voir rester indifférente devant mes tourmens ; cela m'irrite, cela m'indigne. Clara, il faut que vous m'aimiez ou que je meure !...

— Ne suis-je pas votre amie, votre sœur ?

— Laissons là ces subtiles distinctions ; dis que tu m'aimes, et c'est assez !...

— Vous oubliez qu'un autre est mon époux !

— Ton époux !... Non ! Salvator est un monstre, c'est un tyran, indigne de ton amour ; défie-toi de lui... défie-toi de moi !... Je hais Salvator ! je me hais, et parfois je te hais toi-même, pauvre victime qui ne sait que pleurer et souffrir !

— Don Alvar, vous m'effrayez ; il y a de l'égarement dans vos yeux, du délire dans vos paroles... Don Alvar !... Mon ami, revenez à vous !...

— Ah ! vous avez raison, mon cœur est en démence, mon esprit est perdu, ma

raison est morte... Si tu savais... si tu savais!... Tiens! dis-moi je t'aime, et l'orage s'apaisera... dis moi je t'aime, et tu assureras par un seul mot ton bonheur et le mien.

— Du bonheur, en est-il avec des remords?

— Eh! pourquoi des remords?

— Pourquoi?... Il le demande... Mais songez donc, Alvar, que je suis l'épouse de Salvator; songez donc que rien ne peut faire que Salvator ne soit pas mon époux!

— Toujours ce Salvator! toujours ce fantôme entre toi et moi!... Eh bien donc! aime-le, et tu attendras en vain son retour; aime-le, et tu passeras ta jeunesse dans les larmes et dans l'abandon; aime-le, et tu connaîtras à ton tour le supplice d'aimer sans espoir!

— Don Alvar, je n'ai pas attendu vos cruelles prédictions pour lire dans l'avenir qui m'est réservé; mais quels que soient les sentimens que renferme mon cœur, j'aime

mieux mourir malheureuse que de vivre coupable.

— Femme insensible!... Ainsi donc, fière de ta vertu, tu resteras pour moi froide et muette comme la tombe!

— Insensible! a repris Clara, insensible! ah! don Alvar, vous êtes bien aveugle si vous ne voyez pas tout ce que je souffre!... Croyez-moi, mon ami, a-t-elle ajouté en posant une de ses mains sur les miennes, il est des tristesses cent fois plus amères que le désespoir. Ce n'est pas quand la douleur s'exprime qu'elle est plus à plaindre, c'est quand elle se tait, c'est quand elle se concentre au fond du cœur, c'est quand on en meurt.

En achevant ces mots elle est sortie, en cachant dans ses mains sa figure inondée de larmes, et je suis resté sous le poids de cette douleur profonde.

Depuis notre entretien, j'observe avec terreur la pâleur de Clara, et son regard

éteint, et sa taille amincie, et sa voix faible et douce comme un soupir.... Grand Dieu! si cette âme si pure fuyait devant le remords! si cet ange outragé retournait au ciel sans avoir connu le bonheur! Clara, je t'en supplie, ose m'aimer, et je te rendrai la sécurité de la vertu; ose m'aimer, et nous serons à jamais heureux, et tu me remercieras de n'avoir pas voulu que la chaîne du mariage pesât de tout son poids sur notre amour!...

—

... L'épreuve est terminée... Tu as vaincu, Clara!... Aussi vertueuse que tendre, tu as su convaincre ton amant de ton amour, et tu es restée pure aux yeux de ton époux.

... C'était hier, assis près de Clara; je méditais sur les moyens d'obtenir enfin des preuves irrécusables de ce sentiment qui ne doit rien craindre, rien calculer,

rien prévoir. En la voyant si calme et si maîtresse d'elle-même, je me disais : Y aura-t-il dans cette âme assez de passion, dans ce cœur assez de dévouement, dans ces bras assez de force pour m'enchaîner à la vie ?... Placée à quelque distance, madame d'Aubigneux méditait aussi, et les regards qu'elle attachait sur sa fille, indiquaient assez que l'objet de notre préoccupation était le même.

Tout à coup, continuant sans doute sa pensée :

— Y a-t-il long-temps, don Alvar, me demanda-t-elle en attachant sur moi des yeux scrutateurs, y a-t-il long-temps que vous n'avez reçu des nouvelles de Salvator?

A cette question Clara tressaillit, et moi-même... Mais surmontant mon émotion :

— Madame, ai-je répondu, il ne m'a pas écrit depuis mon arrivée ici.

— Voilà qui est singulier! a repris madame d'Aubigneux avec un peu d'aigreur; à défaut d'un autre sentiment, il me semble que la curiosité devrait lui faire désirer de savoir comment *sa femme* supporte l'éternel exil auquel il paraît l'avoir condamnée.

— Que voulez-vous, madame! ai-je dit ici en affectant un ton léger, Salvator est sauvage, insociable, bizarre... C'est un homme d'honneur, mais si étrange, si personnel... J'ai appris récemment que, renonçant à la cour, au monde, il avait rompu tout commerce avec ses meilleurs amis, et je ne serais pas étonné de lui voir sacrifier l'avenir le plus doux, à la crainte d'aliéner son indépendance.

— Don Alvar, interrompit avec hauteur madame d'Aubigneux, si tel est en effet le caractère de M. de Lostervos, tout peut s'arranger: les liens qui attachent ma fille à son époux, ne sont pas tellement serrés,

qu'ils ne puissent se rompre et si Clara y consentait...

— Jamais ! s'est écriée Clara, qui ? moi accuser mon époux ; moi, proclamer ses torts et mon malheur ! Non ma mère, non, Salvator peut me fuir, mais jamais il n'aura le droit de me mépriser !

— Malheureuse enfant ! mais tu veux donc mourir de douleur et d'ennui dans ce triste château !... Écoute-moi, Clara, pendant les trois années qui viennent de s'écouler, j'ai beaucoup souffert ; mais, tu le sais, étouffant le ressentiment qui fermentait dans mon cœur de mère, je me suis efforcée de soutenir tes espérances. Maintenant mon courage est épuisé, et plutôt que de te voir mourir comme une victime dévouée, je sais ce que je dois faire.

— Maman, vous m'effrayez... que voulez-vous ? qu'espérez-vous ?

— Je veux que ton sort se décide ; je

veux que Salvator renonce à ses droits, ou qu'il vienne les réclamer.

— Vous me faites frémir! ah! ne compromettez pas mon repos par une démarche que je serais forcée de désavouer!

— Je m'attendais si peu à être désavouée par ma fille dans une circonstance à laquelle je crois son honneur attaché, que je n'ai point attendu son consentement pour agir, a repris madame d'Aubigneux avec sévérité. Ecrivez donc, Clara, écrivez à don Salvator que c'est sans votre aveu que votre mère a réclamé pour vous la protection d'un époux. Mais hâtez-vous, car ma lettre est partie depuis long-temps; et s'il reste au cœur de M. de Lostervos quelque sentiment de justice et d'honneur, il ne saurait tarder à m'apporter sa réponse.

— Lui ici! lui!... don Lostervos!... O ma mère, qu'avez-vous fait?...

— Mon devoir, mon enfant, et j'espère que vous saurez faire le vôtre. En achevant

ces mots, madame d'Aubigneux est sortie d'un air solennel, et Clara s'est écriée hors d'elle-même :

— Ainsi donc tout ce que j'aime semble conjuré contre moi.... Salvator en ces lieux.... Salvator venant réclamer ses droits!...ah! don Alvar, qu'allons-nous devenir?

Et succombant sous le poids de cette douleur imprévue, Clara est tombée dans mes bras, et je l'ai serrée sur mon sein en l'appelant des noms les plus tendres; et mes baisers ardens ont rappelé la vie sur ses lèvres froides et décolorées...

— Don Alvar! s'est-elle écriée en s'arrachant à mes étreintes, don Alvar! pitié pour une pauvre femme!... Songez qu'il va venir! songez que je suis son épouse!

— Non, ma Clara, non, c'est moi qui suis ton époux; ton cœur a répondu aux battemens du mien; mes lèvres ont touché

tes lèvres vierges encore... Va, mes droits sont cent fois plus sacrés que les siens !

— Oh ! ne dites pas cela, vous me faites mourir de honte !

— De la honte ! à toi, mon ange ! mais pouvais-tu, dis-moi, échapper à mon amour ? Pouvais-tu, toi, si bonne et si tendre, te soustraire à cette passion qui t'arrivait avec mes regards, avec mes soupirs, avec l'air que tu respirais ?

— Hélas ! il est trop vrai, don Alvar, je vous aime !... mais au nom du ciel ! emportez loin d'ici un aveu qui fait mon malheur.

— Moi ! te quitter ! jamais !

— Jamais... et que direz-vous à Salvator, lorsqu'il vous demandera : Pourquoi donc est-elle si pâle ?... pourquoi si triste ?... pourquoi se meurt-elle ?...

— Que parles-tu sans cesse de Salvator ? Aime-moi bien fort, ma Clara, et le souvenir de Salvator ne sera rien pour toi.

Quand l'âme est dans le ciel, le corps ne sent plus ses chaînes.

— Elles existent cependant, et nous retiennent sur la terre.

— La puissante main de l'amour saura les briser!...

— Les briser!... Don Alvar, que voulez-vous dire?

— Que tu m'appartiens, que tu es à moi, tout à moi, rien qu'à moi!

— Mais c'est le déshonneur que vous m'offrez!... Ah! don Alvar, je ne l'aurais pas cru!

— Le déshonneur!... crois-tu m'effrayer par un mot?... Eh bien! oui, je veux que tu m'aimes assez pour me sacrifier jusqu'à l'honneur!... Clara, ma bien aimée Clara, je t'en supplie à deux genoux, ne me repousse pas; c'est ma vie! c'est la tienne que je te demande... Est-ce que tu pourrais vivre sans moi?...

— Mieux vaut la mort que le déshonneur !

— Clara, ton amour est bien faible, si tu peux résister à mes larmes, à mon désespoir !

— Je puis mourir ! Que voulez-vous de plus ?

— Que tu te jettes dans mes bras, que tu m'abandonnes ton sort, que tu te fies en mon honneur !...

— Votre honneur !... Osez-vous bien parler d'honneur, vous qui voulez me perdre, m'avilir !...

— T'avilir !... toi, Clara !... Dieu du ciel ! si un autre eût osé proférer ce blasphême, tout son sang ne suffirait pas pour laver un semblable outrage !... Ange, je te le jure, mon amour ne peut t'avilir... Mais songe donc à tout ce qu'il y a de grandeur, de noblesse, de dévouement dans la passion ! songe que l'âme qui en est atteinte, s'élève au-dessus des hommes et du monde, qu'elle

les prend en pitié!... Ah! loin de t'avilir, ton amour fera ta gloire... Tu seras fière de le sentir, tu seras heureuse de le prouver... Tu détournes la vue... Tu ne me réponds pas; Clara, tu ne m'aimes donc pas?...

— Quels sermens pourraient convaincre celui qui doute de tout, même de la vertu?

— La vertu!... C'est le refuge des cœurs faibles d'amour! La vertu, c'est l'obstacle qu'on oppose à ceux dont on veut se débarrasser... Crois-moi, Clara, l'amour profond, l'amour réel, c'est encore la vertu!... Mais je lis dans ton cœur de femme... Tu attends Salvator.... tu veux l'aimer! tu l'aimeras!... Allons... conviens-en, sois de bonne foi; dis que tu veux l'aimer, et je m'éloigne pour toujours!...

— Salvator!... Plût au ciel!...

— Plût au ciel!... Tu désires l'aimer! Eh bien! je pars... A moins que tu ne me dises, reste... Tu ne dis rien... Adieu!...

Te quitter, c'est là mort! mais qu'importe!... Adieu!

— La mort!... Non, don Alvar! non, vous ne mourrez pas! vous ne voudrez pas me laisser seule au monde, avec le remords et le désespoir.... Don Alvar, dites, ah! dites que vous ne mourrez pas!

— Ma vie est dans tes mains, sache la prendre, ou la rejeter avec courage!

— Alvar!... Mais c'est affreux de vouloir m'entraîner dans l'abîme par la terreur!

— Tu as raison, l'amour seul doit se faire entendre. Ecoute-moi, Clara; en te quittant, je pars pour Bayonne; j'y resterai trois jours. Sonde ton cœur, et si tu peux vivre à toi seule, laisse-moi poursuivre ma route, sans t'inquiéter du but où elle me conduira; mais si tu sens que mon âme est ton âme, si tu sens que ma vie est ta vie, si tu sens enfin que tu m'aimes comme j'ai besoin d'être aimé, écris-moi, *reviens!* et

je te le jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, tu ne te repentiras jamais d'avoir placé en moi ton amour, ton honneur et ta confiance....

— Don Alvar! avant de me quitter, jurez-moi....

— De t'aimer jusqu'à la mort; c'est tout ce que je puis promettre.

Et m'arrachant d'auprès d'elle, je partis, l'esprit égaré, la tête en feu, sans songer à faire mes adieux à madame d'Aubigneux.

Arrivé chez mon hôte, je demandai des chevaux de poste; puis laissant à mon domestique mes instructions écrites, je pris le chemin de Bayonne, incertain, irrésolu, et roulant dans ma tête plus de pensées que ma voiture ne faisait jaillir d'étincelles sur la route inégale et pierreuse que je parcourais.

—

...Il fut pénible et long le combat que

je me livrai. Irrité de sa résistance, j'accusais Clara d'ingratitude... Mais au fond de mon cœur, j'entendais ce cri de son âme : *Alvar ! qu'allons-nous devenir?...* Blessé par ses refus, je voulais croire à son indifférence ; mais je sentais encore sur mes lèvres brûlantes l'impression de son premier baiser!... Elle m'aimait ! elle me l'avait dit ! je le sentais !... Cependant elle avait repoussé mes prières... elle m'avait laissé partir ! Et tour à tour je m'irritais de la faiblesse de son amour, et je m'enorgueillissais de la force de sa vertu. Enfin, un rayon du ciel éclairant tout à coup le chaos d'idées dans lequel je me perdais, je m'écriai : Je suis un ingrat, un barbare!.. Elle... c'est un ange!... Oh ! ma Clara ! ma femme ! mon ange outragé, ma vie suffira-t-elle pour expier tous mes torts?

—

Fernando connaît tout mon bonheur. Il va me quitter ; il faut qu'il retourne à Madrid, préparer les fêtes brillantes que je veux offrir à *ma femme!*... Que les tentures, que les meubles, que les livrées, soient renouvelés, que les diamans, le luxe et la grandeur viennent entourer ma Clara; que la cour, que mes amis, apprennent la prochaine arrivée de la duchesse de Lostervos!... Fier de son amour, de sa vertu, de sa beauté, son époux consent à la montrer un instant au monde; et puis, loin des regards envieux, il ira dans la solitude jouir en paix de son bonheur. Je possède au fond de l'Estramadure un vieux château situé au milieu des montagnes; le pâtre seul, et la biche sauvage, en savent les chemins. C'est là, c'est dans une atmosphère toute remplie de soleil, de fleurs, de parfums, que je veux cacher mon trésor; là, Clara sera tout à moi, et je pourrai retremper

dans son âme mon âme fatiguée par les passions....

—

D'après mes ordres, Justin, mon domestique, ne doit pas me rejoindre sans m'apporter une lettre d'elle... Quel que soit le courage de ma Clara, il est impossible qu'elle ne laisse pas échapper, au milieu de ses adieux, quelques tendres regrets.... Aussitôt je cours, je vole! et rien, plus rien au monde ne peut nous séparer! Quel moment que celui où je lui dirai : Ne pleure pas, Clara, je suis Salvator!.. Ne pleure pas, jamais une pensée coupable n'a terni la pureté de ton âme; jamais ton cœur n'a battu que pour ton époux!...

—

..... Justin! enfin le voici..... Il tient une lettre!.... Il n'a pu venir plus tôt..... On l'a fait attendre..... Que d'explica-

tions!.... Prends cette bourse et sors.....
Sors donc, misérable..... laisse-moi dévorer loin de tous les yeux le premier billet d'amour que je reçois d'elle !....

—

..... C'est le coup de la mort !.... Je n'ai pas le droit de me plaindre, j'ai mérité mon sort !.... Oui, Clara a raison de me haïr, de me mépriser, de m'abandonner à jamais..... Je conçois son ressentiment, j'épouse son offense, et je me charge de la venger !

Depuis plusieurs jours sa mère savait mon secret : une lettre de mon intendant en réponse à celle qu'elle lui avait adressée, pour s'informer du lieu que j'habitais, l'avait instruite de mon séjour en France : d'autres circonstances ont achevé de l'éclairer ; et lorsque Clara, dans son désespoir, s'est jetée dans ses bras, après mon départ,

madame d'Aubigneux lui a révélé mon indigne conduite.

—

LETTRE DE CLARA A DON SALVATOR DE LOSTERVOS.

—

« Je sais tout! Celui qui devait guider
» ma jeunesse a voulu l'égarer; celui qui
» devait protéger mon honneur a voulu le
» flétrir; celui qui pouvait réclamer les
» droits d'un époux a joué près de sa femme
» le rôle d'un vil séducteur!

» Placée par vous dans une position uni-
» que, je saurai conserver sans tache le nom
» que vous m'avez donné : mais je dois re-
» noncer à vous appartenir; je ne saurais
» séparer don Alvar de don Salvator; et
» quel que soit celui des deux qu'il vous
» plaise d'être désormais, je ne puis faire
» son bonheur; car l'époux a le droit de

» se plaindre, et l'amant n'est pas satisfait.

» Blessée, outragée, méconnue, il n'est » plus pour moi de repos; vous m'avez » enlevé jusqu'à la paix de ma conscience; » épargnez-moi la honte de rougir devant » vous.

» Femme et veuve, libre et esclave, je » resterai près de ma mère jusqu'à ce que » la mort vienne m'affranchir de la haine... » de l'amour que j'ai pour vous! »

—

Quel sort est le mien!... Quoi! il existe une femme assez vertueuse pour résister à la passion la plus ardente, assez généreuse pour cacher à tous les yeux les torts de son époux, assez noble pour repousser loin d'elle l'ingrat qui a pu l'outrager! Cette femme est la mienne, et je la perds au moment où, soumis et repentant, j'ouvrais mon âme à l'espoir le plus

doux !... Je la perds ! Se peut-il que Clara m'abandonne. — Elle a raison ! oui, j'aime à voir en elle le juste ressentiment d'une injure : celle qui sait repousser avec tant de fierté l'amour de Salvator, est digne de porter son nom !...

—

... Tu le conserveras, Clara ; ce testament par lequel je viens de t'assurer tous mes biens, t'impose un veuvage éternel !... Malheureux !... du fond de la tombe, tu veux donc la poursuivre encore de ton infâme jalousie... Oh ! je le sens, cet acte est un outrage, qu'il soit anéanti !... Apaisée par ma mort, Clara sera fidèle à son premier amour... Au moment de quitter la vie, que ne puis-je la voir une dernière fois !... que ne puis-je l'entendre me pardonner !... Mais j'ai trop abusé de sa confiance, de son amour !... Et puis, je me connais : cette infernale jalousie est incar-

née en moi. Vertu, douceur, tendresse, rien ne peut m'en guérir. Je ferais son malheur... Le malheur de Clara!... mieux vaut mourir!... Clara, c'est à ton repos que je m'immole; ma vie a mérité ta haine, ma mort méritera ton amour...

—

Et Salvator, après avoir écrit quelques lettres d'affaires, renferme sous une même enveloppe un mouchoir taché de sang, des tablettes, son testament, et quelques lignes dans lesquelles cette âme ardente adresse à sa femme les plus tendres adieux. Son parti est pris. Fou avec réflexion, c'est avec toute sa présence d'esprit qu'il s'apprête à quitter la vie. Le soin de sa dignité n'est pas même oublié. Il revêt les insignes de son rang, et pour ne pas défigurer ces nobles traits, c'est au cœur qu'il va se frapper.

L'instrument de destruction est dans ses mains, c'est un pistolet qui n'a jamais manqué son coup. En ce moment, une idée sourit à Salvator, la lettre de Clara, cette lettre qui est venue renverser ses espérances lui sert à le charger.

Pauvre Clara! que deviendras-tu quand tu sauras que ce billet dicté par ta mère a causé la mort de ton époux? Hélas! jugeant d'après ton cœur, tu crois sans doute que le coupable va venir implorer un pardon, que tu brûles d'accorder; tu ne connais pas Salvator, il mourra plutôt que d'abjurer sa jalousie.

Le pistolet est prêt. Debout près du lit de repos qui va recevoir un cadavre, Salvator dirige le canon sur son cœur indomptable... Il va tirer!... des pas précipités se font entendre, une porte s'ouvre, le pistolet tombe, et l'heureux Salvator reçoit dans ses bras sa femme, sa Clara, qui s'é-

crie en attachant sur lui les plus tendres regards :

— Je te livre ma vie, mon repos, mon bonheur! fais-en ce que tu voudras !

— FIN. —

L'ISOLA BELLA,

PAR

MADAME COTTIN.

L'ISOLA BELLA.

I

Neuf heures venaient de sonner à la petite église *Dei Pescatori*, dont le clocher s'élève comme une longue flèche au-dessus des arbres et des eaux du lac Majeur. Les sons de l'horloge avaient été comptés avec impatience par une jeune femme placée à la fenêtre d'une délicieuse maison située dans la plus gracieuse des îles : l'*Isola bella*.

« Il n'arrivera pas encore ce soir, murmurait-elle tristement, car le murmure n'était jamais chez elle que l'expression d'une tendre plainte. Je connais l'exactitude, l'empressement d'Édouard, et je suis certaine que ce retard ne vient pas de sa faute. Je tremble qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, et... »

Mais le bruit d'un pas écrasant le sable de la cour, et une ombre s'avançant dans l'obscurité, changèrent un instant son inquiétude en joie. Cette joie fut de peu de durée : madame de Tercy reconnut le chapeau de paille et la veste de travail de son jardinier.

— Est-ce vous, Dorso ? cria-t-elle en forçant sa voix ?

— Oui, madame, c'est moi ; je vous apporte une lettre qu'un exprès vient de me remettre.

Sans demander de plus longues explications madame de Tercy descendit rapide-

ment l'escalier, quoiqu'il ne fût pas éclairé, et trouva son jardinier qui avait déjà demandé de la lumière pour madame. Cette lettre de M. de Tercy était ainsi conçue :

« Tu vas être à la fois surprise et affligée, ma bonne et chère Clémence, en recevant une lettre de moi, de moi qui t'avais tant promis de t'embrasser ce soir, et dont tu connais l'exactitude : mais tu sais aussi si elle est sacrée la tâche que je me suis imposée, et tu ne me gronderas pas de la remplir avec un dévouement qui entraîne souvent à de grands sacrifices. Je regarde comme un des plus cruels cette séparation de deux mois que je viens de subir, et que j'espérais enfin voir finir aujourd'hui ; mais l'amitié et le devoir me retiendront encore quelques jours loin de toi. L'exprès qui se charge de ma lettre a ordre de me rapporter une réponse : ainsi, mon amie, laisse les quatre pages de ce

papier, que d'un coup d'œil tu jugeras bien remplies, pour m'envoyer quelques lignes qui m'apprennent que toi et notre enfant vous vous portez bien, et que tu me pardonnes ce nouveau retard. Et puis, quand mon messager sera reparti, tu reprendras ma lettre, Clémence; car ne pouvant te rejoindre, il m'a bien fallu essayer de me consoler, et t'apprendre d'abord pourquoi notre retour est retardé; puis ce qui nous est advenu à Milan, où je t'avais annoncé que nous étions arrivés et dont nous comptions repartir le lendemain, pour te rejoindre le même jour. »

Madame de Tercy sonna, et après avoir ordonné qu'on fît promptement rafraîchir le messager, elle écrivit quelques lignes à son mari, où au milieu de beaucoup de douceur et de résignation, il était facile de deviner quelques regrets au sujet de la tâche que son Edouard s'était imposée.

Mais songeant qu'il attendait sa réponse avec impatience, elle fut la porter au messager, en y joignant une gratification assez forte pour qu'il n'oubliât point toutes les recommandations qu'elle lui fit. Après l'avoir vu partir, Clémence remonta chez elle, et s'enferma pour continuer sans être interrompue la lettre de M. de Tercy.

« Comme je te le marquais il y a trois jours, ma chère Clémence, nous étions descendus à l'hôtel *del Marino*, à Milan; et quoique plus tranquille que je ne l'avais été depuis long-temps, je n'étais pourtant pas entièrement rassuré sur les suites d'une aventure dont Léonce a encore été le héros. Cette aventure, mon amie, je voulais te la taire, car tu n'es que trop disposée à juger sévèrement ce pauvre fou de Léonce. Mais le moyen d'écrire longuement à ce qu'on aime, et de lui taire ce qui vous occupe; le moyen aussi de ne lui dire la vé-

rité qu'à demi! Apprends donc, et je suis sûr que ton angélique pureté te rendrait incrédule à d'autres paroles qu'aux miennes; apprends donc que la perte de cette jeune fille qui avait placé Léonce dans une situation fâcheuse, et m'avait engagé à me rendre à Naples, n'était pas son seul crime: car, tu le sais, tout en l'aimant, je ne le trouve pas moins coupable d'établir toujours son bonheur, ou du moins ses plaisirs, sur la ruine d'un sexe dont tout homme d'honneur doit au contraire se regarder comme le défenseur et l'appui. Enfin, Léonce, quand j'arrivai à Naples, était en même temps aussi l'amant d'une femme dont le mari tient un rang élevé à la cour de Caroline. Nous avons bien eu la certitude que la grande fureur que le prince de Césari témoigna à cette découverte, ne venait pas seulement du déshonneur que Léonce avait attaché à son nom, mais plus encore d'une autre rivalité moins éclatante peut-

être, mais qui le touchait davantage; en un mot, Léonce avait aussi enlevé au prince une danseuse du théâtre Saint-Charles, dont celui-ci paye les faveurs tout ce qu'elle veut. Pourtant nous avions quitté Naples, et j'avais obtenu que Léonce ne vît personne à Rome, tant je craignais qu'il ne renouât quelque nouvelle intrigue; et il allait même m'accompagner à la *villa Borghèse*, où j'avais une lettre à remettre, quand je vis entrer dans notre appartement la svelte danseuse du théâtre Saint-Charles. Elle était pâle et presque échevelée, et parut montée sur un ton tragique propre à toucher Léonce. Cependant elle m'écouta avec assez d'attention, quand je lui eus fait observer tout ce qu'elle perdrait en se brouillant avec le prince Césari; le tort qu'elle se ferait en rompant un engagement lucratif : tout cela en faveur d'un fou qui ne lui avait pas même donné un souvenir depuis qu'il s'en était séparé.

« Est-ce vrai cela, » s'écria-t-elle en se rapprochant de Léonce demeuré près d'une fenêtre, et qui paraissait dessiner. Peut-être la danseuse espérait-elle que c'était son image qu'il voulait conserver, quand ce n'était tout simplement que le profil d'une jeune fille placée en face de l'hôtel. La danseuse sortit furieuse ; et moi, craignant quelque nouvelle folie, je renonçai à ma course de la villa Borghèse, et engageai Léonce à partir à l'instant. Il n'y mit aucune opposition, car il est à remarquer qu'il fait toutes ses extravagances sans aucune passion. Depuis que je l'ai rejoint, je l'examine attentivement. Eh bien! Clémence, dût ton beau regard se détourner du papier où je vais tracer ces mots; dusses-tu même le repousser loin de toi, je ne te dirai pas moins que Léonce n'est point un méchant homme, et que son cœur est rempli de noblesse et de bonté; mais il y a quelque chose d'inexplicable dans son ca-

ractère ; mais c'est un être à part que la Divinité créa, moitié dans un jour de munificence, moitié dans un jour d'orage. Sa figure même, dont je ne crois point encore t'avoir parlé avec détail, est empreinte d'une expression qu'il n'est pas donné à tout le monde de comprendre. Dans sa première jeunesse, il avait la beauté d'un ange ; il s'y est joint depuis la malice et souvent le sourire d'un démon : tantôt son front rêveur est sublime d'expression et de fierté ; tantôt sa bouche ironique et dédaigneuse fait mentir ses yeux noirs, dont les prunelles veloutées sont embellies de sensibilité et de douceur. Enfin, on dirait que la nature s'étant vite repentie de l'avoir créé si parfait, lui a laissé prendre à plaisir tous les vices du monde. Comment te peindrai-je aussi sa taille svelte et si gracieuse, et ses manières pleines de charmes, qu'aucune affectation ne gâte jamais ; son esprit rempli de finesse, qui se

hâte si souvent d'être léger, de peur de paraître profond; ses talens achevés, auxquels pourtant il attache si peu d'importance, qu'on croirait qu'il affecte de les cacher, si on ne reconnaissait aisément qu'il faut réfléchir pour affecter, et qu'il fuit la réflexion, comme un autre le danger. Te parlerai-je de sa voix mélodieuse et charmante? te dirai-je comment, toujours en riant, il s'est instruit des sciences les plus difficiles?

»Hélas! pourquoi faut-il que des vices dangereux obscurcissent des talens si remarquables! Mais, chère Clémence, si je me suis étendu sur le caractère de Léonce, c'est que je connais ton aversion pour lui; c'est que je sais que, sans ta bonté, sans la crainte de m'affliger, tu n'aurais jamais consenti à recevoir dans ta maison un homme comme mon cousin. Et c'est pourtant en toi que j'espère pour le ramener dans le sentier de la vertu. Il me semble impossible que ta

douceur, tes vertus, ne réhabilitent pas assez ton sexe à ses yeux, pour qu'il ne se décide pas à chercher une autre Clémence; et j'en suis sûr, s'il connaissait le charme des liens de famille, il rejetterait tous les faux et dangereux plaisirs auxquels il a déjà sacrifié trop d'années.

» Si c'est une illusion que je caresse, je regarde comme un devoir de n'y renoncer qu'après avoir tout employé pour qu'elle devienne une réalité.

» Et toi, ma compagne chérie, tu ne refuseras point, j'en suis certain, de m'aider dans cette entreprise, et tu vaincras la haine et la répugnance que t'inspire le vice, pour n'écouter que l'indulgence. Souviens-toi, ma Clémence, que jamais son front enfant ne reçut les baisers d'une mère, que jamais les avis d'un père n'ont guidé Léonce, que, né d'un amour coupable, peut-être a-t-il puisé dans le sang de ses parens le germe de passions dangereuses. »

A cette phrase touchante, des larmes coulèrent des yeux de Clémence, et vinrent tomber sur la lettre d'Edouard. Ah! s'il avait pu la voir dans ce moment tourner un regard attendri vers le berceau de son fils, il aurait deviné que sa sévérité habituelle avait fait place à une profonde pitié.

» Nous arrivâmes à Milan sans reparler des aventures de Léonce à Naples. L'une, je l'avais arrangée avec de l'argent; l'autre, Léonce, les armes à la main, y avait déployé une rare générosité, et j'espérais que tout était fini, que surtout le retour de la danseuse aurait entièrement calmé le prince de Césari, quand on nous l'annonça. Tu sais assurément, Clémence, que je ne suis ni querelleur, ni duelliste, et tu dois penser que j'employai toute mon influence pour que cette entrevue se terminât d'une manière amicale. Mais qui peut arrêter les paroles offensantes qui s'échappent des lèvres de l'homme froissé dans

sa vanité! Cependant je dois rendre justice à Léonce : il répondit d'abord avec beaucoup de mesure, et ce ne fut que poussé par une offense impardonnable, qu'il consentit à se rencontrer pour la seconde fois avec le prince. Il fut convenu que ce serait à Buffalora : c'est la seconde poste que l'on trouve après Milan, du côté de Novarre. Cette petite ville, située sur les bords du Tésin, nous offrait plus de ressources dans le cas où un malheur sans remède fût arrivé à l'un des deux adversaires : d'ailleurs, l'armée française, qui occupe et encombre Milan, a toujours les yeux sur ce qui n'est pas militaire, et le prince de Césari a plus de ménagemens à garder qu'un autre : la reine de Naples, dont il est le chambellan, étant dans une intelligence fort douteuse avec le général Bonaparte. Il fut donc décidé que le prince se trouverait, avec un témoin, dans un petit bois situé sur les bords du Tésin, et que j'y accompagnerais

Léonce. Rien ne nous retenant à Milan, nous partîmes à l'instant même, et il était encore grand jour quand nous arrivâmes à Buffalora. Après un repas auquel nous fîmes peu d'honneur, je proposai à mon cousin une promenade, qu'il accepta. Long-temps il parla seul avec aisance, et même avec gaîté, quand remarquant mon air rêveur, il s'arrêta, et me prit la main. « Mon ami, me dit-il, avec une effusion remplie de grâce, je ne sais ce qui m'attend demain; mais j'espère que tu ne peux du moins me reprocher de ne pas avoir tout employé pour éviter ce malheureux duel. Maintenant je n'ai plus rien à faire, que de te remercier des continuelles marques d'affection que tu m'as données depuis dix ans; car tu ne m'as jamais abandonné, toi, et quelles qu'aient été mes fautes, tu m'as toujours défendu près de notre oncle. Il t'a laissé maître de sa fortune : tu pouvais m'abandonner sans ressources à mes folies;

au contraire, tu m'as rendu un héritage doublé par tes soins; perdu de fautes, d'erreurs, toi seul m'as secouru, consolé. Enfin, je te dois la vie. » Je voulus l'arrêter; mais il reprit avec un attendrissement qui prêtait un nouveau charme à sa physionomie. « Je sais tout, va, il y a sept ans, j'en avais dix-huit alors, à peine savais-je tenir un fleuret, et pourtant j'allais me mesurer avec un duelliste de profession. Eh bien! tu t'es battu pour moi, et tu fus blessé. Tu croyais que ce secret avait été bien gardé; mais je l'ai découvert, et j'attendais une importante occasion pour te l'apprendre. » Quoiqu'il m'en coutât d'entendre Léonce parler ainsi, j'aimais à trouver de la reconnaissance et de l'honneur dans cette âme qui, le lendemain, peut-être, paraîtrait devant son Dieu. Cher Léonce! écoute-moi, lui dis-je alors, et s'il est vrai que j'aie rempli envers toi les devoirs de l'amitié, s'il est vrai que tu doives m'aimer comme un frère,

n'obtiendrai-je rien de ta raison dans un tel moment? Demain deux braves gens vont s'égorger pour des femmes qu'ils n'estiment ni l'un ni l'autre. Mais, si enfin mes vœux sont remplis, et que ta chance soit heureuse, dis-moi, Léonce, me refuseras-tu alors de réfléchir sur ta conduite, d'essayer de mettre quelque frein à tes passions? Me refuseras-tu de m'accorder la seule récompense dont mon cœur soit jaloux, celle de te conduire enfin digne de lui, sur la tombe de ton père? car c'était ton père, Léonce, que ce vieillard qui t'a tant demandé à son lit de mort. — Il se jeta dans mes bras, et m'étreignit avec force; mais se dégageant aussitôt, il se remit, et me dit: « Je ne te le cache point, Edouard, j'ai souvent regretté d'avoir donné à la folie des années dont je pouvais faire un si noble usage; mais je ne sais quel démon a toujours fait vaciller mes plus nobles résolutions; la fortune que tu m'as remise en si bon état, j'en ai dissipé la

moitié au jeu, que je n'aime pas; les femmes je ne les ai jamais recherchées que pour les trahir; il est vrai que ce sont elles qui m'ont appris à les tromper. La première à qui je me livrai avec toute la bonne foi de la jeunesse, je l'entendis se moquer de ma confiance, qu'elle ne devait qu'à mon respect pour son caractère, et jugeant alors en jeune homme, je les crus toutes méprisables. Je n'ai rien aimé depuis, et je crois même que ce que je prenais pour de l'amour, n'était que du désir et un passager entraînement. Mais dis-moi, Edouard, si je vis et que je renonce à ce bruit d'orgie, à l'agitation de quelques heures où me jette une nouvelle intrigue, comment remplacerai-je cette fièvre qui m'arrache à l'ennui de mon existence? »

» Par le repos de ta conscience, par une existence utile et honorable, lui répondis-je. Il sourit amèrement. « Ne nous tourmentons pas, reprit-il en soupirant,

quand la vie est douteuse, à quoi sert de s'inquiéter de ce qu'elle sera? Tiens, voici mon testament: celui de M. de Tercy te rend seul propriétaire après moi. J'ai cru cependant devoir assurer encore tes droits. »

» Je repoussai le papier.

» Pourquoi, Edouard, n'as-tu pas un fils? Si je succombe demain, toi seul me pleureras! toi seul sauras où est ma tombe! Mais ami, pour que ton âme généreuse conserve au moins un doux souvenir, écoute un aveu sincère : crois-moi, si je meurs, ce ne sera point sans avoir regretté mes fautes passées. »

» Il me quitta, et je ne le revis que le lendemain au jour. Ce fut lui qui le premier vint me chercher pour aller au rendez-vous. Le prince de Césari y arriva bientôt avec son témoin: Léonce paraissait très-calme, tandis que j'étais agité d'un sentiment de douleur et d'effroi, que ton sou-

venir et celui de notre fils comprimait à peine. Les distances furent marquées. Clémence, je n'essaierai point de te peindre l'anxiété qui serra mon cœur quand je vis le pistolet du prince de Césari se tourner vers la poitrine de mon ami. Le coup partit, et une balle entra dans le bras gauche de Léonce, qui pâlit, mais dont la main ne vacilla pas. A son tour, il tira, et le prince tomba grièvement blessé.

» Quoique le sang de Léonce coulât avec force, il ne voulut pas permettre que l'on s'occupât d'abord de lui, et il déploya dans cette circonstance une générosité d'autant plus grande, que M. de Césari avait montré une animosité remarquable dans tous les détails du combat. Enfin, après avoir mis moi-même un premier appareil à la blessure de Léonce, je le ramenai à la poste où nous étions descendus. J'allais envoyer ma voiture chercher un chirurgien de Milan, quand j'appris qu'il y en avait un fort

habile ici, attaché à un régiment français qui tient garnison. Ce chirurgien m'a assuré que d'ici à huit jours Léonce serait en état de supporter la voiture. Ce ne sera donc plus, chère Clémence, un brillant jeune homme, dans tout l'éclat d'une santé florissante, que je t'amènerai, mais un pauvre malade, dont il faudra oublier les torts passés. Mais est-ce à toi, qui passes ta vie à faire le bien, que j'ai besoin de demander de l'indulgence et de la bonté? ne sais-je pas que là où il y aura une souffrance à soulager, une vertu à exercer, je serai toujours sûr de Clémence? »

II

Clémence de Tercy était née à Genève, et fille de M. Dervin, magistrat d'un rang distingué, dont la fortune eût été assez considérable pour donner une très-belle dot à sa fille, si sa bienfaisance, qui était presque une passion, ne l'avait pas toujours fait empiéter sur ses revenus. Sa femme, joignant à un caractère aussi généreux une piété profonde, le surpassait encore dans ses actes de charité. Ce fut au sein de si douces vertus que Clémence fut élevée;

elle reçut en même temps une éducation brillante, qui, jointe à sa beauté remarquable, firent désirer à toutes les mères de la voir entrer dans leur famille. Mais Clémence était difficile ; car elle ne s'arrêtait pas seulement aux avantages de la figure et de la fortune ; il fallait encore que son âme en rencontrât une digne de la sienne ; et c'était une chose qui n'était pas aisée. Aussi plusieurs brillans partis avaient été refusés par des motifs qui n'auraient peut-être pas arrêté d'autres parens ; mais ceux de Clémence la regardaient comme un trésor trop précieux, pour disposer légèrement de son avenir.

Ce fut à cette époque que M. de Tercy, riche propriétaire du Valais, vint s'établir à Genève pour tenter sérieusement de guérir une maladie qui semblait le conduire lentement au tombeau. C'était un ancien ami de M. Dervin, ami de collége et de jeunesse, quoique leurs carrières eussent été bien dif-

férentes. M. de Tercy avait pris du service en France, où il avait passé pour un des plus beaux hommes de la Cour de Louis XVI. Dans les premiers temps de leur réunion, ils s'étaient raconté ce qui leur était arrivé pendant leur longue séparation. Pour M. Dervin, ce récit n'avait été que la simple relation de la vie d'un homme dont les goûts étaient demeurés simples et modestes; mais M. de Tercy avait hésité plus d'une fois, quand il lui avait fallu parler de son existence passée si orageuse, si agitée; et il fut facile de deviner plus d'une lacune dans ce récit. Sa santé déjà chancelante, sa carrière inachevée par la révolution de France, étaient, prétendait-il, les causes de la profonde mélancolie dont il était atteint. Vainement M. Dervin l'engageait-il à suivre son exemple, et à se marier; le refus de M. de Tercy paraissait inébranlable, et il le devint encore davantage par la mort d'un de ses frères, qui périt en défendant sa patrie. Ce frère,



colonel, ne possédait aucune fortune ; car celle de M. de Tercy lui venait d'un héritage particulier. Le colonel connaissait cependant assez son frère pour être tranquille sur le sort de son fils à peine âgé de quinze ans : aussi n'écrivit-il qu'une ligne au moment de mourir, et cette ligne n'était même pas une recommandation, mais seulement un mot de tendresse. Ce fut le jeune Édouard qui apporta ce dernier adieu à M. de Tercy, dont la tristesse s'augmenta encore de cette perte.

Alors il prit entièrement en dégoût ce monde qu'il avait tant aimé ; et, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup de se séparer de son ancien ami M. Dervin, il fut, avec son neveu, s'établir dans une très-belle terre qu'il possédait dans le Valais. Là, aidé d'un professeur distingué et de ses propres lumières, il cultiva chez Édouard les dispositions les plus heureuses, et en fit un jeune homme remarquable autant par ses

mœurs que par ses talens. Tant de soins furent payés d'une reconnaissance si vive, qu'Edouard n'eût pu davantage aimer son père, et que sa gratitude devint un culte, une religion : aussi épiait-il avec une inquiétude, une anxiété croissantes, les progrès d'une maladie qui semblait chaque année détruire les sources de la vie de cet oncle chéri, qui, malgré les prières de son neveu, ne pouvait se décider à revenir à Genève chercher les secours de la médecine. Cependant de trop vives souffrances l'ayant obligé de céder, il s'y rendit, et alla se loger aux *Paquis*, où il possédait une maison à côté de celle de M. Dervin.

En revoyant son ami si changé et plus vieilli cent fois par la maladie que par les années, M. Dervin dut s'applaudir de la vie sage et régulière qu'il avait toujours menée, et il s'empressa de lui offrir toutes les douceurs que l'intérieur de sa famille pouvait lui présenter. Quand M. de Tercy

avait quitté Genève, Clémence n'était encore qu'une gracieuse enfant : il fut ébloui en retrouvant une grande et belle personne, ignorante de ses charmes, simple et modeste comme jamais il n'avait vu de femmes. Mais ce ne fut point sa beauté seule qui le charma ; ce fut cet assemblage si rare de bonté et d'esprit, de grâces et de sagesse, qui faisait de mademoiselle Dervin un être au-dessus de ce que pouvaient désirer le cœur le plus tendre et l'esprit le plus difficile. Et ce ne fut aussi qu'en l'écoutant parler de la puissance et de la miséricorde de Dieu, ce ne fut qu'auprès d'elle qu'il s'avoua que la route qu'il avait suivie pouvait offrir de séduisans plaisirs dans la jeunesse, mais que, quand arrivait l'âge mûr, l'âge de la souffrance et de la réflexion, la religion et la prière donnaient les seules consolations durables. Comme beaucoup de gens du monde, M. de Tercy commença par dire que si c'était une illusion, elle était du

moins douce et consolante ; mais plus il entendit Clémence, plus il lui vit pratiquer les vertus que lui inspirait une piété vraie et éclairée ; plus il reconnut qu'il n'y avait point d'illusion, ni même de vertueux mensonge dans cette puissance. Clémence était d'autant plus faite pour ramener le cœur le plus endurci à l'amour de son Dieu, qu'elle employait, pour lui faire des prosélytes, non-seulement les grâces séduisantes qu'elle avait reçues de la nature et sa beauté merveilleuse, mais aussi cet accent tendre et passionné, qu'on eût dit qu'elle empruntait à l'amour et dont elle se servait pour parler de Dieu. Mademoiselle Dervin tenait de son éducation calme et sage une retenue et une modestie admirables, mais elle avait cependant une âme si sensible que son bonheur ou son malheur ne pouvait naître que des jouissances ou des peines du cœur.

— Edouard est seul digne de votre fille,

dit un jour M. de Tercy à son ami; croyez-vous qu'ils s'aiment?

— C'est une certitude que je voudrais bien avoir, car elle me rendrait très-heureux, répondit M. Dervin; car, depuis six mois que vous êtes revenu ici, mon cher Tercy, j'étudie votre neveu, et je ne crois pas qu'il y ait au monde un jeune homme à qui je confierais avec plus de sécurité le bonheur de ma Clémence. Ainsi interrogez Edouard; je saurai ce que pense ma fille; et s'ils s'aiment, nous les marierons.

M. de Tercy serra la main de son ami, et dit avec un peu d'embarras :

— Vous êtes très-riche, Dervin, et peut-être...

— D'abord je ne suis pas très-riche; cependant ma fille le sera encore assez pour deux, quand même Edouard n'aurait rien.

— Rien, certainement il n'en sera point

ainsi; mais différens arrangemens, des engagemens anciens...

— Mon vieil ami, vous ferez ce que vous voudrez, interrompit M. Dervin; qu'ils s'aiment, cela me suffit.

Le moment était donc arrivé pour M. de Tercy où il fallait qu'il découvrît à son neveu un secret qui le tourmentait depuis tant d'années, et le pénible embarras qu'il éprouva à la vue d'Edouard se peignit dans son regard toujours mélancolique.

— Voilà dix ans que nous ne nous sommes point quittés, Edouard, dit enfin M. de Tercy en serrant la main de son neveu; nous nous aimons tous deux comme de bons amis, n'est-il pas vrai? — Edouard pressa la main de son oncle et le regarda avec une aimable assurance. — Je n'ai que des éloges à donner à ta conduite; ta jeunesse est celle d'un sage.

— C'est à vous, à vos conseils que je le dois, mon oncle : je ne pouvais payer vos

soins que par une bonne conduite, et vous m'avez rendu si heureux que le bien m'a été facile.

— Edouard, veux-tu te marier?

— Oui et non, mon oncle : oui, si vous l'exigez comme une preuve d'obéissance; non, si je suis libre de refuser sans vous affliger; car si je choisissais pour moi, j'éleverais sans doute mes prétentions trop haut.

— Mais il est peu de femmes à qui tu ne pourrais prétendre, mon garçon.

— Ah, mon oncle! c'est que celle que j'aime est plus que riche, plus que belle; c'est un ange que ses vertus et ses grâces mettent au-dessus de toutes les autres: d'ailleurs, n'a-t-elle pas refusé ce qu'il y a de mieux dans la ville?

— Et cet ange, c'est Clémence, dit le vieillard en souriant. Et bien si elle t'aimait, Edouard, elle pourrait être à toi, car son père y consentirait. D'ailleurs, tu ne

seras point sans fortune et, quand nous nous serons occupés de ton bonheur, nous aborderons un sujet qui me coûte bien à traiter. Mais, dis-moi, d'abord crois-tu que Clémence t'aime?

— Oh! mon oncle, comment aurais-je osé m'en faire aimer? Clémence est si au-dessus de moi, que jamais je ne lui ai adressé la galanterie la plus simple : cependant nos goûts sont les mêmes. Comme moi elle s'occupe des arts, l'étude lui plaît; comme moi elle aimerait à habiter la campagne.

— Eh bien! déclare-toi, obtiens le consentement de Clémence, et nous arrangerons facilement le reste. Maintenant venons au secret qui tourmente ma vie depuis dix-huit ans. Éloigne ces bougies, mon ami, la lumière trop vive me fatigue.

Edouard obéit. M. de Tercy garda un instant le silence; puis faisant effort, il commença ainsi :

— J'avais plus de trente ans que je n'avais encore rien aimé; beaucoup de femmes avaient reçu mes hommages; j'en avais séduit et trompé plusieurs, toutes me l'avaient rendu, et, dans cet échange de trahisons et d'intrigues, mon cœur n'avait été que bien légèrement touché. La révolution de France arriva. Je t'ai souvent raconté, Edouard, le spectacle affreux qui frappa mes regards; je t'ai dit les raisons qui me forcèrent à quitter ce pays; mais ce que je ne t'ai pas dit, c'est que je ne le quittai pas seul. J'avais un ami auquel je n'étais pas attaché comme je le suis à Dervin; mais cependant notre intimité s'était resserrée par de mutuels services. Il me confia sa femme pour la conduire en Angleterre, pendant qu'il suivait les princes en Allemagne. Eh bien! Edouard, mon front se couvre de rougeur à cet aveu; eh bien! Edouard, je séduisis cette femme... Je ne te dirai point pour me justifier qu'elle m'aimait depuis

long-temps, qu'elle me le dit la première. Je ne veux point te peindre les innombrables séductions qui m'entourèrent ; quelles qu'elles fussent, mon crime fut sans excuse, et ma complice paya notre faute de sa vie : elle mourut en donnant le jour au fruit de notre amour ou plutôt de notre crime ; car je suis persuadé que les remords et la frayeur de voir arriver son mari, les précautions qu'il lui fallut prendre pour dissimuler son état, amenèrent cette funeste catastrophe.

— Et le malheureux enfant ! s'écria Edouard.

— Il vit et c'est un garçon ; je l'ai fait élever comme le fils d'un frère que j'ai perdu très-jeune : mais il semble que Dieu veuille me punir par cet enfant, car il annonce les passions les plus emportées, la tête la plus ingouvernable : depuis dix ans il s'est fait renvoyer de plusieurs colléges.

—Est-ce qu'il manquait de capacité? demanda doucement Édouard.

— Au contraire, il apprenait en jouant, et se moquait de ses maîtres en devenant plus habile qu'eux; mais son caractère ne cède ni aux raisonnemens ni à la rigueur.

— Pourquoi ne pas avoir employé la tendresse? pourquoi ne pas avoir fait pour votre fils ce que vous avez fait pour moi, mon oncle?

— Ah! pourquoi, Édouard? c'est que ma conscience me retenait, c'est que je n'osais avouer que j'avais un fils; j'avais peur d'éveiller les soupçons, j'avais peur de tout enfin, comme il arrive quand on a un crime à se reprocher. D'ailleurs, j'avoue que je m'effrayais aussi du trouble que cet enfant allait apporter dans ma maison, moi malade, infirme. Maintenant, Édouard, que tu es un homme, et que je vais bientôt mourir, c'est toi, mon enfant, que je veux charger d'une pénible tâche. Je sais comment tu

la rempliras. Je laisserai à Léonce la moitié de ma fortune : cependant je désire que cette fortune reste entre tes mains encore plusieurs années ; même j'arrangerai les choses pour que tu aies la liberté de ne la lui remettre que s'il se montre raisonnable. Va, je suis tranquille, et je sais que tu seras plus indulgent que moi. Vous aurez l'un et l'autre quinze mille livres de rente ; mais comme il est juste que ta part soit la meilleure, je te léguerai ma belle terre du Valais.

— Mon oncle, répondit tristement Édouard, je serai trop riche si Clémence me refuse ; et si elle m'accepte, je voudrais réaliser le plus cher de ses vœux. Elle fit, il y a deux ans, un voyage aux îles Borromées, et son désir serait d'habiter une maison au pied des terrasses qui ornent l'Isola bella. Hier encore, nous formions le projet de vous décider à y aller faire un voyage au printemps : M. et madame Dervin sont tout prêts.

— Vous irez sans moi, répondit M. de Tercy en soupirant; car je sens que la vie m'échappe, et, sans l'inquiétude que me cause Léonce, je mourrais sans regrets, tant la route m'a paru longue et pénible! Cependant, Édouard, je te laisserai la part qui te conviendra; seulement j'aurais désiré que tu restasses propriétaire de ma terre, pour que rien de ce que j'y ai fait ne fût détruit: cet enfant y apportera le trouble, le désordre.

— Soyez tranquille, mon bon oncle; je soignerai l'héritage de Léonce, comme si c'était le mien. Mais pourquoi vous occuper de ces tristes détails; vous n'êtes pas plus mal.

— Tu t'abuses, mon enfant; je m'affaiblis rapidement, et le chagrin ajoute à mes souffrances; car on me mande de Paris que Léonce a quitté la maison de commerce où je l'avais placé, qu'il vit dans le désœuvrement et le désordre. Si encore j'avais

quelqu'un que je puisse envoyer pour savoir la vérité! mais il faudrait confier ce secret, que j'avais gardé tant d'années: d'ailleurs, qui prendrait assez d'intérêt?..

— Laissez-moi partir, mon oncle, interrompit Édouard avec chaleur: je suis bien jeune encore; mais le désir de vous témoigner mon affection, le penchant qui, j'en suis sûr, m'entraînera vers Léonce, me permettront peut-être de prendre quelque ascendant sur lui. Je parlerai à sa raison, à son cœur; je ne le tourmenterai point de sermons; peut-être d'ailleurs ne mérite-t-il pas le jugement sévère que des étrangers ont porté sur lui: laissez-moi aller en juger.

— Ce serait trop cruel, mon ami, au moment où tu peux être heureux, où Clémence....

— Mon oncle, je vous en conjure, ne parlez pas de mon bonheur quand vous êtes inquiet; voulez-vous me priver du seul

moyen que j'ai de vous prouver ma reconnaissance ?

— Eh bien ! j'accepte ta proposition : tu partiras aussitôt que ton mariage sera décidé; et durant ton absence, je m'occuperai des arrangemens à prendre.

— Vous parlez de mon mariage comme s'il était certain, mon oncle ; peut-être que Clémence me refusera ?

— Je ne le crains pas, mon ami ; son âme est trop belle pour ne pas comprendre la tienne.

M. de Tercy avait raison. Clémence avoua à ses parens qu'Édouard était le seul homme qui réalisât l'idée qu'elle s'était faite du compagnon de sa vie, et ce fut avec une douce et aimable confiance qu'elle promit d'être à lui aussitôt son retour; car M. de Tercy apprit à la famille de Mlle Dervin que des affaires importantes le forçaient d'envoyer son neveu à Paris. Ce ne fut sans doute pas sans regrets

qu'Édouard se mit en route, car il aimait Clémence avec une tendresse si vraie, si profonde, qu'il avait souvent répété qu'il ne se marierait jamais s'il ne l'épousait pas : mais chez Édouard le devoir et la reconnaissance devaient l'emporter sur les penchans les plus forts.

Arrivé à Paris, ce ne fut pas sans recherches ni sans peine qu'il découvrit le jeune Léonce. D'abord, celui-ci refusa de le voir, s'imaginant qu'envoyé par M. de Tercy qu'il croyait son oncle, Edouard emploierait des remontrances qui lui seraient à charge, ou qu'il lui apportait quelque sévère message. Quoiqu'il s'avouât bien qu'il le méritait, il savait encore mieux qu'il ne pourrait se soumettre à la violence et à l'humeur, et son caractère entier lui faisait regarder la moindre observation comme un attentat à sa liberté. Il ne fallut pas moins que la patience et les amicales instances d'Edouard pour arriver jusqu'à lui.

Mais une seule entrevue établit tout de suite entre les deux jeunes gens une entière confiance. Loin de se montrer sévère, Edouard chercha seulement à prouver à Léonce que la route qu'il suivait ne pouvait que le rendre malheureux et nuire à son bonheur à venir, et il quitta Léonce, le laissant dans des dispositions plus raisonnables. Cependant ce fut avec regret qu'Edouard l'abandonna si vite à lui-même, car ce n'était plus seulement le devoir et la reconnaissance envers son oncle qui dictaient sa conduite. Depuis qu'il connaissait Léonce, il s'y était sincèrement attaché ; et il ne se serait même pas décidé à se séparer si promptement de son cousin, si M. de Tercy ne lui eût donné l'ordre précis de revenir, M. Dervin commençant à trouver son absence trop longue. Edouard partit donc ; mais ce ne fut qu'après avoir reçu la promesse de Léonce de ne plus compromettre son avenir, et même sa vie, dans des excès qui pouvaient à la fois ruiner sa fortune et sa santé.

Clémence reçut Edouard avec le plus aimable empressement. Tout étant prêt pour le mariage, il se fit immédiatement; et il était temps, pour que M. de Tercy pût en être témoin; car sa maladie, seulement douloureuse depuis plusieurs années, prit tout à coup l'aspect le plus dangereux.

— Je voudrais voir Léonce, dit-il alors en pressant la main d'Edouard de ses doigts déjà froids et débiles; je voudrais le voir, le bénir: peut-être qu'à cette heure suprême mes recommandations auraient quelque poids sur lui; peut-être que le spectacle de ma mort le maintiendrait dans la route où tu me dis l'avoir laissé. Edouard, envoie un exprès, qu'il ne perde pas un instant pour l'amener.

M. de Tercy fut obéi, et se trouva plus tranquille. Et quoique bien mal il aimait à écouter son neveu lui parler de ce fils qu'il regrettait de ne pas avoir avoué pendant sa vie; il se plaisait à l'entendre vanter les ta-

lens de Léonce et la supériorité de son esprit. Ce n'était peut-être pas même sans un secret amour-propre qu'il se plaisait à retrouver dans ce jeune homme qu'on lui peignait si beau et si aimable, les avantages qui avaient brillé jadis chez lui, avantages dont il avait été si fier. D'ailleurs, Edouard, avec un tact et une adresse remplie de bonté, avait glissé sur les fautes qui pouvaient inquiéter davantage le vieillard; il ne lui avait point dit que, déjà cruellement séducteur, Léonce se plaisait à porter le trouble et le déshonneur dans les familles; et même il avait fini par persuader à M. de Tercy que son fils était seulement emporté par l'ardeur de la jeunesse. Et même quand l'exprès envoyé à Paris revint, et qu'Edouard apprit qu'il n'avait point trouvé Léonce, disparu quelques jours auparavant avec une jeune femme qu'il avait enlevée à son époux, Edouard ne se crut pas bien coupable d'altérer la vérité pour ne

pas empoisonner les derniers jours de son oncle; et il feignit d'avoir reçu une lettre de son messager qui lui apprenait qu'il suivait jusqu'à Bordeaux Léonce qui s'y était rendu pour une affaire concernant la maison de commerce dont il faisait nouvellement partie. Edouard savait que le mensonge qu'il hasardait ne serait jamais découvert, les médecins ayant déclaré que M. de Tercy ne pouvait pas vivre plus de deux jours. En effet, il expira bientôt en bénissant son fils, et en le recommandant au cœur et à la raison d'Edouard. Il permit même à celui-ci d'apprendre à Léonce quel était son père, si jamais cette révélation était utile.

La tristesse et le deuil demeurèrent bien des mois dans la maison, et surtout dans le cœur d'Edouard : il fut long-temps sans pouvoir vaincre sa douleur, et son respect pour les volontés et les recommandations de son oncle ne devaient jamais s'affaiblir.

Et même plus d'une fois, sur le tombeau qu'il lui fit élever, il jura de ne jamais oublier le serment qu'il lui avait fait à son lit de mort : d'aimer et de protéger Léonce comme s'il était son propre frère.

III

Six années s'étaient écoulées depuis la mort de M. de Tercy, et pendant ce temps la vie de Léonce n'avait été qu'une lutte continuelle entre les meilleures résolutions et les fautes les plus graves; mais la violence de ses passions et surtout son goût effréné pour les femmes l'avaient toujours emporté.

Après avoir veillé sur son héritage et lui avoir même donné une double valeur par son ordre et ses continuels sacrifices,

Edouard l'avait remis à son cousin, qui s'était du moins corrigé de l'habitude de jouer. Edouard se flattait que si Léonce pouvait rencontrer une femme qui le fixât, il reviendrait aussi des fausses idées qu'il s'était formées sur ce sexe. Depuis qu'il s'était marié, que ses secrets étaient devenus ceux de Clémence, Édouard se plaisait encore plus dans cet espoir qu'elle ne voulait pas partager.

— Comment peux-tu croire qu'il aime jamais une femme vertueuse? lui disait-elle souvent; et quand cela serait, tout séduisant, tout aimable que puisse être Léonce, quelle est celle qui oserait approcher son âme de la sienne? ne devrait-elle pas frémir de se perdre pour ce monde et pour l'autre? et n'est-ce pas plus qu'une imprudence, que d'oser lier sa vie à un homme qui n'a ni mœurs ni religion? Ce serait se croire bien forte contre le vice, ou être au moins présomptueuse.

— Sans doute, tu as raison, lui répondait Edouard, et l'on court quelques dangers; mais qu'il serait beau de les affronter! combien celle qui ramènerait Léonce dans le chemin de la vertu aurait de mérite aux yeux des hommes et à ceux de Dieu! car tu ignores, ma Clémence, combien il est bon et aimable, ce pauvre Léonce, envers qui tu te montres si sévère; tu ignores que cet or qu'il prodigue à ses goûts désordonnés, il le donne avec un plaisir bien plus vrai, bien plus réel, pour soulager le malheur; si tu savais aussi combien de larmes il a essuyées!

— Compensent-elles celles qu'il a fait répandre, interrompit Clémence avec vivacité; et les ménages qu'il a troublés, et les jeunes filles qu'il a jetées dans le vice, sont-ce des victimes qu'il ne faille pas compter? Ah! plus il a été doué par la nature, plus il a reçu d'elle les moyens de plaire et de séduire, plus il est

coupable d'en faire un si mauvais usage ; et ce n'est point dans notre doux et innocent intérieur que doit jamais s'élever un défenseur du vice. Fuyons-le, au contraire, de peur que son contact ne souille le souffle innocent de notre enfant.

Edouard sourit doucement en donnant un baiser au front de son fils qui avait à peine cinq ans.

— Il est vrai, reprit-il, que cette île est un Eden où le démon du mal ne doit jamais pénétrer; mais gardons-nous d'en exclure l'indulgence. D'ailleurs, ma Clémence, je te dois tant de bonheur, ma vie est si heureuse, que j'aurais peur de devenir égoïste, si l'idée de Léonce exposé à tant de dangers ne se présentait souvent à moi pour me rappeler que la vie n'est pas un continuel paradis ; c'est ma plaie cachée, que cette idée : car n'est-ce pas le fils de mon bienfaiteur, ce fils qu'il m'a tant recommandé à son dernier

moment ? et voudrais-tu, toi, si religieuse et si bonne, que j'oubliasse les sermens faits à un mourant ?

D'ailleurs, depuis cinq ans, que nous vivons au milieu de cet air embaumé, continua Edouard, et que la vue de ces îles fleuries, de ces ravissantes campagnes, frappe à chaque instant mes yeux, j'admire encore plus la puissance de Dieu ; je le vois si grand par ses ouvrages, si magnifique par ses bienfaits, que je me demande qui de nous peut se croire le droit de juger les autres : car, toute parfaite que tu sois, mon amie, tout honnête homme que je cherche à être, qu'avons-nous fait cependant pour être ainsi favorisés de Dieu ? Nous avons eu le bonheur de naître sans aucune de ces passions qui se révoltent contre la raison ; la pratique de toutes les vertus nous a servi d'exemple ; mais où sont les dangers que nous avons combattus ? méritons donc notre bonheur en

nous montrant miséricordieux. Enfin, depuis hier j'hésite à te l'apprendre, Clémence, mais il le faut : il faut que je te quitte demain ; de nouvelles extravagances de Léonce réclament ma présence.

Clémence laissa couler une larme, mais ne prononça pas un mot. Edouard reprit :

— Si tu le veux, au lieu de rester seule ici pendant mon absence, tu iras chez ton père, et lorsque nous serons au moment de revenir je te le manderai.

— Tu ne reviendras pas seul, mon ami ?

— Non, Clémence ; je veux tâcher de ramener Léonce ; je veux essayer si une vie paisible et calme n'exercera pas une douce influence sur lui. Il est depuis plus d'un an à Naples, perdu dans des intrigues dont le résultat m'inquiète. J'espère qu'il ne refusera point de m'accompagner ici, à moins qu'une répugnance trop forte de ta part...

— Non, non, mon ami, interrompit Clémence avec un doux sourire ; tu es cent fois meilleur que moi; tu ne juges pas les coupables, tu voles à leur secours; je veux t'imiter. Quand pars-tu?

— Demain au jour.

— Eh bien! dit-elle avec empressement, viens revoir encore notre île si charmante, afin que, bien empreint de son ravissant souvenir, tu puisses l'opposer à la vue de cette Naples si belle, si merveilleuse, dit-on. Vois, ajouta-t-elle en s'arrêtant sur la dernière terrasse placée au-dessus du palais, vois si tu trouveras nulle part un coup d'œil plus enchanteur que celui de ce soleil couchant s'abaissant calme et radieux sur les sommets glacés du Mont-Rose et du Simplon. Nous découvrons d'ici les riches plaines de la Lombardie que tu vas franchir demain; regarde de ce côté, toujours belles et majestueuses nos Alpes tout à la fois verdoyantes et couvertes de neige dominant le

paysage qu'elles encadrent. Oh! mon ami, notre île me plaît tant, j'y suis si heureuse, que je ne voudrais jamais m'en éloigner, et que je préfère rester ici à t'attendre; va, je ne redoute pas la comparaison de notre solitude avec cette Naples tant vantée.

— Aussi, Clémence, tu crois bien, je l'espère, que ce ne sont ni les plaisirs, ni les curiosités dont cette ville abonde, qui m'engagent à faire ce voyage. Mais, tu en conviendras, je ne puis abandonner cet imprudent Léonce, et quand tu le connaîtras, peut-être comprendras-tu encore mieux l'attachement qu'il m'inspire. Mais parlons de nous, c'est-à-dire de toi: puisque tu préfères rester ici, pourquoi ne prierais-tu pas tes parens d'y venir?

— Ils viendraient, j'en suis sûre; mais je suis sûre aussi que ce ne serait point sans regret que mon père quitterait ses vieux amis et sa partie de tous les soirs; ma mère elle-même ne trouverait point ici sa

société habituelle : il faudrait qu'elle abandonnât ses pauvres et les devoirs qu'elle s'est imposés. Elle penserait d'ailleurs avec raison que c'est à moi à me déranger pour aller la trouver, et je ne te cache point que ce serait un grand sacrifice que de quitter nos orangers qui vont bientôt fleurir, nos bosquets de roses et de jasmin qui s'épanouissent déjà. Enfin, cette île m'est si chère, que si je n'étais pas heureuse épouse autant qu'heureuse mère, j'aimerais, je crois, à m'enfermer dans un de ces couvens que nous découvrons au milieu des arbres et des fleurs. On doit prier là avec tant de calme et de résignation !

— Résignation ! qui, je l'espère, en a moins besoin que toi, Clémence ? manquerait-il quelque chose à tes désirs ?

— Non, mon ami ; mais est-ce ma faute si dans les longues rêveries où je me laisse entraîner avec trop de facilité sans doute, je désire malgré moi un bonheur vague,

quelque chose d'inexplicable, dont je renonce moi-même à me rendre raison.

— N'es-tu pas heureuse ici où tu remplis tes devoirs, où tu fais tant de bien, Clémence?

— Oui, sans doute je suis heureuse, répondit-elle en baissant les yeux, et cependant mon cœur n'est pas toujours satisfait, et je pense que ce n'est qu'au-delà d'une autre vie que l'immensité de nos désirs sera remplie: la brièveté de l'existence toujours prête à vous échapper, une inquiétude secrète, un trouble que l'on se reproche, font désirer ce qu'on ne comprend pas.

— Se plaindre de son sort, Clémence, c'est mériter de perdre le bonheur que la Providence nous accorde; et ta disposition mélancolique m'afflige d'autant plus dans ce moment, que je suis forcé de t'y abandonner seule. Si j'osais: j'insisterais pour

que tu fusses à Genève; ou plutôt, s'il m'était possible, je ne te quitterais pas.

— Allons, allons, dit Clémence en souriant à demi, vas-tu me punir de te laisser voir si facilement mes dispositions secrètes; de ne savoir te cacher aucune de mes impressions : tu es injuste cependant, si tu crois que je n'apprécie pas mon bonheur. Qui fut jamais plus digne de respect et de tendresse que toi? Ainsi donc pardonne-moi ces réflexions, que notre conversation et l'annonce de ton départ ont rendues plus sérieuses encore. Je te promets qu'à l'avenir je serai raisonnable.

Edouard la remercia de cette promesse qui le tranquillisait, et ils rentrèrent dans leur délicieuse retraite. Le lendemain, le jour paraissait à peine, que M. de Tercy se leva doucement, espérant que sa femme ne se réveillerait pas; mais le sommeil de Clémence, ordinairement très-léger, devait l'être encore plus dans cet instant; et il

donnait doucement un dernier baiser sur le front de son fils, quand elle ouvrit les yeux.

— Adieu! répéta-t-elle plusieurs fois, adieu!

— Non, ma bien-aimée, pas adieu, mais au revoir; sois-en sûre, je ne perdrai pas un moment. Et s'arrachant des bras qui le retenaient encore, Edouard fut bientôt sur la route de Milan.

Les premiers jours de son absence jetèrent sur la vie de Clémence un voile sombre que rien ne put d'abord soulever. Mais peu à peu cette profonde tristesse se changea en une douce rêverie; et elle se livra à ces délicieuses chimères auxquelles Edouard lui reprochait tant de s'abandonner. Quand le soleil était descendu dans les plaines, et ne dardait plus avec force sur les eaux du lac, Clémence aimait à s'asseoir aux pieds du Pégase qui domine l'Isola bella. Là, entourée de toute la splen-

deur de la nature et d'une riche végétation, son âme s'élevait vers son Créateur, et le cherchait dans ce ciel étoilé où le parfum des fleurs monte comme un délicieux encens; ses pensées prenaient leur vol vers un séjour où tout est âme et mystère; elle rêvait aux anges qui n'ont ni les faiblesses ni les vices des hommes. C'était alors qu'elle avait besoin de se contraindre, de se raisonner pour réprimer la répugnance qu'elle éprouvait d'admettre sous son toit ce Léonce qu'elle regardait comme un être que Dieu avait abandonné. Son âme était sans doute trop douce et trop belle pour qu'elle ne priât pas pour lui; mais elle aurait voulu, au prix de grands sacrifices, qu'il ne vînt pas chez elle.

Ce fut dans ces dispositions qu'au bout de deux mois d'absence elle reçut d'Edouard la lettre qui lui apprenait ce qui s'était passé à Buffalora.

Huit jours après elle était assise le soir

sous un bosquet de jasmins et de roses: l'acanthe, la valériane rouge, les cédrats fleuris, jetaient dans l'air une pluie de fleurs; la nature était riante et calme; Clémence tressaillit de joie au bruit d'un pas qu'elle reconnut à son empressement : c'était Edouard; Léonce, pâle et souffrant, le suivait.

IV

Clémence courut au-devant de son mari, et l'embrassa avec une affection tellement animée, qu'elle fut un moment embarrassée d'avoir ainsi cédé à un mouvement si vif, devant un homme dont elle redoutait la présence, et qu'elle croyait devoir considérer comme un étranger. Elle se retourna pour s'excuser de ce premier moment donné à la tendresse, sans avoir rempli les de-

voirs de l'hospitalité, quand elle vit Léonce, à demi appuyé contre un citronnier en fleurs, les bras croisés sur sa poitrine, et les yeux tristement fixés sur la terre. Frappée d'une position qui le présentait à elle sous un tel aspect ; étonnée de cette contenance mélancolique et rêveuse chez un homme qui avait donné toute sa vie aux plaisirs bruyans, elle hésita, et le regarda quelques minutes avant de parler. La lune donnait en plein sur la figure de Léonce, et ajoutait à la pâleur de son teint ; de longs cils noirs s'abaissaient sur ses joues un peu creusées par la souffrance ; et une expression de noblesse remarquable venait ajouter un grand charme à des traits d'une parfaite régularité et d'une extrême finesse. Une grande abondance de cheveux noirs et bouclés ne cachaient pourtant qu'à demi un front rempli de pureté et d'élévation : c'était une très-belle figure en repos, que celle de Léonce. Mais quand il

leva les yeux sur Clémence, quand elle eut vu ses prunelles, d'un bleu foncé, se fixer attractives et puissantes sur les siennes ; quand elle eut subi son regard doux et pénétrant, elle baissa les yeux, effrayée du sentiment inexplicable qui s'emparait d'elle, étonnée de sentir s'éteindre à l'instant même le mépris, et presque la haine qu'elle ressentait depuis si longtemps.

— Ma chère Clémence, dit Edouard, occupé depuis quelques momens à caresser son fils, c'est un ami, un frère, que je t'amène; il a bien souffert, il a besoin des doux soins d'une femme. Mais quand il sera tout-à-fait rétabli, nous nous occuperons de ses plaisirs; nous quitterons un peu notre vie solitaire, pour lui faire les honneurs de notre île ; et je suis persuadé qu'une fois qu'il aura goûté des plaisirs de ce petit coin du monde, ceux qu'il a tant aimés jusqu'à présent perdront bien de leur prix.

— Que j'ai tant aimés! prononça Léonce de Tercy; je croyais t'avoir dit, mon ami, que je m'étais souvent étourdi, mais rarement amusé. Et c'est à vous, madame, ajouta-t-il en s'inclinant vers Clémence, c'est à vous que je demanderai grâce pour la société dont Edouard me menace; permettez-moi d'insister pour que vous ne changiez rien à vos habitudes : car, malgré ce que peut penser mon cousin, j'aime la solitude, surtout une solitude comme celle-ci, embellie par tant de grâces et de bonté. . . . .

Ces dernières paroles, quoique dites avec une politesse toute naturelle, embarrassèrent un peu Clémence, et elle ne fut pas fâchée que son fils répétât plusieurs fois que le souper était servi. Léonce n'avait vu Clémence qu'à la clarté un peu douteuse de la lune, et elle-même n'avait pu juger qu'à demi M. de Tercy; mais quand ils se trouvèrent dans un appartement parfaitement

éclairé, ils demeurèrent interdits l'un et l'autre. Clémence avait cru impossible, jusqu'à ce moment, qu'un homme dont la conduite avait été si mauvaise et le cœur si perfide, pût réunir une telle expression dans le sourire, un tel charme dans le regard; et Léonce, si amateur de la beauté, si promptement enflammé par elle, croyait avoir admiré tout ce qu'elle pouvait offrir de séduisant. Mais s'il savait ce que c'était qu'une belle femme, s'il savait ce que c'était que des traits réguliers, une éclatante fraîcheur, il ne savait pourtant pas encore ce qu'était Clémence. Jamais il n'avait vu à une autre ce teint si délicat et si pur, cette bouche timide et pourtant passionnée, ces yeux surtout, ces yeux qui décelaient une âme si angélique et si aimante, ces yeux d'un brun clair légèrement orangé, dont la pureté limpide laisse facilement lire toutes les impressions; délicieux regard que Dieu a donné aux an-

ges, et que l'amour leur dispute. Sans doute, Léonce avait aussi rencontré des femmes dont les tailles étaient élégantes et gracieuses; mais ce n'était que chez Clémence qu'il avait remarqué cette souplesse qui pliait la sienne à chaque pas, et semblait annoncer qu'elle avait besoin d'appui; enfin, Léonce avait séduit plus d'une belle femme, mais n'avait jamais reconnu chez aucune cet attrait rempli de puissance, ce charme indicible qu'il rencontrait chez la femme d'Edouard.

— Tu parais fatigué mon ami, dit celui-ci en remarquant son air profondément pensif; peut-être voudrais-tu aller te reposer?

Léonce releva la tête, comme s'il sortait d'un long rêve, et accepta. Edouard insista pour le conduire à l'appartement qui lui avait été préparé.

— Je te laisse faire pour ce soir, lui dit

Léonce ; mais si tu devais long-temps me traiter en étranger, tu ôterais bien du charme à ton hospitalité. Et s'inclinant, il sortit.

—Eh bien, ma chère Clémence! dit Edouard en reprenant sa place à table, que penses-tu de notre cousin? je ne suis vraiment pas fâché qu'il nous ait laissés seuls, quand ce ne serait que pour avoir le plaisir de parler de lui. N'est-il pas vrai qu'il est impossible d'être mieux, d'avoir une figure plus aimable?—Et les yeux d'Edouard brillaient de plaisir en faisant l'éloge de Léonce. Clémence baissa les siens; hélas! un sentiment plus fort que sa volonté, un sentiment plein de gêne, et qui ressemblait au remords, était venu s'emparer d'elle, d'elle faible femme ; car, malgré elle, pendant que son mari parlait, elle l'avait comparé à Léonce. Edouard était bien, sa figure était douce et régulière ; mais elle n'avait pas, comme celle de son cousin, ce charme inexplicable qui sé-

duit le cœur et domine la raison à la première vue. Clémence ne répondit rien.

— Quoi! s'écria Edouard, tes préventions contre ce pauvre garçon t'empêcheraient-elles de reconnaître ses avantages? Eh bien! pour te raccommoder avec lui, il faut que je te dise combien j'en ai été content pendant les jours que nous avons passés à Buffalora : si tu savais avec quelle patience il souffrait! si tu savais comme il s'est fait aimer de ceux qui l'entouraient! Aussi là, comme partout, il a inspiré une passion; mais de cette fois je suis bien certain que Léonce sera raisonnable, et quoiqu'on ait voulu lui faire promettre de revenir quand il serait rétabli, il m'a bien assuré qu'il avait refusé. — Non, me disait-il, non, je sens que je suis las de ces amours d'un jour, qui ne laissent après eux que remords ou dégoût; je n'aimerai plus, ou plutôt je n'ai jamais aimé; et si cela m'arrivait, ce ne serait qu'une femme à

part, une femme si fort au-dessus de moi, qu'il faudrait qu'elle m'élevât et m'épurât. Cette femme-là est introuvable, Edouard; aussi je te le répète, je n'aimerai jamais. — Puis, durant ses souffrances, nous avons parlé raison; et je me suis encore plus convaincu que sa tête seule est légère, mais que son cœur est noble et généreux. Tiens, Clémence, il faut que tu l'aimes pour que je sois tout-à-fait heureux. Mon amie, tu me parais embellie, notre enfant est gai et bien portant: aussi avec quel plaisir je me retrouve dans mon ménage, où il ne me manquera plus rien, puisque Léonce ne nous quittera pas; car, aussitôt que de loin il a vu nos charmantes îles, il en a paru enchanté, et à mesure que nous approchions de notre habitation, il la nommait comme moi un paradis; mais il ne s'attendait pas, j'en suis sûr, à y trouver un ange aussi parfait que toi.

— Cher Edouard, interrompit Clémence, ta tendresse t'aveugle ; M. de Tercy est accoutumé à voir des femmes si remarquables, qu'une campagnarde comme moi doit lui paraître bien peu digne d'attention.

— Voilà une modestie un peu menteuse, dit Edouard en souriant, toi, la perle de Genève, ville si savante et si fière de l'éducation qu'y reçoivent les femmes. Mais parlons de nos parens et de nous-mêmes, ma Clémence.

Ils trouvèrent tant de plaisir dans leur entretien, que la nuit était assez avancée quand ils se retirèrent. Cependant madame de Tercy, fidèle à ses habitudes de maîtresse de maison, ne se leva pas moins à son heure habituelle pour veiller à tout ce qui pouvait être agréable à son hôte. Léonce était déjà au jardin, où il respirait l'air doux et balsamique du matin : il vit de loin Clémence s'occuper de ces soins du

ménage que les femmes ne négligent que trop, et auxquels cependant elles doivent tant de respect et d'estime. Il la vit, après avoir soigné son fils, s'acheminer avec lui vers une petite porte qu'ils laissèrent entr'ouverte. Léonce les suivit doucement. Un vieux cheval qui avait appartenu à M. de Tercy l'oncle eut d'abord une première visite ; puis ils entrèrent dans une cour écartée où s'élevait une maison très-simple, mais assez grande, dont une des portes donnait sur la campagne. Clémence entra, et Léonce la suivit de loin : une porte vitrée, recouverte d'un rideau, se referma sur elle. Il resta derrière, et entraîné par un sentiment plus puissant peut-être que les convenances, il écarta doucement le rideau, et vit alors une douzaine de jeunes filles, toutes d'une figure assez agréable, et dont les plus âgées paraissaient à peine avoir seize ans ; elles travaillaient à différens ouvrages de broderie, de dentelle,

ou de couture. Clémence visita tout et parut approuver ou blâmer ; puis elles quittèrent leur ouvrage pour montrer des cahiers d'écriture et de calcul. Madame de Tercy donna encore des conseils avec une extrême patience et une grande clarté : son organe était doux et ferme à la fois. Quand les leçons furent terminées, les jeunes filles se mirent à genoux ; Clémence et son fils les imitèrent, et madame de Tercy prononça à haute voix une fervente prière. Léonce ne pouvait la voir que de profil ; mais jamais femme, dans l'éclat d'une brillante parure, ne lui avait semblé belle comme Clémence revêtue d'une simple robe blanche, dont la forme modeste ne faisait ressortir aucun de ses avantages. Elle avait ôté son grand chapeau de paille, et ses beaux cheveux nattés, autour de sa tête à la manière antique, laissaient voir toute la perfection de son cou. Ses cheveux, dont Léonce n'avait pu la veille bien distin-

guer la nuance, étaient d'un châtain clair, dont le reflet brillant s'unissait à la pureté et à la blancheur de son front. Tout était naturel et gracieux chez Clémence : on pouvait être plus belle peut-être, mais il était impossible d'être plus séduisante. Léonce sortit quand il entendit que la prière allait finir; il se hâta d'aller chercher un peu de solitude, car mille réflexions nouvelles se pressaient dans son âme.

—Voilà, se dit-il, comme il aurait fallu que je visse les femmes pour les aimer et les respecter ! Mais pour m'inspirer de l'amour, elles se sont toujours présentées à moi couvertes de robes de fête, et d'avance décidées à me séduire et à me tromper. Je les ai devinées au premier mot, et je leur ai rendu ruse pour ruse, perfidie pour perfidie. Mais si j'en avais rencontré une qui m'eût aimé pour moi, et non pour m'enlever et me disputer à une autre; si j'en avais

rencontré une qui eût été vraie, bonne, vertueuse, je me serais lié à elle pour la vie. Maintenant il n'est plus temps; je ne serai jamais aimé, je n'aimerai jamais, et je n'ai devant moi qu'une longue suite de jours qu'il faut bien que je donne à la folie, puisque l'amour vrai n'en voudrait pas. A ces pensées, la tête de Léonce tomba sur sa poitrine, et il se laissa dominer par une sombre rêverie, dont il ne fut tiré que par la douce voix de l'enfant de Clémence.

— Mon cousin, s'écria-t-il en forçant son petit timbre clair et argentin, le déjeuner est prêt sous le berceau; papa et maman vous attendent; venez donc, j'ai bien faim.

Léonce fut au-devant de lui, et le prit dans ses bras.

— Tu ne vas pas m'aimer, lui dit-il en l'embrassant, si je retarde l'heure du déjeuner; tu diras que je suis bien méchant.

— Maman croyait encore hier que vous

l'étiez, dit l'enfant; mais tout à l'heure je l'ai entendue qui répondait à papa : « Tu as raison, mon ami, M. de Tercy a l'air si bon, si doux, qu'il doit avoir un bon cœur. »

— Ta maman avait donc bien mauvaise opinion de moi autrefois?

— Oh oui! puisque quand on a préparé votre chambre, maman a retiré une tête de la Vierge avec l'enfant Jésus, parce qu'elle disait que ce tableau ne vous plairait pas; mais je vois bien qu'elle vous croit bien meilleur à présent, car ce matin elle m'a fait prier Dieu pour vous.

— Ta maman est bien bonne, répondit Léonce plus touché qu'il ne voulait se l'avouer; mais elle n'a pas prié pour moi, elle.

— Si vraiment, car je vais tous les matins à son école de jeunes filles, et c'est elle qui dit la prière. Mais il ne faut pas

lui répéter cela au moins, car elle m'a bien défendu d'en parler à un étranger.

— Mais je ne suis pas un étranger, moi, Henri; je suis ton cousin.

—N'importe; maman me gronderait d'avoir parlé de l'école.

— Je ne dirai rien, Henri, si tu veux me répéter la prière que tu as dite ce matin pour moi.

— Volontiers. Après avoir prié pour papa, maman a ajouté : Mon Dieu, faites que notre cousin soit toujours bon et charitable; faites qu'il soit bienheureux.

— Cher enfant, dit Léonce en l'embrassant, qui pourrait n'être pas bon ici?

Et il arriva dans le bosquet, portant l'enfant dans ses bras.

—Tu te fatigueras, mon ami, s'écria Edouard; tu oublies trop vite que ta blessure n'est pas encore bien guérie.

Après le déjeuner, M. de Tercy mena Léonce voir sa maison; il le fit entrer dans

un salon où se trouvait une bibliothèque bien choisie ; il y avait aussi des pinceaux, des crayons et divers instrumens de musique.

— Une partie de nos matinées se passe ici, ajouta Edouard, et nous consacrons le soir à la promenade. Dans quelques jours nous irons faire des visites, je te présenterai dans plusieurs familles, où tu trouveras des jeunes personnes charmantes : qui sait si....

—Je t'entends; mais penses-tu, mon ami, que la vue de ton intérieur ne me rende pas plus difficile encore? N'ai-je pas d'ailleurs mon passé à effacer, et plus que cela peut-être, une grande répugnance à vaincre : les femmes ne ressemblent pas toutes à la tienne.

— Il est vrai que Clémence est un ange, répondit Edouard ; mais pour ne pas avoir la perfection, faut-il refuser l'agréable? Qui sait, d'ailleurs, si, en voyant ma

femme tous les jours, tu ne lui trouveras pas quelques imperfections : tu reconnaîtras peut-être que sa morale la rend sévère.

— Elle doit me haïr, prononça tristement Léonce.

—Non, mais elle te plaint et ne te comprends pas. Cependant je lui ai raconté nos conversations de Buffalora et ta résolution de ne point y retourner, malgré les séductions qui t'y attendent.

—L'as-tu bien assurée que je n'y retournerais pas? s'écria vivement Léonce.

— Oui, sans doute.

Les journées suivantes furent remplies par les occupations habituelles des deux époux, auxquelles Léonce se mêla. Bientôt il se trouva souvent seul avec Clémence; Edouard faisait tracer un parc à l'anglaise au bout de son habitation; il engageait souvent son cousin à l'accompagner : mais celui-ci avait commencé une vue du lac, et préférait rester dans le sa-

lon, où Clémence se tenait presque toujours.

Ils éprouvèrent d'abord l'un et l'autre un léger embarras; mais, comme tous les deux étaient amateurs des arts, la conversation devint bientôt aussi facile qu'intime, et les heures passèrent avec une si grande rapidité et tant d'agrémens, qu'ils voyaient revenir Edouard avec un peu de contrariété; car il remarquait que le paysage de Léonce n'avançait point, et que le tableau de Clémence restait toujours au même point.

— Je devine, dit-il à Léonce; ma femme te prêche, et il te sera impossible de résister à tout ce qu'elle te dira de sage et de raisonnable.

Clémence baissa les yeux, car elle n'avait songé ni à convertir, ni à prêcher Léonce: elle aurait même pu à peine dire de quoi ils avaient parlé, car ce qui donnait tant d'attrait à la conversation de Léonce, c'était qu'elle n'avait rien d'arrêté ni de prévu.

S'il parlait de ses voyages, il ne racontait point ce qu'il avait vu ; mais il vous ramenait où il avait passé par le récit de quelque action intéressante ou généreuse ; jamais le moi ne se faisait sentir dans sa conversation ; cependant la douceur de son regard, l'inflexion de sa voix, persuadaient à Clémence qu'il était le héros de tout ce qu'il racontait de noble et de bien. D'abord elle avait craint de lui entendre parler des femmes ; mais peu à peu elle fut la première à faire naître la conversation sur son sexe : car Léonce savait tout ce que les femmes avaient fait de beau et d'illustre ; et s'il exprimait un regret, c'était de ne pas avoir une mère ou une sœur à qui consacrer sa vie. Dans tout ce que disait alors Léonce de Tercy, il n'y avait ni mensonge, ni effort ; il était de bonne foi et ne feignait aucun des sentimens qu'il peignait ; sa tête, fatiguée d'intrigues, se reposait dans l'absence des passions. S'il avait long-temps re-

culé devant la sagesse, c'est qu'il se la représentait sévère et grondeuse; elle lui apparaissait alors sous la forme d'une femme jeune, belle, et il l'accueillait avec l'enthousiasme qui accompagnait maintenant tous ses sentimens. L'estime, l'amitié de Clémence, lui étaient devenues nécessaires, et c'était sans aucun calcul qu'il lui disait tout ce qui pouvait lui en inspirer. D'ailleurs, au sein de ce ménage où s'exerçaient tant de vertus modestes et bienfaisantes, Léonce était revenu à son caractère naturel qui était la générosité. D'abord on n'avait point parlé devant lui du petit établissement où Clémence faisait apprendre un état à plusieurs jeunes filles; mais, quand elle connut mieux son cousin, elle le consulta, et finit par lui permettre de l'aider dans cette bonne action. Léonce y eut d'autant plus de mérite qu'il ne demanda pas même à voir les jeunes filles à qui il assurait ainsi un rempart contre le vice et le malheur; il ne songea pas une

seule fois qu'il y en avait vraisemblablement de charmantes. Enfin, celui qui s'était fait jusque-là un jeu de tromper, de séduire les femmes, de s'en faire aimer et de les abandonner, n'exerçait plus que de douces vertus, et ne songeait plus à chercher autre part le bonheur.

V

Depuis trois mois Léonce habitait l'Isola bella, et malgré les instances d'Edouard, il s'était constamment refusé à laisser agrandir le petit cercle dans lequel il vivait. Mais un jour, madame de Tercy reçut la visite d'une famille qui possédait une des plus belles habitations de l'*Isola madre*. Quoique M. et madame de Mortagne fussent d'un âge raisonnable, ils paraissaient conserver tous les goûts de la jeunesse: aussi reprochèrent-ils vivement

au jeune couple de vivre ainsi isolés, et de ne plus venir les voir.

— Ignorez-vous donc, poursuivit madame de Mortagne gaîment, que nous possédons dans ce moment une des plus fameuses cantatrices de toute l'Italie, et que ce n'est qu'à prix d'or qu'elle a consenti à nous donner quelques représentations?

— Quoi, madame! s'écria Léonce, il y a dans votre île un théâtre assez vaste pour y représenter de grands opéras?

— Certainement, monsieur, et j'espère que vous viendrez en juger avec votre charmante cousine: la *Bacchi* chante demain dans les *Cantatrice villane.*

— La *Bacchi*! dit Léonce, est-ce donc la prima donna qui était l'hiver dernier à Venise?

— Précisément, et ce n'est pas seulement par son beau talent qu'elle a fait du bruit: deux jeunes Français se sont battus

pour elle, et l'un d'eux a, dit-on, été tué....

— Heureusement non, interrompit Edouard; mais nous ne pouvons, mes chers voisins, vous promettre pour demain; une affaire importante me retient; la semaine prochaine nous nous dédommagerons.

— Vous ne verrez point la *Bacchi*, dit M. de Mortagne; mais ce sera la fête de ma femme, et j'ai invité tout ce qu'il y a de jeune et de gai dans nos îles. J'aurai même madame de Mirande, femme d'un colonel français, très-jolie, très-coquette, mais fort aimable. Je crois que notre réunion sera agréable, surtout si nous pouvons compter sur vous.

Madame de Mortagne se leva pour partir; et la soirée étant belle et invitant à la promenade, Mrs de Tercy et Clémence se disposèrent à conduire leurs hôtes jusqu'au lac. Après que M. et madame de Mortagne furent remontés dans leur petite barque,

Clémence et ses compagnons s'en revinrent, en prenant les chemins les plus agréables et les plus longs. Ils traversèrent une longue allée de peupliers entremêlés d'orangers et de citronniers couverts de fruits et de fleurs, les dernières de la saison : la nature était encore charmante ; mais le jour raccourcissait, et le soleil n'avait presque plus de chaleur.

— Tu me parais bien rêveuse ce soir, chère Clémence, dit M. de Tercy, qui causait depuis long-temps avec son cousin, sans qu'elle se fût mêlée de la conversation ; aurais-je eu tort de refuser d'aller demain chez madame de Mortagne ?

— Non, répondit-elle presque en tressaillant, comme si on venait de l'arracher à un songe ; et j'espère même que tu iras sans moi la semaine prochaine.

— Assurément non. Mais d'où vient cette répugnance pour une famille que tu recherchais l'année dernière ? Songe d'ail-

leurs que tu priverais Léonce de cette fête, qui sera charmante. Et puis ne faut-il pas qu'il connaisse nos jeunes beautés, parmi lesquelles je désire tant qu'il en choisisse une?

— Je ne puis rien aimer, dit Léonce avec découragement.

— Tu crois cela; mais une jolie personne te ferait vite oublier toutes ces fausses idées. D'ailleurs, tu n'as pas besoin d'être amoureux fou pour être heureux en ménage: tous les mariages ne sont pas, comme le nôtre, le résultat d'un amour insurmontable. Moi, par exemple, si je n'avais pas obtenu Clémence, jamais, jamais je n'en aurais épousé une autre.

— Je me persuadais, dit Léonce à demi voix, que tu avais beaucoup d'empire sur tes passions?

— Sans doute j'aurais su leur commander. Cependant, si Clémence cessait de m'aimer, je serais le plus malheureux des

hommes. Mais je ne sais vraiment d'où me vient ce que je dis; ce n'est pas le moyen d'égayer Clémence. Mon amie, j'espère que tu ne souffres point: formerais-tu un désir que je ne puisse pas accomplir?

— Je serais bien ingrate, si je ne me trouvais pas heureuse, s'écria Clémence en pressant la main de son mari; mais c'est précisément à cause de cela que j'éprouve du regret et me sens presque de l'irritation contre madame de Mortagne de ce qu'elle est venue nous inviter à cette fête. Nous sommes si bien ici!

— Il est des devoirs auxquels il faut se soumettre, ou se brouiller avec ses voisins, répondit Edouard. Puis, je te le répète, je désire que Léonce voie l'élite de nos beautés; car j'espère vraiment que tous les hommages ne seront pas pour cette Française que l'on dit si coquette?

—Cela n'est pas bien sûr, s'écria Léonce:

elle est mariée, et le fruit défendu a tant de charmes.

En finissant ces paroles, il rencontra les yeux de Clémence; il crut y lire de l'indignation, et baissa les siens.

— Allons! dit Édouard en riant, chassez le naturel, il revient au galop. Léonce, ne serais-tu si raisonnable que faute d'occasions? Mais hâtons-nous de rentrer; je sens quelques gouttes de pluie.

—Ma pauvre Clémence, s'écria M. de Tercy en arrivant, je t'ai fait marcher trop vite; tu es toute pâle.

— Je ne me sens pas bien, en effet: aussi vais-je vous laisser; mais demain il n'y paraîtra plus, et le jour de la fête je serai toute disposée à m'y rendre, puisque tu le désires, Edouard. Elle s'inclina devant Léonce et sortit.

— Je crains d'avoir déplu à madame de Tercy, dit Léonce tristement; ma mauvaise tête m'emporte toujours.

— Ne crains rien, ma femme est maintenant indulgente pour toi, plus que moi, peut-être; son cœur est si bon, si tendre, qu'elle ne peut long-temps haïr.

— Elle me haïssait donc ?

— Je ne te cache point qu'elle avait de très-fortes préventions contre toi; il faut le pardonner à une âme pure et céleste comme la sienne. Maintenant, son vœu le plus cher est que tu ne t'écartes plus du chemin de la vertu.

— Cependant, elle ne pourrait concevoir qu'une femme m'aimât, qu'une femme me confiât son bonheur.

— A te parler franchement, je crois qu'elle ne serait pas très-rassurée si une femme qui l'intéressât s'attachait à toi, et je crains que tes plaisanteries de ce soir n'aient un peu diminué la confiance qu'elle commençait à prendre en tes paroles : mais je te promets de diminuer le mal que tu t'es fait toi-même. Bonsoir.

Léonce demeuré seul ne retrouva point dans son âme le calme et la sérénité qu'il éprouvait avant cette soirée. La pensée de Clémence irritée l'affligeait profondément, car l'admiration respectueuse qu'elle lui avait d'abord inspirée, était devenue pour lui un culte, une religion. Jamais femme ne s'était présentée à lui entourée de cette auréole de pureté et de grâces. Aussi, être méprisé par elle lui semblait le plus grand malheur qui pût l'accabler; il ne pouvait chasser de son souvenir ce froid regard qu'elle lui avait lancé, et une tristesse profonde s'emparait de lui à la crainte de ne plus voir renaître les heures si douces qu'ils avaient passées ensemble.

Ah! se disait-il, j'aime plus la vertu qu'elle ne le croit; car je suis plus malheureux de la peur de lui avoir déplu, que je ne l'ai jamais été de la perte de l'amour d'une autre.

Léonce passa une partie de la nuit dans

cette anxiété pénible qu'au matin l'accueil de Clémence ne dissipa point. Il eût bien voulu rester seul avec elle pour la ramener sur la conversation de la veille; mais Edouard avait entrepris un travail qui le retenait à la maison, et il ne les quitta pas jusqu'au jour où ils se rendirent à l'*Isola madre*.

Madame de Tercy avait obtenu de son mari qu'ils reviendraient le jour même, fût-ce très-tard; et elle laissait son fils, ce qu'elle n'aurait point fait si elle avait dû passer la nuit dehors. Cependant l'enfant pleura beaucoup en voyant partir sa mère, et sa douleur augmenta le nuage de mélancolie qu'elle essayait vainement de cacher.

— Pourquoi n'emmènerions-nous pas Henri ? dit Léonce.

— Oh oui, emmène-moi! s'écria l'enfant; je serai bien sage, je n'ennuierai personne. Léonce lui tendit les bras, et Henri fut bientôt auprès de sa mère.

La maison de madame de Mortagne, d'une architecture moderne et la plus belle de l'île, située sur une hauteur qui domine le lac, au milieu d'un bois d'orangers et de citronniers, dont les fruits sont d'une merveilleuse grosseur, offrait dans ce moment un aspect des plus rians. Plusieurs groupes se dessinaient dans les jardins et sur les terrasses, des orchestres cachés dans les bosquets faisaient entendre des airs, tantôt gais, tantôt mélancoliques; des barques couvertes de monde quittaient le rivage et y abordaient sans cesse; c'était un luxe de fleurs et de femmes qui flattait à la fois tous les sens.

— Les voilà! s'écria M. de Mortagne en accourant offrir la main à madame de Tercy; ma femme commençait à craindre que vous ne vinssiez pas, lui dit-il.

Clémence remit à son fils un superbe faisceau de fleurs rares qu'elle destinait à

madame de Mortagne; et quand celle-ci eut reçu ce nouvel hommage, on se mit à table.

—Convenez, dit M. de Mortagne se penchant vers Clémence, que ma femme sait parfaitement faire les honneurs de chez elle: voyez; elle a placé à la droite de votre beau cousin une jolie Française pour lui tourner la tête; et à sa gauche, une de nos innocentes insulaires pour toucher son cœur: car on assure que la tête et le cœur ne sont jamais touchés par les mêmes objets.

Clémence tourna les yeux du côté de Léonce : il parlait avec feu à madame de Mirande, qui, habillée à la nouvelle mode de Paris, mode qui n'était pas encore répandue, montrait entièrement à découvert des épaules et des bras superbes. Clémence trouva madame de Mirande bien belle, et s'étonna pourtant d'éprouver pour elle un sentiment d'éloignement. Elle regarda alors l'autre voisine de Léonce : c'était une jeune

personne jolie mais timide ; il ne lui parlait que pour remplir les devoirs de la plus stricte politesse.

Ah ! pensa madame de Tercy, ce ne sera jamais une femme simple et modeste qui pourra lui plaire : pour le séduire, il lui faut l'éclat du grand monde, et la coquetterie qui ne respecte rien. Alors elle se sentit saisie d'un redoublement de grande tristesse; elle essaya cependant de partager la gaîté générale ; mais tout était effort chez elle, et elle devina que son sourire devait être contraint. Le dîner fini, les convives se répandirent dans les jardins pour jouir de la fraîcheur du soir. Clémence, éprouvant un désir de solitude qu'elle ne pouvait vaincre, s'éloigna pour chercher son fils ; mais, ne l'ayant pas trouvé auprès des jeux où il lui avait demandé la permission de se rendre, madame de Tercy se troubla tout à coup.

—Henri ! Henri ! répétait-elle d'une voix

brisée; car déjà son cœur de mère pressentait un malheur.

— Je l'ai vu monter dans une barque avec d'autres enfans, dit une petite fille en accourant près de madame de Tercy; mais ils n'ont pas voulu m'emmener: ils sont, je crois, allés à cette île que vous voyez là à droite, tout près, pour chercher des pintades.

La nuit arrivait rapidement, et vainement Clémence regardait autour d'elle. De ce côté, le rivage était solitaire; il lui sembla entendre alors les cris de son enfant; son cœur battait avec une violence qu'une mère seule peut ressentir; et, quoiqu'elle se dît que ce qu'elle avait de plus prudent à faire était de retourner à la maison avertir son mari et chercher des secours, elle s'imagina qu'en s'éloignant elle livrait son fils à des dangers plus certains. Il y avait bien là plusieurs barques; mais Clémence tenta vainement d'en détacher une: sa fai-

blesse était augmentée par la terreur, et elle n'y put réussir. Dans ce moment, elle crut réellement entendre des cris au milieu du lac; sa tête se perdit entièrement, et elle allait se précipiter dans l'eau, comme si elle pouvait y saisir son enfant, quand un bras vigoureux la retint: elle reconnut Léonce!

— Mon fils! mon Henri! s'écria-t-elle en l'entraînant. Léonce la comprit, et détachant une barque, il rama avec une vélocité qui rendit assez de courage à Clémence pour qu'elle parvînt à lui expliquer le motif de son effroi.

Au bout de quelques minutes, en effet, ils aperçurent distinctement une petite embarcation, à laquelle on avait attaché une forte voile que le vent du soir commençait à enfler avec violence; Léonce redoubla d'efforts, et s'en approcha bientôt. Clémence appela Henri. L'enfant reconnut la voix de sa mère, et, sans doute déjà fâché

d'être depuis si long-temps loin d'elle, il monta sur le bord du bateau et lui tendit les bras; mais le pied du pauvre enfant glissa sur la planche humide, et il tomba dans l'eau.

Léonce n'eut pas eu besoin d'entendre le cri qui sortit du cœur de la malheureuse mère, pour s'élancer; mais ses habits qu'il ne s'était pas donné le temps de quitter le gênaient horriblement: cependant il atteignit l'endroit où le petit Henri avait disparu. Pendant ce temps, Clémence, dont l'âme tout entière était plongée dans cette eau cruelle qui allait peut-être lui ravir son fils, balançait encore à s'y précipiter, tant elle craignait que Léonce ne pût surmonter les difficultés qu'il éprouvait; mais il reparut soutenant sur l'eau le pauvre petit Henri évanoui, et il l'eut bientôt déposé dans les bras de Clémence. Ce ne fut pourtant que sous la chaleur des baisers de sa mère, que réchauffé dans son sein, que l'enfant revint

à la vie. Mais quand Clémence vit son fils hors de danger, elle songea à celui à qui elle devait ce bonheur, et saisissant une des mains de Léonce, elle la pressa sur son cœur.

— Clémence! s'écria-t-il: ah! je suis plus heureux que vous!

VI

Les jeunes étourdis qui avaient failli être cause d'un si grand malheur, avaient tourné leur barque du côté de la maison après avoir vu le petit Henri rendu à sa mère. Sans doute ils avaient redouté les reproches, ou plutôt ils s'étaient éloignés sans réflexion, troublés par ce qui venait d'arriver. La nuit était presque sombre, et Léonce, dont les vêtemens étaient imprégnés d'eau, ne ramait que lentement et avec effort.

— Nous touchons à l'île des Pintades! dit Clémence; elle appartient à M. de Mortagne : il y a un pavillon où nous trouverons tout ce qui peut vous être utile. Léonce, je meurs d'inquiétude de vous voir, ainsi qu'Henri, dans ces vêtemens mouillés.

Léonce ne répondit qu'en ramant avec plus de courage, et au bout de quelques minutes ils arrivèrent au pavillon où ils se furent bientôt procuré de la lumière et du feu. Mais Clémence ne put obtenir que Léonce s'occupât de lui. Le petit Henri, séché et réchauffé sur les genoux de sa mère, se fut bientôt endormi, Clémence et Léonce gardèrent long-temps le silence pour ne pas le réveiller. Léonce, les yeux fixés sur Clémence, admirait sa beauté qui avait reçu de la douleur une expression encore plus céleste; sa paleur, ses cheveux détachés, le désordre de sa parure, le ravissaient et l'enivraient à la fois. Il baissa

les yeux; car, pour la première fois depuis qu'il habitait près d'elle, des pensées coupables se mêlaient aux sentimens qu'elle lui inspirait.

— Je crains que vous ne souffriez, mon cousin, dit Clémence avec un accent de tendresse qui donnait un nouveau charme à sa voix; si ce malheureux accident avait des suites! si vous tombiez malade!!...

— Ne vous inquiétez pas de moi, chère Clémence, répondit-il avec ardeur en pressant la main de madame de Tercy, je suis bien, très-bien : mais quand je devrais payer de quelques heures de souffrance le bonheur de vous avoir prouvé mon dévouement, croyez-moi, je serais trop heureux encore.

— Jamais je n'oublierai ce moment, Léonce, et plus qu'avant encore, je vais prier avec ferveur pour qu'aucune faute n'entache à l'avenir une âme si belle et si généreuse.

— Clémence, ne demandez qu'une chose à Dieu pour moi, c'est que je trouve, ne dût-elle m'appartenir qu'un jour, qu'une heure, une femme qui vous égale, ou du moins qui approche de votre perfection.

— Vous méritez si bien d'être heureux, mon cousin.

— Vous pensez donc maintenant qu'on peut m'aimer sans crainte, Clémence ?

— Oui, répondit-elle en levant sur lui ses grands yeux bruns remplis de douceur, vos vœux et ceux d'Edouard, je l'espère, seront bientôt réalisés ; mais alors, sans doute, vous ne vivrez plus sous le même toit que nous.

— Je ne me marierai jamais, ma cousine. Cependant je dois vous remercier de ne plus me haïr.

— Je ne crois pas vous avoir jamais haï, Léonce, je vous plaignais ; à présent, le sentiment qui m'attache à vous est mêlé de tant de reconnaissance et d'amitié, que je

serais, je crois, bien malheureuse, si vous retombiez dans les mêmes égaremens qui...

— Cela n'arrivera jamais, jamais, Clémence, surtout si vous daignez ne pas m'abandonner, si vous daignez m'aimer. Mais, dites, dites, Clémence, vous ne pouvez concevoir, n'est-ce pas, qu'on puisse être dominé par un sentiment plus fort que la vertu? vous ne comprenez pas, vous, que l'amour puisse entraîner à de grandes fautes?

— Je conçois qu'on en puisse mourir, répondit-elle; mais vivre au sein du crime me paraît impossible.

Léonce soupira, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Madame de Tercy, après avoir placé son fils endormi sur un canapé, s'approcha de lui.

— Je suis sûre que vous souffrez, dit-elle en attirant la tête de Léonce sur son épaule; je suis sûre que vous souffrez, et beaucoup, mon cousin, car vous êtes bien

pâle. Oh! mon Dieu! ne me faites pas payer trop cher la vie de mon fils!

Léonce ne répondit pas ; mais il retint les mains de Clémence entre les siennes, et ils demeurèrent ainsi en silence. Le vent s'était élevé ; on entendait les flots battre sur les murs du pavillon, et la solitude la plus absolue les environnait. Léonce ne se rendait peut-être pas entièrement compte des sentimens qui l'agitaient ; peut-être ne s'avouait-il pas les pensées coupables qui fermentaient dans son sein. Cependant lorsque un bruit de rames parvint jusqu'à lui, et que la voix d'Édouard se fit entendre, il repoussa doucement Clémence, et s'avança vers M. de Tercy.

De retour à l'Isola bella, voici la lettre qu'il écrivit la même nuit à un ami d'enfance qu'il n'aimait pas mieux qu'Édouard, mais à qui il avait toujours confié ses impressions les plus secrètes :

« Tu te plains de mon silence, Charles,

et ce n'est pas sans raison. Cependant quoique je pense souvent à toi et à notre déjà vieille amitié, je ne trouve pas un moment pour t'écrire : je vis loin du monde, et pourtant jamais ma vie ne fut plus occupée. Tu as dû recevoir de Buffalora une lettre où je t'apprenais mon duel et ses suites ; je te disais qu'il n'y avait aucun danger dans ma blessure, et que je partais pour me rendre à l'*Isola bella*, dans la délicieuse habitation de mon cousin. Certes, je ne veux ni t'ennuyer, ni te déplaire, et je n'appuierai pas sur les émotions qui se pressent dans mon cœur depuis que je suis ici ; laisse-moi te dire seulement que je ne conçois pas comment je me suis plu si long-temps dans une vie de plaisirs faciles, d'orgie et de débauche. Cependant n'attribue pas aux seuls conseils et à l'exemple d'Edouard le changement qui s'est opéré en moi. Charles, apprends que c'est à ce sexe qui m'a fait commettre tant de fautes que je devrai au moins une fois de

la reconnaissance. Oui, c'est à l'ange qu'Edouard possède que je dois de connaître et de respecter les femmes; car, pour le repos et le bonheur de ma vie, non je ne veux point croire que Clémence soit unique sur la terre. Mon cousin est marié depuis six ans avec une jeune personne de Genève, dont l'éducation a été aussi brillante que solide. Mais qu'importe que Clémence dessine admirablement, qu'importe que sa voix soit charmante et qu'elle réunisse en elle tous les talens! c'est son âme qu'il faudrait pouvoir te peindre, c'est la pureté de son regard, de ce regard empreint d'une tendresse passionnée, que je n'ai vu qu'à elle; qu'à elle, ami, et qui oserait comparer ce regard à celui d'aucune autre? Qu'est-ce, d'ailleurs, que cette vivacité jouée ou cette douleur de commande que les femmes du monde mettent dans leurs yeux, comparés à ceux de Clémence! à ces yeux si tendres qui se remplissent de larmes quand elle parle de son affec-

tion pour son fils et de son attachement pour son mari. Je dis de l'attachement, car ce n'est pas de l'amour qu'elle ressent pour Édouard. Non, non ! il est impossible que je puisse me dire que ce soit de la passion qu'elle ait pour lui.

» Clémence avait d'abord beaucoup de prévention contre moi; mais son âme n'a pu long-temps conserver de la méfiance, et une circonstance, qui pouvait être funeste, m'assure des droits éternels à sa reconnaissance : je viens de sauver la vie de son fils; cette action toute simple, tout autre l'eût faite à ma place, et pourtant Clémence m'en a témoigné une reconnaissance si tendre, que, te l'avouerai-je, Charles, j'ai été mécontent de moi en en recevant l'expression.

» Nous étions seuls; elle était presque dans mes bras; ma tête reposait sur son sein. La séduction de cette femme si belle

et si pure, cette séduction était si puissante, que j'ai failli tomber à ses pieds pour lui dire combien je l'aimais. Édouard est arrivé, il m'a pressé sur sa poitrine, il m'a appelé vingt fois son meilleur ami, le sauveur de son fils. Je me suis alors souvenu de tout ce que je lui dois, et j'ai rougi d'avoir failli être ingrat. Cependant je ne puis retrouver le calme dont j'étais si heureux avant cet événement; le souvenir de Clémence m'agite, m'émeut; je pense, malgré moi, combien il y avait de passion dans sa reconnaissance; car elle en met dans son amitié, dans le bien qu'elle fait; elle en met dans ses prières. Eh bien! j'aurai de la religion pour prier avec elle, pour prononcer les mêmes paroles, et peut-être pour être un jour près d'elle dans un monde meilleur... Charles, tu vois ce qu'a fait de moi une femme vertueuse. Mais combien je crains de n'en trouver jamais une qui lui soit comparable! Cependant rassure-

toi, car je sais que tu penses en honnête homme, et que tu me jugerais comme bien coupable si j'osais caresser froidement la pensée d'offenser Édouard, seulement par de coupables désirs. Rassure-toi : tant que j'aimerai seul, je saurai garder le silence; et si j'étais aimé !... mon cœur frémit de plaisir à cette seule supposition; oui, Charles, si j'étais aimé de Clémence, je me brûlerais la cervelle, si je n'avais point le courage de la fuir. »

VII

Depuis l'accident qui avait failli enlever Henri à sa mère, l'enfant était tombé malade ; Léonce lui-même s'était un peu ressenti de cet événement, et rien ne saurait rendre l'inquiétude et les angoisses de Clémence durant ce temps. Edouard ne savait non plus de quelle expression se servir pour témoigner sa reconnaissance à Léonce ; une union chaque jour plus intime régnait dans ce petit coin du monde, et

ceux qui l'habitaient ne semblaient s'apercevoir ni de la solitude, ni du changement des saisons. Ordinairement M. et madame de Tercy passaient les hivers à Genève ; mais Edouard ayant dit qu'il quitterait avec peine les nouvelles plantations qu'il avait commencées, Clémence avait saisi avec empressement l'occasion de ne pas s'éloigner de l'Isola bella. Cependant Edouard avait pressé Léonce d'aller passer quelques mois d'hiver à Milan; il lui avait parlé des brillantes fêtes qu'on donnait à l'armée française ; mais Léonce ne paraissait nullement pressé de quitter la campagne, et jamais nul ennui, nul découragement ne se lisait sur son front. Les manières de Clémence avec lui étaient remplies d'amitié et de confiance, et après Edouard, l'objet de sa sollicitude la plus vive, c'était le sauveur de son fils. Aussi, avec quelle innocente joie elle se disait qu'il n'y avait plus de retour à craindre

dans le chemin du vice, et qu'il était impossible que Léonce eût jamais été aussi coupable que le lui avait dit Edouard : Clémence en vint même à penser que celui-ci avait peut-être exagéré les torts de son cousin.

Les heures où ils étaient tous trois réunis s'écoulaient au sein de douces occupations ; mais quand Clémence et Léonce restaient seuls, la peinture et la musique étaient entièrement négligées : alors ils s'oubliaient dans ces causeries intimes où les âmes s'ouvrent sans effort et sans mensonge. Léonce ne parlait pas de ses erreurs passées : il avait trop de respect pour madame de Tercy : mais il lui répétait sans cesse qu'il n'avait été si coupable, que parce qu'il n'avait jamais rien aimé; mais il lui peignait avec feu comment devrait être la femme qui pourrait lui inspirer un véritable amour, et toujours cette femme avait les vertus et les grâces de Clémence.

Sans doute Léonce n'avait pas la pensée de séduire la femme de son ami; mais il lui semblait que ce n'était point un crime d'en faire son idole, et il croyait en aimant Clémence n'aimer que la vertu : enfin, la vie à l'un et à l'autre leur semblait si douce, que jamais ils ne s'étaient trouvés si heureux.

L'hiver s'était ainsi rapidement écoulé. Depuis que la belle saison était revenue, Edouard les quittait plus souvent encore, pour s'occuper de ses travaux champêtres. Alors Clémence et Léonce reprirent de longues excursions qu'ils prolongeaient chaque fois davantage. Un jour ils étaient sortis par une charmante et fraîche matinée; jamais la nature n'avait été plus riante, plus en rapport avec leurs pensées. Clémence marchait doucement appuyée sur le bras de Léonce, qui lui répétait pour la centième fois peut-être combien il était heureux auprès d'elle, quand ils aperçurent

une voiture roulant sur la grande route. Ils n'y firent attention que lorsqu'ils lui virent prendre l'allée d'orangers qui conduisait directement chez madame de Tercy.

— C'est peut-être votre père, dit Léonce.

— Non, répondit Clémence avec inquiétude; j'ai reçu une lettre de lui il y a deux jours, et il m'annonce sa visite pour la fin de l'été. D'ailleurs, ce n'est pas sa voiture.

Alors ils se regardèrent avec découragement; car un pressentiment qu'ils ne pouvaient s'expliquer, leur apprenait que ceux qui venaient troubler leur solitude, troubleraient aussi leur bonheur.

— Ne rentrons pas encore, dit Léonce en entraînant doucement Clémence; nous verrons ces étrangers assez tôt.

Mais ils ne purent exécuter ce projet,

car ils virent le jardinier se diriger vers eux.

— Qu'y a-t-il, Dorso? dit Clémence avec inquiétude.

— Rien que d'agréable, madame, je pense; une jeune dame et un vieillard que je crois son père, viennent d'arriver à la maison, et Monsieur m'envoie prier monsieur Léonce de rentrer tout de suite..

— Je vous suis, répondit celui-ci en faisant signe au jardinier de les quitter. Clémence, ne voulez-vous pas de mon bras pour retourner ?

— Non, dit-elle avec une expression qui le frappa. Mais quittez-moi, Léonce; sans doute vous êtes pressé de voir ces étrangers; sans doute vous connaissez cette jeune dame.

— Je crains de deviner qui elle est, répondit-il avec embarras : mais, Clémence, vous ne pouvez rester seule, venez.

— Laissez-moi, dit-elle avec une sorte

d'impatience, laissez-moi; et elle se mit à fuir.

Léonce s'éloigna lentement d'abord; mais apercevant Edouard qui du perron de la maison lui faisait signe, il hâta le pas.

Madame de Tercy avait d'abord marché rapidement; mais bientôt elle fut forcée de s'arrêter; son cœur battait avec une violence qu'elle ne pouvait comprimer; elle sentait sa poitrine oppressée sous une douleur cruelle et inexplicable. Ce qu'elle éprouvait, elle ne le comprenait pas; un voile épais était encore sur ses yeux, hélas! il devait en se déchirant, livrer son âme si pure aux remords et au désespoir.

De la place où s'était arrêtée Clémence, elle découvrait le toit de sa maison, de sa maison où se passait sans doute quelque événement qui allait déranger sa vie si heureuse. Cette jeune personne, qui pouvait-elle être?... sans doute quelque femme

à qui Léonce était lié par d'anciennes promesses ou par l'amour? Par l'amour... Non... Léonce n'avait-il pas cent fois juré que jamais il ne l'avait connu? et le matin encore dans leur intime causerie, n'avait-il pas répété qu'il ne se marierait jamais? Clémence se redit cent fois ses paroles et se trouva plus tranquille; car de sa vie elle n'avait été si heureuse que durant l'année qui venait de s'écouler. Aussi, après s'être rassurée par la certitude que Léonce ne consentirait pas à changer une existence qui paraissait tant lui plaire, Clémence réfléchit enfin qu'il semblerait extraordinaire qu'elle restât si long-temps à la promenade; l'heure du dîner s'avançait, et son fils l'avait sans doute déjà demandée. Cependant une répugnance qu'elle ne s'expliquait pas, lui inspirait la crainte de voir les étrangers qui étaient chez elle, et pour ne pas même en être aperçue, elle rentra par une petite porte du jardin

et monta dans son appartement. Il était justement placé au-dessus du salon, d'où elle entendait s'élever la voix d'Edouard, plus souvent encore celle d'un étranger. Clémence s'approcha doucement de la fenêtre, et vit la voiture qui avait amené les voyageurs placée devant le perron et prête à partir. Elle fut soulagée en pensant qu'ils ne resteraient pas long-temps; et en effet, avant qu'elle se fût retirée de la croisée, une femme, dont la taille était soigneusement enveloppée, parut conduite par un homme d'un âge avancé; elle tenait son chapeau à la main, et Clémence put remarquer la beauté de ses traits et la douceur de sa figure; Léonce était près d'elle. Elle tourna tristement les yeux vers lui quand elle fut au moment de monter en voiture, et ce mouvement la rendit charmante; pourtant ce regard, quelque touchant qu'il fût, n'avait point sans doute ébranlé Léonce. Mais le vieil-

lard prononça quelques paroles avec feu. Edouard lui prit la main et ajouta sans doute de nouvelles instances, car Léonce, plus entraîné que décidé, monta dans la voiture. Alors, comme si M. de Tercy eût craint qu'il n'y restât pas, il fit signe au postillon, qui partit aussitôt. Clémence, les yeux fixes et brûlans, était demeurée immobile devant la fenêtre, mais quand elle vit fuir la voiture, quand elle comprit que Léonce était parti, un jour affreux pénétra dans son âme; et il y entra avec une terreur si profonde, une puissance si terrible, qu'elle fut prête à laisser échapper un cri de désespoir. La porte s'ouvrit au même instant : Edouard parut; il recula à la vue des yeux égarés, de la figure bouleversée de sa femme.....

— Tu souffres, s'écria-t-il en l'entourant de ses bras, en la pressant sur sa poitrine? Oh! ma bien-aimée, quel mal affreux et subit vient donc de te saisir?

Pourquoi me repousses-tu? de quoi suis-je coupable? Et il la retenait sur son cœur, dont elle voulait s'éloigner.

Elle croisa ses mains avec désespoir. Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser échapper un aveu : la voix de son fils l'arrêta. — Non, se dit-elle avec une froide résolution, non, il ne faut pas que jamais il puisse mépriser sa mère ; il ne faut pas que son père me chasse; il faut que je meure avec mon funeste secret.

— Tu m'effrayes, redit Edouard en rapprochant le petit Henri du sein de sa mère; jamais, quelque mal que tu aies ressenti, jamais mes caresses ni celles de notre enfant ne t'ont importunée.

Elle pressa la tête de son fils sur sa poitrine, appuya la sienne sur l'épaule de son mari, et pleura amèrement.

— Je suis sûr que tu es restée trop longtemps dehors, ajouta Edouard : ces premiers soleils sont perfides. On va courir

chercher notre docteur ; il saura quel est ton mal.

Clémence frémit, et faisant effort, elle parut reprendre de la tranquillité, et assura qu'elle souffrait moins, qu'elle serait bientôt guérie.

— N'importe, dit encore M. de Tercy; je vais envoyer un exprès à Milan, prévenir Léonce qu'il ne m'attende point; car il m'est impossible de te voir dans cet état et de partir.

— Partir ! s'écria-t-elle d'une voix convulsive; partir! et Léonce...

— Je crains de te fatiguer en te racontant ce qui s'est passé; laisse-moi écrire; plus tard tu sauras tout.

— Non, parle, dit-elle avec un calme affecté; je suis mieux, beaucoup mieux, et si ce nouveau voyage est nécessaire, eh bien ! tu partiras.

— Tu jugeras toi-même s'il n'y a pas quelque danger à laisser seul Léonce, reprit

Edouard. Ce matin, quand vous étiez à la promenade, je vis une voiture entrer dans notre cour; les stores en étaient soigneusement baissés; elle s'arrêta devant la porte. Une femme conduite par un vieillard en descendit; je la reconnus à l'instant: c'était la jeune fille que Léonce avait séduite à Naples, et dont la mère avait accepté une assez forte somme comme dédommagement. Le vieillard, après s'être assuré que Léonce demeurait ici, et que j'étais bien son parent, me demanda une entrevue.

— Monsieur, m'a-t-il dit avec tristesse et dignité : j'étais absent lorsque ma femme, dont le caractère est faible et facile, accepta la honteuse réparation que votre parent offrit à sa victime. De retour à Naples, j'apprends ce qui s'est passé, j'apprends plus; c'est que ma malheureuse enfant porte dans son sein le fruit de son malheureux amour. Elle m'avoue que l'indifférence que lui a té-

moignée M. de Tercy, la crainte d'un éclat, l'ont forcée au silence, mais qu'elle est déterminée à s'arracher la vie. Je dois ma protection à mon enfant, toute coupable qu'elle est; et avant de lui laisser prendre cet affreux parti, le seul peut-être qui lui restera, je me suis décidé à une démarche que le cœur d'un père peut seul comprendre et exécuter : je viens demander à votre ami, à vous, monsieur, s'il faut que ma fille meure, parce qu'il l'a trouvée belle un instant; s'il faut qu'elle paye de sa vie la honteuse préférence qu'il lui a accordée. Et le pauvre vieillard essayait vainement de retenir ses larmes.

J'ai envoyé chercher Léonce; impatient de ne point le voir arriver, je suis allé au devant de lui; mais ce n'a été qu'à force de sollicitations que j'ai obtenu qu'il rentrât avec moi; et même, quoique profondément touché, il demandait encore du temps pour se décider.

— Du temps! s'écria le vieillard, ah! monsieur, pensez à l'état où est ma fille, jugez si elle peut attendre.

Cette scène a été déchirante. Léonce a cédé; mais ce n'a été qu'au moment du départ de M. de Rialva et de sa fille, qu'il s'est décidé enfin à les accompagner. Le mariage, dont j'ai promis d'être le témoin, doit se célébrer immédiatement à Milan: mais je ne me dissimule point que si je laisse Léonce à lui-même, il trouvera peut-être le moyen de se dégager. Je crois donc prudent de partir promptement, surtout, chère Clémence, si ta santé ne me laisse plus d'inquiétude.

— Je suis bien, très-bien, répondit-elle avec fermeté, et je pense comme toi que tu feras bien de rejoindre ton cousin; mais j'espère qu'après ce mariage il ne reviendra plus ici.

—Pourquoi donc? dit M. de Tercy, en la regardant avec étonnement; lui en voudrais-

tu de ce qu'il est parti sans te voir, et de ce que...

— Tout est pour le mieux, interrompit Clémence avec impatience; pars, que rien ne te retienne, Édouard. Je me sens très-bien, ne t'occupes pas de moi.

VIII

Après le départ de son mari, Clémence trouva quelque soulagement dans la solitude ; elle put pleurer et prier en liberté. D'abord, elle avait eu horreur d'elle-même en découvrant dans son âme un sentiment coupable; mais le froid glacial qui avait remplacé son agitation, le profond découragement qui la saisit et qu'elle prit pour du calme, lui firent encore illusion, et après une longue prière elle voulut s'occuper de son fils, revenir aux soins qui

l'avaient rendue si long-temps heureuse. Mais tout-à-coup en embrassant Henri, elle songea que c'était Léonce qui le lui avait conservé, et pour la première fois elle le repoussa. Quoique la soirée fût avancée, elle ne put rester dans la maison; hélas vainement chercha-t-elle un lieu où elle n'eût pas été avec Léonce, où il ne lui eût pas dit des paroles qu'elle croyait toujours entendre, auxquelles elle voulait vainement trouver un nouveau sens. Vainement se prit-elle à marcher avec une agitation convulsive; l'infortunée ne pouvait fuir ce souvenir de Léonce qui se présentait sous toutes les formes.

— Je l'aime donc! ô mon Dieu! s'écria-t-elle en tombant à genoux auprès d'un oranger en fleur, dont la veille encore elle avait respiré le parfum avec Léonce. Je l'aime! lui! lui, que j'ai tant haï, tant méprisé, je l'aime, moi! la femme de son ami, de celui à qui il doit la vie!

Oh! quel épouvantable supplice ! et pourtant, ô honte ! il n'est pas comparable à celui que me fait éprouver la certitude de notre séparation, de cette séparation qui n'aura pas de terme ; car je ne dois jamais le revoir : et quand le mariage auquel il a consenti ne nous séparerait pas, mon devoir m'ordonnerait de le fuir, et, s'il le faut, de tout avouer à Edouard.

A cette pensée, des larmes brûlantes coulaient des yeux de Clémence ; et qui l'aurait vue dans cet état n'aurait pu que gémir sur les funestes effets d'une passion qui souillait ainsi une âme jusqu'alors si pure et si élevée. L'infortunée était à genoux, la tête appuyée contre l'arbre qu'elle étreignait ; et là, dans une de ces angoisses qu'il est si difficile de dépeindre, elle demandait à Dieu la force d'arracher de son cœur un amour si coupable ; mais son Dieu qu'elle n'avait jamais imploré en vain, son Dieu semblait

repousser ses prières ; car au fond de son âme vivait plein de puissance le criminel désir de revoir une fois Léonce et de lui apprendre combien il était aimé.

— Mais je ne le reverrai plus! disait-elle d'un accent déchirant. Il est parti, parti sans même me consoler d'un mot, d'un regard! Et elle n'osait plus prier, car le nom de Léonce s'échappait de ses lèvres à la place de celui de Dieu.

L'infortunée resta long-temps en proie à cet égarement, ne pouvant même se décider à rentrer chez elle, quand le bruit du feuillage qu'on écartait avec précipitation se mêla à celui d'un pas rapide.

— C'est Edouard, se dit-elle ; c'est lui; inquiet de ma santé, il sera revenu sur ses pas. Que pensera-t-il, en me trouvant à une pareille heure si loin de ma maison, si loin de mon fils ? Qui sait si de trop justes soupçons ne lui feront pas décou-

vrir mon fatal secret, ce secret avec lequel il faut que je meure? Et dominée par la crainte de revoir son mari dans un tel lieu, à une telle heure, Clémence reprit un chemin opposé; marcha très-vite et rentra enfin chez elle sans avoir rencontré personne.

Au bout de quelques instans, madame de Tercy entendit fermer toutes les portes.

— Ma conscience m'avait alarmé, se dit-elle; Edouard n'est pas revenu, il ne reviendra qu'après..... Elle s'arrêta; une douleur poignante la prit au cœur et lui fit pousser un sourd gémissement. Elle s'approcha du berceau de son fils! espérant que là elle retrouverait des larmes; mais ses yeux demeurèrent secs et brûlans. Elle se coucha; mille pensées douloureuses et coupables l'assaillirent; mais la plus insupportable, la plus odieuse, c'était celle de revoir Léonce l'époux d'une autre, de l'accueillir avec calme, de reconnaître les droits d'une

femme sur lui. Cet effort, Clémence sentait qu'elle en serait incapable; mais comment pourrait-elle s'en affranchir. Alors l'infortunée, dévorée de remords et d'amour, quitta son lit, et fut se réfugier dans le salon où elle avait passé tant d'heures avec Léonce, où partout elle retrouvait sa trace. Sur une table était, fraîche encore, une branche de valériane rouge qu'il avait commencé à dessiner le matin même. Elle la prit, la porta à ses lèvres; puis elle la rejeta et appuya la main sur son front, comme pour en comprimer la douleur. Dans ce moment elle entendit du bruit vers une fenêtre restée ouverte: mais que lui importait!... elle ne tourna la tête que quand Léonce tomba à ses pieds.

Ce moment fut empreint à la fois d'une coupable joie, et d'une inexprimable terreur; ces sentimens furent dévoilés dans l'exclamation déchirante qui s'échappa de ses lèvres.

— Pardon! s'écria Léonce en s'emparant des mains de Clémence, pardon! Mais il fallait que je vous visse, il le fallait; pouvais-je vous quitter sans vous expliquer, sans vous dire..... Et le trouble de l'insensé révélait l'amour qu'il avait comprimé si long-temps.

La malheureuse Clémence voulut le repousser loin d'elle, le fuir; mais fascinée par ses regards, enivrée par des paroles qui lui donnaient tant de bonheur, elle retomba sans force.

— L'avez-vous pensé, lui disait-il, qu'après vous avoir adorée dès le premier jour, je me lierais à une autre? Non, Clémence, non, vous n'avez pu le croire; tout nous sépare, je le sais; mais je me garderai du moins le droit de vous aimer toujours. Demain je m'expatrie, demain je mets les mers entre nous; je ne vous reverrai jamais, jamais, Clémence; mais j'ai voulu du moins que vous sachiez combien vous étiez aimée.

Mais Clémence ! un mot, un seul mot ; dites que vous me plaignez, que vous m'accorderez quelquefois un souvenir. Et il appuyait ses lèvres sur les mains de Clémence, et il la brûlait de son haleine, l'enivrait de ces paroles qui bouleversent le cœur et la raison, et font taire tout ce qui n'est pas l'amour.

Clémence essaya cependant d'échapper à cette cruelle puissance, elle voulut fuir.

—Je pars ! lui répéta-t-il, je pars ! vous apprendrez bientôt ma mort......

En entendant ces mots, un cri s'échappa de l'âme si tendre, si passionnée de Clémence, de cette âme faite pour ressentir l'amour avec une effrayante énergie.

— Que je meure, dit-elle d'une voix étouffée ; Léonce que je meure dans tes bras, Dieu dût-il me punir par d'éternels tourmens !

. . . .

Le crépuscule du matin commençait à poindre, la nature se réveillait pleine de fraîcheur et d'éclat.

Léonce, à genoux près de l'infortunée qu'il venait pour jamais d'arracher à une vie d'innocence et de bonheur, essayait vainement de lui rendre le courage de supporter le sort que son fatal amour lui avait fait. Par momens, cette voix dont la puissance sur elle était si terrible, parvenait à endormir ses remords; mais ces momens étaient courts, et elle retombait dans un tel désespoir que Léonce ne savait plus que lui offrir sa vie pour expier son criminel bonheur. Cependant il fallait se quitter; des cris de désespoir s'échappaient de leurs lèvres encore brûlantes de baisers, quand la porte du salon s'ouvrit avec précaution; Edouard parut.

Clémence jeta un cri; Léonce se leva et demeura anéanti sous le regard noble et irrité de celui qu'il venait de déshonorer.

— Toute la terre me l'aurait dit que jamais, jamais je ne l'aurais voulu croire, dit Edouard d'une voix brisée. Malheureux! quel cœur vous venez de déchirer!....

— Ma vie t'appartient, dit Léonce à voix basse, je ne la défendrai pas.

— Et que veux-tu que je fasse de ta vie? me rendrait-elle le bonheur que tu m'as enlevé? rendrait-elle à cette infortunée l'honneur que tu lui as ravi! Va, fuis, laisse-nous mourir; elle de remords, moi de douleur. Mais n'approche jamais de la tombe de ton père, son ombre irritée se soulèverait pour repousser l'enfant qui lui causa tant de tourmens et qui ne sut jamais être qu'un ingrat. Va, misérable, va porter ailleurs ton funeste don de séduire; va faire couler d'autres larmes: ce n'est pas moi qui vengerai celles que tu as déjà fait répandre.

Un an après, M. de Tercy et son fils, vêtus tous les deux d'habits de deuil, venaient de répandre des fleurs sur la tombe de Clémence, placée auprès de celle de l'oncle d'Edouard. Le front de M. de Tercy était entièrement dégarni de cheveux, des rides prématurées le sillonnaient; Édouard ne souriait plus même aux caresses de son enfant. Depuis plusieurs heures, il rêvait près des restes de ceux qu'il avait tant aimés; un étranger s'approcha de l'enceinte sacrée: c'était Charles, l'ami de Léonce.

— Monsieur, dit-il avec l'accent d'une profonde tristesse, repousserez-vous la dernière prière d'un mourant ?

Edouard prit le papier qu'on lui présentait et lut: « Le souvenir de mon ingratitude
» et de mon crime a abrégé des jours qui
» m'étaient odieux; Edouard, me refuse-
» ras-tu une place auprès de mon père? »

Les yeux d'Edouard se remplirent d'in-

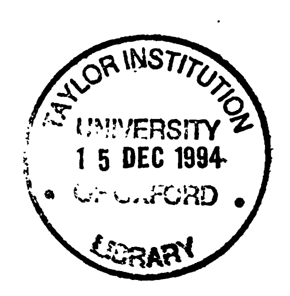
dignation : ses lèvres allaient sans doute prononcer un refus ; mais il appuya sa tête sur le marbre qui couvrait son oncle, et la relevant, il dit avec un calme rempli de dignité :

— Faites déposer le corps de Léonce auprès de ces tombes, monsieur, mais ayez soin qu'il ne prenne pas trop de place, car il m'en faut une aussi à moi ; et celle-là n'attendra pas long-temps.

— FIN. —

TABLE.

Pages.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1994
OF OXFORD
LIBRARY

